

HISTOIRE ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME ONZIEME.

Seconde Partie.





A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE QUATRIEME.

§. I.

Soins préliminaires du Général.

TOUT ce que nous avons vu jusqu'ici, la levée des troupes, leur paie, leurs armes, leurs vivres, n'est, pour ainsi dire, que le méchanisme de la guerre. Il est d'autres soins encore plus importans, qui dépendent de la tête & de l'habileté du Général.

Ceux qui se sont le plus distingués dans la science de l'art militaire, ont toujours cru que le Prince ou le Général doit, avant tout, régler l'état de la guerre, examiner s'il faut attaquer ou se tenir sur la défensive, former son plan pour l'un ou pour l'autre de ces partis, avoir une exacte

connoissance du pays où il porte ses armes, s'instruire du nombre & de la qualité des troupes des ennemis, pressentir s'il se peut leurs desseins, prendre de loin les mesures capables de les déconcerter, prévoir tous les cas qui peuvent arriver pour s'y préparer, & tenir toutes ses résolutions si couvertes & si cachées, que rien n'en échappe & n'en transpire au-dehors. Je ne sais si jamais le secret a été gardé plus inviolablement qu'il l'a été parmi nous dans la guerre qui vient d'être terminée; ce qui n'est pas une médiocre louange pour le Ministere.

En 1736.

Liv. lib. 44. n. 18.

On a vu, dans la guerre contre Philippe, les sages précautions que prit Paul Émile avant que d'entrer en campagne, pour se mettre au fait de tout: précautions qui furent la principale cause de la victoire qu'il remporta sur ce Prince.

C'est de ces soins préliminaires que dépend le succès des entreprises. Voilà par où commença Cyrus, dès qu'il fut arrivé chez Cyaxare son oncle, qui n'avoit point songé à prendre aucune de ces mesures.

C'est une chose admirable de voir les ordres que donne ce même Cyrus avant que de marcher contre l'ennemi, & le détail immense où il entre sur tous les besoins de l'armée.

On devoit traverser pendant quinze jours des pays qui avoient été ravagés, & où l'on ne trouveroit ni vivres ni fourrages: il ordonne qu'on en porte pour vingt jours,

& que les soldats, au lieu de se charger de bagage, convertissent ce poids-là en une pareille charge de munitions de bouche, sans s'embarrasser de lits ni de couvertures pour le sommeil, dont la fatigue leur tiendra lieu. Ils étoient accoutumés à boire du vin : & de peur que le changement subit de boisson ne les rendît malades, il les avertit d'en porter une certaine quantité avec eux, & de s'accoutumer peu à peu à s'en passer entiérement, & à se contenter d'eau. Il leur recommande aussi de porter des viandes salées, des moulins à bras pour faire du pain, des médicamens pour les malades : de mettre dans chaque chariot de bagage une faucille & un hoyau, & sur chaque bête de voiture une hache & une faux, & d'avoir soin de se fournir de milles choses dont on a besoin. Il se charge de mener avec lui des maréchaux, des cordonniers, & d'autres ouvriers, avec toutes sortes d'outils convenables à leurs métiers. Au reste, dit-il publiquement, tout marchand qui aura soin de faire apporter des vivres dans le camp, sera honoré & récompensé de moi & de mes amis ; & si quelqu'un même manque d'argent pour faire des provisions, pourvu qu'il me donne des sûretés, & qu'il s'oblige de suivre l'armée, je l'assisterai de ce que j'aurai. Un tel détail, & j'en ai passé une partie, n'est point indigne d'un Général, ni d'un grand Prince tel qu'étoit Cyrus.

Thucid. l. 9. On voit par la harangue de Périclès aux Athéniens au sujet de la guerre du Péloponnese, combien ce grand homme, qui gouvernoit avec tant de sagesse les affaires de sa République, excelloit dans la science des armes, & combien sa prévoyance étoit vaste & profonde. Il régla l'état de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour tout le tems que cette guerre dureroit, & il le régla sur la parfaite connoissance qu'il avoit, & qu'il donna aux Athéniens, des forces de Lacédémone. Il les détermina à se renfermer dans leur ville, & à souffrir le ravage de leurs terres, plutôt que de hazarder un combat contre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, pendant que de son côté il iroit avec sa flotte ravager toutes les côtes du Péloponnese. Il leur recommanda surtout de ne point former d'entreprise au-dehors, & de ne point songer à de nouvelles conquêtes, moyennant quoi il leur promettoit une victoire assurée. Ce fut pour avoir méprisé ce dernier avis, & avoir porté leurs armes dans la Sicile, que les Athéniens périrent.

Y a-t-il rien de plus sage & de mieux concerté, que le plan qu'Annibal forma d'aller attaquer les Romains dans leur propre pays! Il proposa le même dessein à Antiochus, qui auroit fort embarrassé les Romains, s'il l'avoit suivi: mais ce Prince n'avoit ni assez d'étendue d'esprit, ni assez de discernement pour en comprendre

toute l'utilité & la sagesse.

Peut-être qu'Alexandre eût été arrêté tout court, réduit à la famine, & obligé de retourner dans son Royaume, si Darius, suivant que nous l'avons remarqué plus haut, eût ravagé lui-même les terres par où son ennemi devoit passer, & s'il eût fait une puissante diversion dans la Macédoine, comme le lui conseilloit Memnon l'un de ses Généraux, & l'un des plus habiles Capitaines qu'ait eu l'antiquité.

Former de tels plans, ce n'est point faire la guerre au jour la journée & comme au hazard, en attendant que les événemens nous déterminent : c'est se conduire en grand homme, & agir avec connoissance de cause. Il (a) est rare que des entreprises concertées avec tant de sagesse, n'aient pas un heureux succès.

§. II.

Départ & marche des troupes.

Le commencement & la fin de la guerre, le départ & le retour des troupes, étoient toujours consacrés par des actes de religion & des sacrifices solemnels. *Xenoph. in Cyrop. l.*

On se souvient sans doute qu'entre plusieurs avis que Cambyse, Roi des Perses, donna à son fils Cyrus lorsqu'il partoit

(a) Qui victoriam cupit, milites imbuat diligenter. Qui secundos optat eventus, dimicet arte, non casu. *Veget. lib. 3. in prolog.*

pour sa premiere campagne, il insista principalement sur la nécessité de n'entreprendre aucune action, grande ou petite, pour soi ou pour les autres, sans avoir consulté les Dieux, & sans leur avoir offert des sacrifices. Il exécuta ce conseil avec une exactitude merveilleuse. Quand il fut arrivé sur les frontieres de la Perse, il immola des victimes aux Dieux du pays, & à ceux de Médie dès qu'il y fut entré, pour implorer leur secours, & les prier de lui être favorables. Son Historien ne rougit point de répéter plusieurs fois que ce Prince, en toute occasion, avoit grand soin de s'acquitter de ce devoir, dont il faisoit dépendre tout le succès de ses entreprises Xénophon lui-même, guerrier & Philosophe, ne s'engageoit dans aucune démarche importante sans avoir auparavant consulté les Dieux.

Ibid. lib. 2.

Tous les héros d'Homere paroissent fort religieux, & ont recours à la Divinité dans tous leurs besoins & tous leurs dangers.

Alexandre le grand ne sortit point d'Europe, & n'entra point en Asie, sans avoir invoqué les Divinités qui présidoient à l'une & à l'autre.

Liv. lib. 21. n. 21.

Annibal, avant que de s'engager dans la guerre contre les Romains, fit un voyage exprès à Cadix, pour s'acquitter des vœux qu'ils avoit faits à Hercule, & pour implorer sa protection par de nouveaux vœux dans la nouvelle expédition qu'il entreprenoit.

Les Grecs étoient fort religieux à s'acquitter de ce devoir. Leurs armées ne partoient point sans être accompagnées des Aruspices, des Sacrificateurs, & des autres Interpretes de la volonté des Dieux, dont ils croyoient devoir s'assûrer avant que de harsarder une bataille.

Mais de tous les peuples de la terre, les Romains ont été les plus exacts à recourir à la Divinité, soit (a) dans le commencement de leurs guerres, soit dans les grands dangers où ils se trouvoient quelquefois exposés, soit après leurs heureux succès; & ils n'attribuoient le bonheur de leurs armes qu'au soin qu'ils avoient de rendre ce culte à leurs Dieux.

Ils se trompoient dans l'objet, non dans le principe; & cette coutume générale de tous les peuples, montre qu'on a toujours reconnu un Etre souverain, tout-puissant, appliqué à gouverner le monde, maître absolu de tous les événemens, & en particulier de ceux de la guerre, & attentif aux prieres & aux vœux qu'on lui adressoit.

Marche de l'armée.

QUAND tout étoit prêt, & qu'on s'étoit assemblé au lieu & au tems marqués, l'armée se mettoit en marche. Pour éviter

(a) Ejus belli (contra Annibalem) causa supplicatio per urbem habita, atque adorati Dii, ut benè ac feliciter eveniret quod bellum populus Romanus jussisset. *Liv. l.* 21. *n.* 17.

Civitas religiosa in principiis maximè novorum bellorum, supplicationes habuit. *Id. lib.* 32. *n.* 9.

une trop grande longueur, je ne parlerai ici presque que des Romains : on jugera des autre peuples à proportion.

C'est une chose étonnante de voir quelle étoit la charge des soldats dans la marche. Outre (*a*) leurs armes, dit Cicéron, le bouclier, l'épée, le casque, (on pourroit ajouter les javelots ou la demi-pique) outre ces armes, qu'ils ne regardoient point comme un fardeau non plus que leurs épaules, leurs bras & leurs mains, car ils disoient que les armes sont comme les membres d'un soldat ; ils portoient des vivres pour quinze jours, & quelquefois plus, tout l'attirail de leur petit ménage, & un pieu chacun qui étoit assez pesant. Végece (*b*) recommande qu'on exerce les jeunes soldats à porter un poids de plus de quarante-cinq de nos livres, outre leurs armes, & à faire la marche ordinaire, afin que dans l'occasion & le besoin ils y soient tout accoutumés. Et telle étoit la prati-

(*a*) Nostris exercitus primùm undè nomen habeant, vides. Deindè qui labor, quantus agminis ! ferre plùs dimidiati mensis cibaria, ferre si quid ad usum velint, ferre vallum : nam scutum, gladium, galeam in onere nostri milites non plùs numerant, quàm humeros, lacertos, manus. Arma enim, membra militis esse dicunt : quæ quidem ita gerunt aptè, ut, si usus foret, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris, pugnare possint. *Cic. Tusc.* 2. n. 37.

(*b*) Pondus quoque bajulare usque ad 60. libras, & iter facere gradu militari, frequentissime cogendi sunt juniores, quibus in arduis expeditionibus necessitas imminet annonam pariter & arma portandi. *Veget. lib.* 1. c. 19.

que des anciens soldats Romains (a).

La marche (b) ordinaire de l'armée Romaine, selon Végece, étoit de vingt mille pas par jour, c'est-à-dire, au moins de six lieues, en mettant pour chacune trois mille pas. Trois fois par mois, pour y accoutumer les soldats, on obligeoit, tant les Fantassins que les Cavaliers, à faire cette même marche. En supputant exactement tout ce que rapporte César d'une expédition subite qu'il fit pendant qu'il étoit occupé au siege de Gergovie, on voit qu'en vingt-quatre heures il parcourut cinquante mille pas. La marche étoit forcée. En la réduisant à la moitié, & à moins encore, ce sera la marche ordinaire, c'est-à-dire, de six lieues.

Veget. l. 3. cap. 27.

De bello Gall. l. 7.

Xénophon marque réguliérement toutes les journées de marche des troupes qui retournerent en Grece après la mort du jeune Cyrus, & qui firent cette retraite si belle & si vantée dans l'Histoire. Toutes ces marches, l'une portant l'autre, étoient chacune de six * parasanges, c'est-à-dire,

Xenophon. de Exped. Cyr. l. 7. p. 427.

(a) Non secùs ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam cùm carpit, & hosti
Ante expectatum positis stat in agmine castris.
Virg. Georg.

(b) Militari gradu viginti millia passuum, horis duntaxat quinque æstivis, conficienda sunt. *Veget. lib. 1. cap. 9.*

* *La parasange étoit une mesure itinéraire propre aux Perses. La moindre étoit composée de trente stades, & chaque stade de 125. pas géométriques.*

de plus de six de nos lieues. Les marches ordinaires de nos armées ne sont pas maintenant à beaucoup près si fortes ; & l'on a de la peine à comprendre que celles des Anciens pussent être si longues. Les mesures des Anciens ont varié beaucoup, & c'est peut-être aussi ce qui donne lieu à cette différence de marche entr'eux & nous. Ou plutôt c'est que leurs armées étoient moins nombreuses que les nôtres, moins embarrassées d'attirail, & composées d'hommes tout autrement exercés & robustes.

Plut. in Fab. pag. 175. Le Consul, & même le Dictateur, marchoient à la tête des Légions à pied, parce que la plus grande force des Romains consistant dans l'Infanterie, on crut qu'il falloit que le Général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter. Mais, comme l'âge ou l'infirmité pouvoient mettre le Dictateur hors d'état de soutenir cette fatigue, avant que de partir pour la campagne, il s'adressoit au peuple, pour lui demander qu'il le dispensât de cette loi établie par une ancienne coutume, & (a) qu'il lui permît de monter à cheval. Suétone (b) représente Jules-César comme infatigable, marchant à la tête de ses armées, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pied & la tête nue, quelque

(a) Dictator tulit ad populum, ut equum ascendere liceret. *Liv. l. 23. n. 14.*

(b) Laboris ultra fidem patiens erat : in agmine nonnunquàm equo, sæpius pedibus anteibat, capite detecto, seu sol, seu imber esset. *Sueton. in Jul. Cæs.*

soleil ou quelque pluie qu'il fît. Pline (a) loue Trajan de s'être accoutumé de bonne heure à marcher à pied à la tête des Légions qu'il commandoit, sans jamais faire aucun usage ni de char, ni de cheval, quoiqu'il eût d'immenses espaces de pays à parcourir; & il en usa toujours de la sorte depuis même qu'il fut devenu Empereur. César, dont je viens de parler, traversoit les rivieres à la nage, ou sur un outre. C'étoit pour se mettre en état de le faire dans le besoin, & de supporter toutes les fatigues militaires, que les jeunes Romains s'exerçoient à la course, soit à cheval, soit à pied, & que pleins de sueur après de si violens exercices ils se jettoient dans le Tibre pour le passer à la nage. On prenoit soin de former pendant quelques années ceux qu'on envoyoit en recrues aux légions, & qui n'avoient point encore servi. On choisissoit les plus sains, les plus agiles, les plus robustes. On les exerçoit par des fatigues, des marches, & des travaux qu'on faisoit croître peu à peu; & ceux que l'expérience montroit n'en être pas capables, on les renvoyoit; & on ne retenoit que les soldats éprouvés, qui formoient un choix d'hommes d'élite.

C'est une telle éducation, mâle, dure & robuste, qui forma à Rome, & beaucoup auparavant à Sparte, & dans la Perse

(a) Per hoc omne spatium cùm Legiones duceres, non vehiculum unquàm, non equum respexisti. *Plin. in Trajan.*

du tems de Cyrus, des soldats infatigables & invincibles.

§. III.

Construction & fortification du Camp.

JE suppose l'armée en marche. Quoiqu'elle fût encore dans le territoire de Rome, quand elle n'auroit eu qu'une seule nuit à passer dans un endroit, elle y campoit dans toutes les formes, avec cette différence seulement, que le camp y étoit peut-être moins fortifié, que quand elle étoit en pays ennemi. De là vient cette maniere de parler si ordinaire dans les Auteurs latins, *primis castris, secundis castris, &c.* au premier camp, au second camp: pour dire, au premier, au second jour de marche; parce que quelque court que dût être le séjour, on ne manquoit jamais d'y construire un camp. Il s'appelloit *stativa*, quand on y devoit demeurer quelques jours: *Ibi plures dies stativa habuit.*

Liv. III. 37. Cette exactitude des Romains, quand ils étoient dans leur propre pays, fait juger de celle qu'ils apportoient lorsqu'ils se trouvoient à la vue ou près de l'ennemi. C'étoit chez eux une loi établie par un long usage, de ne point hazarder un combat que le camp ne fût achevé. Nous avons vu Paul Emile suspendre & arrêter l'ardeur de toute son armée, qui demandoit à aller attaquer Persée, par cette unique ou principale raison, qu'on n'avoit point en-

core préparé le camp. On (*a*) reprocha aux Commandans de l'armée Romaine, dans la guerre contre les Gaulois, d'avoir manqué à cette sage précaution ; & on attribua en partie à cette faute la perte de la bataille d'Allia. Le succès des armes étant incertain, les Romains vouloient être assurés d'une retraite en cas d'un échec. La camp fortifié arrêtoit la victoire de l'ennemi, recevoit sûrement les troupes poussées, donnoit lieu d'en revenir à un second combat qui pouvoit être plus heureux, empêchoit une déroute entiere, au lieu que, sans l'asyle du camp, une armée bien composée d'ailleurs, étoit exposée à être défaite sans ressource, & à périr toute entiere.

Le camp étoit de forme quarrée, contre la coutume des Grecs qui le faisoient de forme ronde. (*b*) Les Citoyens & les Alliés partageoient entr'eux également le travail. Si l'ennemi étoit proche, une partie de l'armée demeuroit sous les armes, pendant que l'autre étoit occupée aux retranchemens. On commençoit par creuser les fossés plus ou moins profonds selon le besoin. Ils avoient au moins huit pieds

(*a*) Ibi Tribuni militum, non loco castris antè capto, non præmunito vallo quò receptus esset. . . . instruunt aciem. *Liv. lib.* 5. *n.* 37.

(*b*) Trifariam Romani muniebant, alius exercitus prælio intentus stabat. *Liv.* Cæsar . . . singula latera castrorum singulis attribuit Legionibus munienda, fossamque ad eandem magnitudinem præfici jubet, reliquas legiones in armis expeditas contra hostem constituit. *Cæs. de bello civil. lib.* 2.

de large sur dix de profondeur : mais souvent ils avoient dix ou douze pieds de largeur, quelquefois plus, jusqu'à quinze & vingt. De la terre tirée du fossé, & jettée sur le bord du côté du camp, on formoit le pararet, & pour le rendre plus ferme on mêloit à la terre du gazon coupé d'une certaine grandeur & d'une certaine forme. Sur la crête de ce parapet on enfonçoit les pieux. Je rapporterai en entier ce que Polybe remarque sur les pieux dont on formoit les retranchemens du camp, quoique je l'aie déja fait ailleurs, parce que c'en est ici la vraie place. Il en parle à l'occasion de Q. Flamininus, qui donna ordre aux troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Polyb. l. 17. p. 754. 755. Cet usage, dit Polybe, qui chez les Romains est aisé à pratiquer, passe chez les Grecs pour impraticable. A peine, dans les marches, peuvent-ils soutenir leur corps, pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent suspendu à leurs épaules, & les javelots qu'ils tiennent à la main, se chargent encore de pieux : & ces pieux sont fort différens de ceux des Grecs. Chez ceux-ci les meilleurs sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du jet. Les Romains au contraire n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, & seulement d'un côté. De cette maniere un homme peut en porter deux ou trois liés en faisceau, & l'on en tire beaucoup plus de service. Ceux des

Grecs sont plus aisés à arracher. Si le pieu planté est seul, comme les branches en sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats l'enleveront facilement, & voila une porte ouverte à l'ennemi, sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelassées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées & insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pied d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourrer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées & tortillées ensemble elles ne laissent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit pas facile d'en arracher le pied, & cela pour deux raisons. La premiere, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable : & la seconde parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un, qu'on n'en enleve plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniroient leurs efforts pour l'arracher. Que si cependant, à force de l'agiter & de le secouer, on vient à bout de le retirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Trois avantages donc de ces sortes de pieux. On les trouve en quelque endroit que l'on soit : ils sont faciles

à porter : & c'est pour le camp une barriere sûre, & qui ne peut être rompue aisément. A mon avis (c'est la conclusion que tire Polybe de tout ce qu'il a dit) il n'est pas de pratique militaire chez les Romains qui mérite plus qu'on l'imite.

Polyb. La forme, la dimension, & la distribution des différentes parties du camp étoient toujours les mêmes, de sorte que les soldats savoient tout d'un coup en quel endroit devoient être leurs tentes. Il n'en étoit pas ainsi chez les Grecs. Quand il s'agissoit de camper, ils choisissoient toujours le lieu le plus fort par la situation; tant pour s'épargner la peine de conduire un fossé autour du camp, que parce qu'ils se persuadoient que des fortifications faites par la nature même étoient beaucoup plus sûres que celles de l'art. De là venoit la nécessité de donner à leur camp, selon la nature des lieux, toutes sortes de formes, & d'en varier les différentes parties : ce qui causoit une confusion qui ne permettoit pas au soldat de savoir au juste ni son quartier, ni celui de son corps.

La forme & la distribution du camp des Romains souffre de grandes difficultés, & donne lieu à de grandes disputes parmi les Savans. Je rapporterai ici celle que Polybe nous a laissée, en tâchant de l'éclaircir en quelques endroits, & d'y suppléer quelques parties qu'il a omises.

Polyb. l. 6. p. 473-477. Il s'agit de l'armée d'un seul Consul, composée, du tems de Polybe, première-


16


16
14
12
13




7.

ment de deux Légions Romaines, dont chacune avoit quatre mille deux cens hommes de pied, & trois cens hommes de cheval; en second lieu des troupes des Alliés, de pareil nombre d'infanterie, & ordinairement du double de cavalerie; ce qui faisoit en tout, tant pour les Romains que pour les Alliés, dix-huit mille six cens hommes. Pour mieux comprendre la disposition de ce camp, il faut se souvenir de ce qui a été dit auparavant des différentes parties dans lesquelles la Légion Romaine étoit divisée.

§. IV.

Dispositions du Camp des Romains, selon Polybe.

Après qu'on a pris le lieu pour le camp, dit Polybe, & l'on choisit toujours celui qui est le plus propre pour aller à l'eau & au fourrage, on destine pour la tente du Général, que j'appellerai autrement Prétoire, un endroit un peu plus élevé que le reste, d'où il puisse plus facilement voir tout ce qui se passe, & envoyer ses ordres. (r) On plante un drapeau à l'endroit où la tente doit être mise, & autour l'on mesure une espace quarré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent pieds, & que le terrain que le Consul occupe soit de quatre arpens. Autour de sa tente sont dressés, l'autel où l'on offre les sacrifices, & le tribunal où se rend la Justice.

Le Consul commande deux Légions, dont chacune a six Tribuns, qui font douze en tout. Leurs tentes sont placées sur une ligne droite, parallele à la face du Prétoire, & qui en est distante de cinquante pieds. C'est dans cet espace de cinquante pieds que sont les chevaux, les bêtes de charge, & tout l'équipage des Tribuns. Leurs tentes, sont tournées de façon qu'elles ont derriere elles le Prétoire, & devant tout le reste du camp. Les tentes des Tribuns, également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les Légions. (2)

Pour placer les Légions, on laisse un espace de cent pieds de largeur parallele aux tentes des Tribuns, qui forme une rue, appellée *Principia*, dont la longueur égale la largeur du camp, & partage tout le camp en partie supérieure & partie inférieure. (3)

Au-dessous de cette rue sont placées les tentes des Légions. L'espace qu'elles occupent est partagé au milieu en deux parties égales par une rue large de cinquante pieds, & qui coupe toute la longueur du camp. C'est là que sont logés, de côté & d'autre toutes de suite & sur une même ligne, la Cavalerie, les Triaires, les Princes, les Hastaires. Entre les Triaires & les Princes il y a de côté & d'autre une rue de la même largeur que celle du milieu, & qui perce comme elle toute la longueur de cet espace. Il est aussi coupé en large

par une rue qui s'appelloit la cinquieme, *Quintana*, parce qu'elle étoit après le cinquieme Manipule.

Comme chacun des quatre Corps qu'on vient de nommer se divisoit en dix parties, la Cavalerie en dix Compagnies, *Turmas*, chacune de trente hommes; les trois autres Corps en dix Manipules, chacun de six-vingt hommes, excepté ceux des Triaires qui n'en avoient que la moitié; le logement de la Cavalerie, des Triaires, des Princes & des Hastaires, étoit partagé séparément, chacun en dix quarrés dans la longueur de l'espace marqué ci-devant. Chacun de ces quarrés avoit cent pieds tant en long qu'en large, excepté ceux des Triaires qui n'avoient que cinquante pieds de largeur, à raison de leur moindre nombre. Il en a déja été parlé.

Les tentes, soit de la Cavalerie ou de l'infanterie, sont disposées de la même sorte, & tournées vers les rues.

On loge d'abord la Cavalerie des deux Légions vis-à-vis l'une de l'autre, & séparées par un espace de cinquante pieds, qui est celui de la rue du milieu. La Cavalerie de deux Légions ne faisant que six cens hommes, chaque quarré contenoit de chaque côté trente Cavaliers, (4) qui font la dixiéme partie de trois cens. A côté de la Cavalerie sont logés les Triaires, un Manipule derriere une compagnie de Cavalerie, l'un & l'autre dans la même forme. Ils se touchent par le terrain, mais les

Triaires tournent le dos à la Cavalerie, & ici chaque Manipule a la moitié moins de largeur que de longeur, parce que les Triaires sont moins nombreux que les autres Corps. (5)

A cinquante pieds & vis-à-vis des Triaires, espace qui forme en long une rue de chaque côté, on place les Princes sur le bord de l'intervalle. (6)

Au dos des Princes on met les Hastaires, qui, tournés à l'opposite, se touchent par le terrain. (7)

Jusqu'ici on a préparé le logement des deux Légions Romaines, qui formoient l'armée d'un Consul, & montoient à huit mille quatre cens hommes de pied, & six cens chevaux. Reste à loger les troupes des Alliés. Leur infanterie étoit égale à celle des Romains, & leur Cavalerie plus nombreuse de la moitié. En ôtant, pour les Extraordinaires de l'infanterie la cinquieme partie, c'est-à-dire, seize cens quatre-vingt hommes, & de la Cavalerie le tiers, c'est-à-dire, quatre cens hommes, il restoit en tout sept mille cinq cens vingt hommes à loger, tant de Cavalerie que d'Infanterie.

A cinquante pieds & vis-à-vis des Hastaires Romains, espace qui forme de côté & d'autre une nouvelle rue, campe la Cavalerie des Alliés, (8) sur cent trente-trois pieds de largeur, & quelque chose de plus.

Derriere cette Cavalerie, & sur la mê-

me ligne, campe leur infanterie, (9) sur deux cens pieds de largeur.

A la tête de chaque Manipule sont d'un côté & d'autre les tentes des Centurions. Il faut sans doute en dire autant des Capitaines de Cavalerie, quoique Polybe n'en parle point. De l'espace qui reste derriere les tentes des Tribuns, & aux deux côtés de la tente du Consul, on en prend une partie pour le Marché, (10) & l'autre pour le Questeur, le Trésor, & les munitions. (11)

A droite & à gauche, à côté & au-dessus de la derniere tente des Tribuns, vis-à-vis le Prétoire, & en droite ligne, est le logement de la * Cavalerie extraordinaire, *Evocatorum*, (12-14) & des autres Cavaliers volontaires, *Selectorum*. (13-15) Toute cette Cavalerie a vue, une partie sur la place du Questeur, & l'autre sur le Marché. Elle ne campe pas seulement auprès du Consul; elle l'accompagne souvent dans les marches; en un mot, elle est pour l'ordinaire à portée du Consul & du Questeur, pour exécuter leurs ordres.

L'Infanterie Romaine extraordinaire & la volontaire sont adossées aux Cavaliers dont on vient de parler, & sur la même

* *Ces deux corps étoient des Cavaliers d'élite, que les Consuls choisissoient eux-mêmes, ou qui s'attachoient à eux de bonne volonté. C'est ce qui donna lieu aux Cohortes Prétoriennes sous les Empereurs. Les* Selecti *ou* Ablecti, *soit cavaliers, soit fantassins, étoient pris parmi les Alliés. Les* Evocati, *étoient des volontaires, de vieux soldats, qui pouvoient être ou citoyens, ou alliés,*

ligne. (16.) Il font pour le Consul & le Questeur le même service que les Cavaliers.

Au-dessus de cette Cavalerie & de cette Infanterie est une rue large de cent pieds, & qui perce toute la largeur du camp.

Au-dessus de cet espace est logée la Cavalerie extraordinaire des Alliés, ayant vue sur le Marché, le Prétoire & le Trésor, qui est la place du Questeur. (17)

L'Infanterie extraordinaire des Alliés est adossée à leur Cavalerie, & est tournée vers le retranchement & l'extrêmité du camp. (18)

Ce qui reste d'espace vuide des deux côtés, est destiné aux Etrangers & aux Alliés qui viennent plus tard que les autres. (19)

Toutes choses ainsi rangées, on voit que le camp forme une figure quarrée, & que tant par le partage des rues que par la disposition du reste, il ressemble beaucoup à une ville. Et c'est l'idée qu'en avoient les soldats, qui regardoient le camp comme leur patrie, & les tentes comme leurs maisons.

Ces tentes, pour l'ordinaire, étoient de peaux : d'où vient cette expression fort usitée dans les Auteurs, *sub pellibus habitare*. Les soldats se joignoient plusieurs ensemble, & faisoient chambrée, ce qui s'appelloit *contubernium*. Elle étoit composée ordinairement de huit ou dix soldats.

Du retranchement aux tentes il y a deux cens pieds de distance : & ce vuide est d'un très-grand usage, soit pour l'entrée, soit pour la sortie des Légions. Car chaque Corps

Corps s'avance dans cet espace par la rue qu'il a devant lui, & les troupes ne marchant point par le même chemin ne courent pas risque de se renverser & de se fouler aux pieds. De plus, on met là les bestiaux & tout ce qui se prend sur l'ennemi, & on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage considérable, c'est que, dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puisse être jetté jusqu'à eux; ou, si cela arrive, ce n'est que très-rarement, & les soldats n'en peuvent pas beaucoup souffrir, étant à une si grande distance, & à couvert sous leurs tentes. Si le camp de Syphax & d'Asdrubal en Afrique eût eu dans tout son circuit un tel vuide, Scipion n'auroit pas pu venir à bout de le brûler entiérement en une seule nuit.

Par le calcul exact du camp tel que Polybe le décrit, chaque face contient 2016 pieds, qui font 336 toises: & la totalité de la superficie du camp contient 4064256 pieds qui font 112896 toises en quarré.

Quand le nombre des troupes augmentoit, on se contentoit d'augmenter la mesure & l'étendue du camp, sans en changer la forme. Lorsque le Consul Livius Salinator reçut dans son camp les troupes de Néron son Collegue, on n'augmenta point l'espace du camp: on serra seulement les troupes, parce que celles de Néron ne devoient pas y demeurer long-tems; & c'est ce qui trompa Asdrubal. *Castra nihil aucta errorem faciebant.* *Liv. lib. 27. n. 46.*

Polybe ne marque point le lieu où étoient campés les Lieutenans, *Legati*, qui tenoient le premier rang après le Consul, le Préteur, & les autres Officiers. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'étoient pas fort éloignés de la tente du Consul, avec lequel ils avoient un rapport continuel, aussi-bien que les Tribuns.

Il ne parle pas non plus des portes du camp. Il y en avoit quatre, selon Tite-Live.
Liv. III. 40. n. 27. *Ad quatuor portas exercitum instruxit, ut, signo dato, ex omnibus partibus eruptionem facerent.* Il les nomme ensuite : *l'Extraordinaire, la droite principale, la gauche principale, la Questorienne.* Elles ont encore d'autres noms, ce qui forme de grandes difficultés pour concilier ensemble les Auteurs. On croit que la porte *Extraordinaire* s'appelloit de la sorte, parce qu'elle étoit près de l'endroit où campoient les Extraordinaires ; & qu'elle étoit la même que la Prétorienne, nommée ainsi parce qu'elle étoit voisine du Prétoire. La porte opposée à celle-là, & qui étoit à l'autre extrémité du camp, s'appelloit *Decumane*, parce qu'elle étoit voisine des dixiémes Manipules de chaque Légion ; & il y a apparence qu'elle est la même que la *Questorienne* nommée par Tite-Live dans l'endroit cité. Je n'entre point dans un plus grand détail sur ces portes, ce qui demanderoit de longues dissertations.

Mais on ne peut assez admirer l'ordre, la disposition, la symmétrie de toutes les

parties du camp des Romains, qui ressemble plutôt à une ville qu'à un camp : la tente du Général placée dans un lieu éminent, & au milieu des Autels & des images des Dieux, qui sembloient leur rendre la Divinité présente, & environnée de toutes parts des principaux Officiers toujours prêts à recevoir & à exécuter ses ordres. Quatre grandes rues qui répondent aux quatre portes du camp, coupées par beaucoup d'autres rues, toutes paralleles les unes aux autres. Une infinité de tentes, tirées comme au cordeau, placées dans une distance égale, & rangées avec une parfaite symmétrie. Et ce camp si vaste, si étendu, si diversifié dans ses parties, qui paroîtroit avoir coûté un travail & un tems infini, étoit souvent l'ouvrage d'une heure ou deux, & sembloit être sorti tout à coup de terre. Tout cela n'est pourtant encore rien en comparaison de ce qui fait comme l'ame du camp : je veux dire, la sagesse du commandement, l'attention & la vigilance du Général, la parfaite soumission des Officiers subalternes, le dévouement des soldats aux ordres de leurs Chefs, & la discipline militaire, observée avec une exactitude & une sévérité sans exemple : qualités qui ont mis le peuple Romain au-dessus de toutes les nations, & qui enfin l'en ont rendu maître. Il falloit que la maniere de camper des Romains fût bien excellente & bien parfaite, puisqu'ils l'ont observée inviolablement pendant tant de siecles & avec un si grand suc-

cès, & qu'il est presque sans exemple que leurs ennemis aient pu les forcer dans leur camp.

On a renoncé à cette coutume de fortifier réguliérement le camp, regardée par les Romains comme une des parties les plus essentielles de la science & de la discipline militaire. Le nombre des troupes dont les armées sont maintenant composées, & qui occupent un terrain considérable, paroît n'être point susceptible de ce travail, qui deviendroit infini. Les peuples d'Asie, dont les armées étoient bien plus nombreuses que les nôtres, ne manquoient jamais d'environner au moins leur camp de fossés très-profonds, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit; & souvent ils les fortifioient de bonnes palissades. Xénophon remarque que c'étoit le grand nombre même de leurs troupes qui leur rendoit cette pratique aisée.

Xenoph. in Cyrop. lib. 2. page 80.

On convient que nul peuple n'a porté à un plus haut dégré de perfection la connoissance & la pratique de toutes les parties de l'art militaire, que le peuple Romain: mais il faut avouer qu'il a excellé sur-tout dans la science des campemens, & dans celle de ranger une armée en bataille. Aussi est-ce ce qu'à le plus admiré en lui Polybe, bon juge en cette matiere, & qui avoit été long-tems témoin de l'excellente discipline qui se gardoit parmi les troupes Romaines. Quand Philippe pere de Persée, & avant lui Pyrrhus, prévenus d'estime pour les Grecs, & pleins de mépris pour toutes les

autres nations qu'ils traitoient de barbares, envisagerent pour la premiere fois la distribution & l'ordre du Camp des Romains, ils s'écrierent pleins de surprise & d'admiration : *Ce n'est pas là certes une disposition barbare.*

Mais ce qui doit le plus nous étonner, & ce qu'on a peine à concevoir, tant nos mœurs en sont éloignées, c'est ce caractere d'un peuple endurci aux travaux les plus rudes, & invincible aux fatigues les plus accablantes. On voit ici ce que peut une bonne éducation, & une heureuse habitude contractée dès la plus tendre jeunesse. La plupart de ces soldats, quoique citoyens Romains, cultivoient eux-mêmes leurs héritages. Hors du tems de guerre, ils s'exerçoient aux travaux les plus pénibles. Leurs mains, accoutumées à manier tous les jours le hoyau, à fouir la terre, à conduire une pesante charrue, ne faisoient que changer d'exercices, & trouvoient même du soulagement dans ceux que la discipline militaire leur imposoit ; comme on dit que les Spartiates n'étoient jamais plus à leur aise qu'à l'armée & dans le camp, tant leur vie, dans tout autre tems, étoit dure & austere.

Il n'est pas jusqu'à la propreté, (qui le croiroit ?) dont on ne prit un soin particulier dans le camp Romain. Comme la grande rue, située devant le Prétoire, étoit fort fréquentée par les Officiers & les soldats qui y alloient prendre l'ordre, & par

cette raison exposée à beaucoup de mal-propreté ; il y avoit des soldats chargés de la balayer tous les jours en hyver, & d'y jettes de l'eau en été pour empêcher la poussiere.

§. V.

Fonctions & exercices des Soldats & des Officiers Romains dans leur Camp.

Le Camp étant préparé de la maniere dont on vient de l'exposer, les Tribuns assemblés prennent le serment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque Légion tant libres qu'esclaves. Tous jurent l'un après l'autre, & le serment qu'ils font consiste à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, & que ce qu'ils trouveront dans le camp ils le porteront aux Tribuns.

On avoit déja fait prêter un pareil serment aux soldats dans le tems de leur enrôlement : j'ai différé jusqu'ici à le rapporter, afin qu'étant joint à l'autre on en sente mieux la force. Par ce premier serment » le » soldat promet de ne rien voler, soit seul, » soit avec plusieurs, dans l'armée ou à dix » mille pas de l'armée, & de porter au » Consul, ou de rendre au légitime posses» seur, ce qu'il aura trouvé qui passera le » prix d'un sesterce, c'est-à-dire, deux sols » & demi, excepté certaines choses qui » sont mentionnées dans le serment «. Quand on parle ici de dix mille pas loin de l'armée, ce n'est pas qu'au-delà de cet espace il fût permis aux soldats de voler : mais

Aul. Gell. l. 16. c. 4.

pour lors, ce qu'ils avoient trouvé, ils n'étoient point obligés de le porter au Consul. Parmi les exceptions étoit le fruit d'un arbre, *pomum*. Frontin, sur ce qu'en avoit écrit M. Scaurus, rapporte comme un exemple mémorable de l'abstinence Romaine, qu'un arbre fruitier s'étant trouvé dans l'enceinte du camp, on en étoit sorti le lendemain sans que personne y eût touché. C'étoit Scaurus qui commandoit alors l'armée. *Frontin. Stratag. l. 4. c. 3.*

Ce serment montre jusqu'où les Romains portoient l'attention & l'exactitude à empêcher dans l'armée toute rapine & toute violence; puisque non-seulement le vol est interdit au soldat avec une sévérité inexorable, mais qu'on ne lui permet pas même de profiter de ce qu'il a rencontré sur son chemin, & que le hazard lui a présenté. En effet les loix traitent de vol ce qu'on retient ainsi du bien d'autrui après l'avoir trouvé, soit qu'on en connoisse le maître, ou qu'on l'ignore. *Qui alienum jacens lucri faciendi causâ sustulit, furti obstringitur, sive scit cujus sit, sive nescit.* *Sabin. in lib. Jur. civil. 2.*

J'ai dit que le vol étoit défendu avec une sévérité inexorable. On en voit un exemple bien terrible, même sous les Empereurs. Un soldat avoit volé une poule à un paysan, & l'avoit mangée avec les neuf autres soldats de la chambrée. L'Empereur Pescennius Niger les condamna tous dix à la mort, & ce ne fut qu'aux instantes prieres de toute l'armée qu'il leur laissa la vie, en les obligeant de donner chacun au pay- *Spartian. in Pescenn.*

fan dix poules, & leur imposant une note d'infamie publique tant que dureroit cette guerre. Que de crimes une telle rigidité est capable d'arrêter ! Quel spectacle qu'un camp si bien réglé ! Mais quelle différence entre des soldats soumis & disciplinés de la sorte au milieu du paganisme, & nos maraudeurs, qui se disent chrétiens, & qui ne craignent ni Dieu ni les hommes ! La clôture du camp étoit un bon rempart contre les désordres & la licence, & nous verrons bientôt, que, dans la marche même la sévérité de la discipline tenoit lieu de haie & de clôture.

Un ordre merveilleux régnoit dans tout le camp & de jour & de nuit, pour le mot de guet, pour les sentinelles, pour les corps de garde, & c'est ce qui en faisoit la sûreté & le repos. Pour rendre la garde plus sûre & moins accablante, on divisoit la nuit en quatre parties ou quatre veilles, & le jour en quatre stations. Chacun avoit sa fonction marquée, soit pour le lieu, soit pour le tems & dans le camp, tout étoit compassé & arrangé comme dans une famille bien réglée.

J'ai déja parlé ailleurs de la simplicité des Anciens pour le vivre, & pour l'équipage. Le second Scipion l'Africain ne permettoit au soldat d'avoir qu'une marmite, une broche, & pot de bois. On (a) n'en

(a) Epaminondas, Dux Thebanorum, tantæ abstinentiæ fuit, ut in supellectili ejus, præter ahenum & veru unicum, nihil inveniretur. *Frontin. strateg. lib. 5. cap. 4.*

trouva pas davantage dans le meuble d'Epaminondas, ce fameux Général des Thébains. Les anciens Généraux de Rome n'étoient pas plus magnifiques. On (*a*) ne savoit à l'armée ce que c'étoit que vaisselle d'argent : il n'y en avoit que pour les sacrifices, une coupe & une saliere. L'argent brilloit aussi dans l'ornement des chevaux. L'heure du dîner & du souper étoit indiquée par un certain signal. Nous avons vu que la plupart des Empereurs Romains prenoient leurs repas en public, & souvent même en plein air. On (*b*) a remarqué que Pescennius ne se servoit point du secours des toits contre la pluie. Les (*c*) repas de ces Empereurs, aussi-bien que ceux des anciens Généraux dont parle Valere Maxime, étoient tels, qu'ils pouvoient les prendre librement en public : les mêts qu'on y servoit n'avoient rien qu'il fallût cacher aux yeux des soldats, qui voyoient avec joie & admiration que leurs Maîtres n'étoient pas mieux nourris qu'eux.

Ce qu'il y a de plus admirable dans la

(*a*) Præter equos virosque, & si quid argenti, quod plurimum in phaleris equorum, (nam ad vescendum facto perexiguo, utique militantes, utebantur) omnis cætera præda diripienda militi data est. *Liv. lib.* 22. *n.* 52.

(*b*) Idem, in omni expeditione, ante omnes militarem cibum sumpsit.... nec sibi unquàm, vel contra imbres, quæsivit tecti suffragium. *Capitol.*

(*c*) Fuit illa simplicitas antiquorum in cibo capiendo, humanitatis simul & continentiæ certissima index. Nam maximis viris prandere & cœnare in propatulo, verecundiæ non erat. Nec sanè ullas epulas habebant, quas oculis populi subjicere erubescerent. *Val. Max. l.* 2. *c.* 3.

discipline des Romains, étoit l'exercice continuel où l'on tenoit les soldats, soit dans le camp, soit hors du camp, de sorte que jamais ils ne demeuroient oisifs. Les soldats de nouvelle levée faisoient réguliérement l'exercice deux fois le jour, & les Anciens une fois. On (a) les formoit à toutes les évolutions & à toutes les parties de l'art militaire. On (b) les obligeoit de nettoyer exactement leurs armes, & de les tenir toujours propres & luisantes. On leur faisoit faire des marches forcées pendant un assez long espace chargés de leurs armes & de plusieurs pieux, & souvent dans des lieux difficiles & escarpés. On les accoutumoit à garder toujours leurs rangs même dans le trouble & dans la confusion, & à ne perdre jamais de vue leurs étendarts. On les mettoit aux mains les uns contre les autres dans des combats simulés, dont les Officiers, les Généraux, & le Consul même étoient témoins, & auxquels ils faisoient gloire de prendre part en personne. Lorsqu'il n'y avoit point d'ennemi à combattre, on occupoit les troupes à des ouvrages con-

(a) Ibi, quia otiosa castra erant, crebrò decurrere milites cogebat (Sempronius,) ut tyrones assuescerent signa sequi, & in acie cognoscere ordines suos. *Liv. lib.* 23. *n.* 35.

Primo die legiones in armis quatuor milium spatio decurrerunt. Secundo die arma curare & tergere ante tentoria jussit (Scipio Africanus.) Tertio die subdibus inter se in modum justæ pugnæ concurrerunt, præpilatisque missilibus jaculati sunt. *Liv. lib.* 26. *n.* 51.

(b) Acuere alii gladios: alii galeas buculasque, scuta alii, loricasque tergere. *Liv. lib.* 44. *n.* 34.

ſidérables, tant pour les tenir en haleine que pour l'utilité publique. Tels ſont en particulier les grands chemins, appellés pour cette raiſon *viæ militares*, & qui ſont le fruit de cette ſage & ſalutaire pratique. Stratum militari labore iter. *Quintil. lib. 2. cap 14.*

Qu'on juge ſi, parmi ces exercices, qui étoient preſque continuels, on pouvoit trouver lieu à ces indignes divertiſſemens, qui entraînent également la perte du tems & du bien. Cette manie, cette fureur du jeu, qui, à la honte de notre ſiecle, a forcé les remparts du camp & les loix de la diſcipline militaire, eût été regardée chez les Anciens comme le plus ſiniſtre & le plus effrayant de tous les prodiges.

ARTICLE CINQUIEME.

Des Batailles.

Il eſt tems de faire ſortir nos troupes de leur camp, ſoit Grecs, ſoit Romains, & de les mettre en campagne pour en venir aux mains avec les ennemis.

§. I.

C'eſt du Général principalement que dépend le ſuccès des batailles.

C'est ici que paroît le mérite guerrier dans toute ſon étendue. Pour juger ſi un Général étoit digne de ce nom, les Anciens examinoient la conduite qu'il avoit gardée dans une bataille. Ils n'en attendoient pas le ſuccès du nombre des troupes qui ne ſert

souvent qu'à embarrasser, mais de sa prudence & de son courage, cause & garant de la victoire. Ils le regardoient comme l'ame de l'armée, qui en regle les mouvemens, à la voix de qui tout obéit, & dont, pour l'ordinaire, la conduite bonne ou mauvaise entraîne le gain ou la perte d'une bataille. Tout étoit désespéré chez les Carthaginois lorsque Xanthippe le Lacédémonien y arriva. Sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé dans le combat, il en attribua le mauvais succès uniquement à l'incapacité des Chefs; & il le fit bien voir. Il n'avoit amené avec lui ni infanterie, ni cavalerie, mais il savoit en faire usage. Tout changea en peu de tems, & l'on connut qu'une bonne tête vaut mieux que cent mille bras. Les trois défaites des Romains par Annibal leur montrerent quelles étoient les suites d'un mauvais choix. La guerre contre Persée avoit traîné en longueur pendant trois ans par la faute des trois Consuls qui en avoient été chargés: Paul Emile la termina glorieusement en moins d'une année. C'est dans ces occasions qu'on sent quelle différence il y a entre un homme & un homme.

Le premier soin d'un Général, & qui demande un grand fond de jugement & de prudence, est d'examiner s'il est à propos ou non de donner une bataille: car les deux partis peuvent être également dangereux. Mardonius périt misérablement avec son armée de trois cens mille hommes,

pour n'avoir pas suivi le conseil d'Artabaze qui l'exhortoit à ne point donner de combat, & à employer plutôt l'or & l'argent contre les Grecs que le fer. Ce fut contre l'avis du sage Memnon que les Généraux de Darius engagerent la bataille de Granique, qui porta le premier coup à l'Empire des Perses. L'aveugle témérité de Varron, malgré les remontrances de son Collegue & les avis de Fabius, précipita la République dans la malheureuse journée de Cannes, au lieu qu'un délai de quelques semaines auroit peut-être ruiné Annibal pour toujours. Persée au contraire manqua l'occasion de battre les Romains, pour n'avoir pas profité de l'ardeur de son armée, & ne les avoir pas attaqués brusquement après la défaite de leur cavalerie qui avoit jetté le trouble & la consternation dans leurs troupes. César étoit perdu après la journée de Dyrrachium, si Pompée eût su profiter de son avantage. Il y a des instans décisifs pour les grandes entreprises. L'important est de prendre sagement son parti, & de saisir le moment favorable, (*a*) qui ne revient plus quand on l'a manqué : & le tout dépend ici de la prudence du Général. Il (*b*) y a un partage de soins & de devoirs dans l'armée.

(*a*) Si in occasionis momento, cujus prætervolat opportunitas, cunctatus paulùm fueris, nequicquàm mox amissam quæras. *Liv. lib. 25. n. 38.*

(*b*) Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus cupido pugnandi convenit; duces providendo, consultando... prosunt. *Tacit. Hist. lib. 2. cap. 20.*

La tête ordonne, les bras exécutent. *Ne songez*, (a) disoit Othon à ses soldats, *qu'à vos armes & à combattre vaillamment; laissez-moi le soin de prendre de justes mesures, & celui de conduire votre valeur.*

§. II.

Soin de consulter les Dieux & de haranguer les troupes avant le combat.

C'EST dans le moment de donner une bataille que les Anciens se croyoient le plus obligés de consulter les Dieux, & de se les rendre favorables. Ils les consultoient par le vol ou le chant des oiseaux, par l'inspection des entrailles des bêtes immolées, par la maniere dont mangeoient les poulets sacrés, & par d'autres choses pareilles. Ils travailloient à se les rendre propices par les sacrifices, par les vœux, par les prieres. Plusieurs d'entre les Généraux, sur-tout dans les premiers tems, s'acquittoient de ces devoirs de bonne foi, & avec des sentimens religieux, qu'ils poussoient quelquefois jusqu'à une superstition puérile & ridicule : d'autres les méprisoient dans le fond de l'ame, ou même s'en moquoient ouvertement; & l'on ne manquoit pas d'attribuer à ce mépris irreligieux les malheurs que souvent leur ignorance ou leur témérité leur attiroient. Jamais Prince ne témoigna plus de respect pour les Dieux

(a) Vobis arma & animus sit : mihi consilium & virtutis vestræ regimen relinquite. *Ib. l.* 1, *cap.* 84.

que le grand Cyrus. Près de fondre sur Crésus, il entonne l'hymne du combat, & toute l'armée y répond par de grands cris, en invoquant le Dieu de la guerre. Paul Emile, avant que de combattre contre Persée, immola de suite à Hercule jusqu'à cent bœufs, sans trouver dans toutes ces victimes aucun signe favorable : ce ne fut qu'au vingt & unieme qu'il crut en voir qui lui promettoient la victoire. Nous avons aussi des exemples contraires. Epaminondas, non moins brave, mais moins superstitieux que Paul Emile, voyant qu'on vouloit l'empêcher de donner la bataille de Leuctres en lui annonçant de mauvais augures, répondit par un vers d'Homere, dont le sens est : *Il n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie.* Un Consul Romain, déterminé absolument à combattre l'ennemi dès qu'il en approcheroit, se tint pendant tout le voyage, bien clos & couvert dans sa litiere, pour ne point voir de mauvais augure qui pût rompre son dessein. Un autre fit plus, & voyant que les poulets ne mangeoient point, il les jetta dans la mer, en disant : *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ces exemples d'irreligion étoient rares, & le sentiment contraire prévaloit. Il y avoit, sans doute, de la superstition dans plusieurs de ces cérémonies : mais les sacrifices, les vœux, les prieres, qui précédoient toujours les batailles, étoient une preuve qu'on n'en attendoit le

succès que de la Divinité qui seule en disposoit.

Après avoir rendu ces devoirs aux Dieux, on se tournoit du côté des hommes, & le Commandant exhortoit ses soldats. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, de haranguer les troupes avant le combat ; & cette coutume étoit fort raisonnable, & pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. Il est juste, quand on est près de marcher contre les ennemis, & d'en venir aux mains, d'opposer à la crainte de la mort qui paroît pour lors prochaine des motifs puissans, & capables, sinon d'étouffer entiérement cette crainte gravée dans le fond de la nature, du moins de la combattre & de la vaincre. Ces motifs, tels que sont l'amour de la patrie, l'obligation de la défendre au prix de son sang, le souvenir des victoires passées, la nécessité de soutenir l'honneur de la nation, l'injustice d'un ennemi violent & cruel, le danger où se trouveront exposés les peres, les meres, les femmes, les enfans des soldats : ces motifs, dis-je, & beaucoup d'autres pareils, représentés par la bouche d'un Général qu'on aime & qu'on respecte, peuvent faire une forte impression sur l'esprit des soldats. L'éloquence militaire consiste moins dans les paroles, que dans un certain air d'autorité qui impose, & encore plus dans l'inestimable avantage d'être aimé des trou-

pes, (a) qui peut en tenir lieu.

Ce n'est pas, comme le remarque Cyrus, que de pareilles harangues puissent changer en un moment leur disposition, & de timides & lâches que seroient les soldats, les rendre tout à coup hardis & intrépides : mais elles réveillent, elles animent le courage qui leur étoit naturel, & y ajoutent une nouvelle force & une nouvelle vivacité. *Xenoph. in Cyrop. l. 3. pag. 84.*

Pour juger sainement de la coutume de haranguer les troupes généralement & constamment employée chez tous les Anciens, il faut se transporter dans les siecles où ils vivoient, & faire une attention particuliere à leurs mœurs & à leurs usages.

Les armées, chez les Grecs & chez les Romains, étoient composées des mêmes citoyens, à qui dans la ville & en tems de paix on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le Général ne faisoit dans le camp ou sur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été obligé de faire à la Tribune des Harangues. Il honoroit ses troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faisant part de ses desseins, de ses motifs, & de ses moyens. Par là il intéressoit le soldat au succès. Le spectacle seul des Généraux, des Officiers, des Soldats assemblés, leur communiquoit à tous un courage & une ardeur réciproque : C'est l'effet de toutes les assemblées :

(a) Charitatem parraverat loco auctoritatis. *Tacit. in Agricol. cap.* 16

elles réveillent, elles remuent. Chacun se pique d'y faire bonne contenance, & oblige son voisin à l'imiter. On se rassure dans la crainte par la valeur des autres. La disposition des particuliers devient celle de tout le corps, & donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occasions importantes, où il étoit plus nécessaire de réveiller la bonne volonté & le zele du soldat : lors, par exemple, qu'il falloit faire une marche difficile & forcée, pour se retirer d'une situation fâcheuse, ou pour en prendre une plus commode : lorsqu'on avoit besoin de courage, de patience, de constance pour supporter une disette, un manquement de choses nécessaires, un état pénible à la nature : lorsqu'on songeoit à tenter une entreprise difficile, périlleuse, mais très-utile par le succès : lorsqu'il falloit consoler, rassurer, ranimer après un échec : lorsqu'il s'agissoit de faire une retraite hazardeuse à la vue de l'ennemi, ou dans un pays dont il étoit maître : enfin lorsqu'il ne falloit plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre, ou une entreprise importante.

Dans ces occasions & d'autres semblables, les Généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes pour sonder leurs dispositions par les acclamations plus ou moins fortes ; pour les informer des raisons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti, & les y faire entrer ; pour

dissiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés & abattoient le courage ; pour leur faire envisager les remedes qu'on préparoit à leurs maux, & le succès qu'on en espéroit ; pour les instruire des précautions qu'on avoit à prendre, & des motifs de ces précautions. Le Général avoit intérêt de flatter le soldat en lui faisant confidence de ses desseins, de ses craintes, de ses expédiens, afin de l'engager à y prendre part, & d'agir de concert avec son Général, & par les mêmes motifs. Ce Général, au milieu des soldats, qui tous étoient, comme lui, non-seulement membres de l'Etat, mais admis à partager l'autorité du gouvernement, se regardoit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que chez les Grecs & les Romains les armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n'alloient gueres pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes ; & celles des Romains rarement au double : je ne parle pas des derniers tems. Les Généraux s'y faisoient entendre, comme les Orateurs se faisoient entendre dans la place publique, où étoit la Tribune aux Harangues. Le peuple n'entendoit pas tout : mais néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome & à Athenes, tout le peuple délibéroit & décidoit, & personne ne se plaignoit de n'avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens

les plus considérables, les principaux des manipules & des chambres se trouvassent à la harangue, dont ensuite ils rendoient compte aux autres.

On voit dans la colonne Trajane l'Empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon élevé au-dessus de la tête des soldats, les principaux Officiers autour de lui sur la plate-forme; & la foule répandue tout autour. On ne sauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armés, qui se tiennent debout, & qui se pressent : car les harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille & désarmé. D'ailleurs on s'accoutumoit de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte & distincte.

Quand les armées étoient plus nombreuses, & qu'on étoit près de donner le combat; il y avoit une maniere de haranguer les troupes qui étoit fort simple & fort naturelle. Le Général, moné à cheval, parcouroit les rangs, & disoit quelques mots aux différens Corps pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille (a) d'Issus. Darius, (b) à celle d'Arbelles, fit à peu près la même chose, mais d'une

(a) Alexander ante prima signa ibat ... cùmque agmen obequitaret, variâ oratione, ut cujusque animis aptum erat, milites alloquebatur. *Q. Curt. lib.* 3. *cap.* 10.

(b) Darius, sicut curru eminebat, dexterâ lævâque ad circumstantium agmina oculos manusque circumferens, &c. *Q. Curt. lib.* 4. *cap.* 14.

maniere différente. De dessus son char il harangua ses troupes, tournant ses yeux & ses mains vers les Officiers & les soldats qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre sans doute ne pouvoient être entendus que de ceux qui étoient le plus près d'eux : mais ceux-ci faisoient bientôt passer le gros de leurs discours au reste de l'armée.

Justin, abbréviateur de Trogue Pompée, excellent historien qui vivoit du tems d'Auguste, rapporte en entier une harangue, que son auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle est fort longue, ce qui ne doit pas paroître étonnant, parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d'une bataille, mais simplement pour animer ses troupes contre les Romains qu'il avoit déja vaincus en plusieurs combats, & qu'il songeoit encore à attaquer de nouveau. Son armée étoit de près de trois cens mille hommes, & composée de vingt-deux nations différentes, qui avoient chacune leur langue particuliere, & Mithridate les savoit toutes, de sorte qu'il n'avoit pas besoin de truchemens pour leur parler. Justin, en rapportant la harangue dont il s'agit, dit simplement que Mithridate convoqua l'assemblée des soldats : *Ad concionem milites vocat.* Mais comment s'y prit-il pour se faire entendre à ces vingt-deux nations ? Répéta-t-il à chacune d'elles le long discours qui est rapporté dans Justin ? Cela n'est pas vraisemblable. Il seroit à souhaiter que l'Historien se fût ex-

Justin. l. 38. cap. 47.

pliqué plus clairement, & nous eût donné quelque lumiere sur ce point. Peut-être se contenta-t-il de parler lui-même à sa nation, & d'instruire les autres de ses vues & de ses desseins par des truchemens.

Liv. III. 30. n. 33. Annibal en usa de la sorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ses troupes : & comme tout étoit différent entr'elles, langage, coutumes, loix, armes, vétemens, intérêts, il employa aussi différens motifs pour les animer.

» Aux troupes auxiliaires, il proposa » une récompense présente & une augmen- » tation de solde sur le butin qu'on feroit. » Il réveilla les sentimens de haine parti- » culiers & naturels aux Gaulois contre les » Romains. Pour les Liguriens, qui ha- » bitoient un pays de montagnes âpres & » stériles, il leur montra les campagnes » fertiles de l'Italie comme le fruit de leur » victoire. Il représenta aux Maures & aux » Numides la dure & violente domination » de Masinissa, à laquelle ils seroient sou- » mis, s'ils étoient vaincus. Il anima ainsi » ces différentes nations, par différentes » vues de crainte & d'espérance. Quant à » (a) ce qui regarde les Carthaginois, tout » fut mis en usage d'une maniere vive & » touchante : le danger de leur patrie ;

(a) Carthaginiensibus mœnia patriæ, Dii penates, sepulcra majorem, liberi cum parentibus conjugesque parvidæ, aut excidium servitiumque, aut imperium orbis terrarum, nihil aut in metum, aut in spem medium ostentatur.

» leurs Dieux pénates, les tombeaux de » leurs ancêtres, l'épouvante & la consternation de leurs peres & meres, de leurs » femmes, de leurs enfans; enfin le sort de » Carthage, que le succès de la bataille alloit » ou ruiner & réduire pour toujours à l'esclavage, ou rendre maîtresse de l'univers, » tout étant extrême dans ce qu'elle avoit » à craindre ou à espérer «. Voilà un fort beau discours. Mais comment se fit-il entendre à ces diverses nations? Tite-Live le marque. Il parla lui-même aux Carthaginois, & chargea les Chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avoit dit.

De même le Général assembloit quelquefois les Officiers de son armée, & après leur avoir exposé ce qu'il souhaitoit qu'on dit aux troupes de sa part, il les renvoyoit chacun dans leurs Corps ou dans leurs Compagnies, pour leur faire le rapport de ce qu'ils avoient entendu, & pour les animer au combat. Arrien le marque en particulier d'Alexandre le Grand avant la fameuse bataille d'Arbelles. Arrian. l. 3. p. 117.

§. III.

Maniere de ranger les armées en bataille, & de donner le combat.

La maniere de ranger les armées en bataille n'étoit pas uniforme chez les Anciens, & elle ne pouvoit pas l'être, parce

qu'elle dépend des circonſtances qui varient à l'infini, & demandent par conſéquent divers arrangemens. L'infanterie, ordinairement, étoit placée au centre ſur une ou pluſieurs lignes, & la Cavalerie ſur les deux ailes.

Xenoph. in Cyrop. l. 6. p. 158. &c.

A la bataille de Thymbrée, toutes les troupes de Créſus, tant de pied que de cheval, étoient rangées ſur une même ligne, & avoient trente hommes de profondeur; excepté les Egyptiens, dont le nombre montoit à ſix-vingt mille hommes. Ils étoient partagés en douze gros Corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur. Il ne fut pas poſſible à Créſus de leur faire changer cet arrangement auquel ils étoient accoutumés; ce qui rendit inutile la plus grande partie de ces troupes qui étoient les meilleures de l'armée, & ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes Perſannes combattoient ordinairement ſur ving-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front qu'il lui ſeroit poſſible pour ne pas être enveloppé par les ennemis, dédoubla ſes files, & les mit ſur douze de hauteur ſeulement. On ſait quel fut le ſuccès de ce combat.

Xenoph. Hiſt. l. 6. p. 596. &c.

Dans la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens, qui avoient, tant de leurs propres troupes que de celles des Alliés, vingt-quatre mille hommes d'infanterie & ſeize

cens

cens chevaux, étoient rangés sur douze de hauteur; & les Thébains sur cinquante, quoiqu'ils n'eussent que six mille fantassins, & quatre cens chevaux. Cela paroît contre les regles. Le dessein d'Epaminondas étoit de tomber d'abord avec tout le poids de son épais bataillon sur la phalange des Lacédémoniens, bien sûr, que s'il pouvoit l'enfoncer, tout le reste de l'armée seroit bientôt mis en déroute. Et en effet c'est ainsi que la chose arriva.

J'ait fait ailleurs la description de la phalange Macédonienne, si célebre chez les Anciens. Elle se divisoit ordinairement selon Polybe, en dix Corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou l'on dédoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des cas. Le même Polybe donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur: il parle de la Cavalerie Persanne.

Tome VI. pag. 24. &c. Polyb. lib. 17. pag. 764. 767. Id. lib 12. pag. 664.

Pour ce qui regarde les Romains, leur coutume de ranger l'infanterie sur trois lignes dura assez long-tems, & fut assez uniforme. Entr'autres exemples, celui de la bataille de Zama entre Scipion & Annibal peut suffire pour nous donner une juste idée de la maniere dont les Romains & les Carthaginois rangeoient leurs troupes.

Scipion plaça les Hastaires à la premiere ligne, laissant des intervalles entre les Co-

hortes. Il mit à la ſeconde les Princes, poſtant leurs Cohortes, non vis-à-vis les eſpaces de la premiere ligne, comme c'étoit la coutume chez les Romains, mais derriere les Cohortes des Haſtaires, laiſſant des intervalles qui enfiloient ceux de la premiere ligne; & cela à cauſe du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée ennemie, auxquels on vouloit laiſſer un paſſage libre. Les Triaires étoient ſur la troiſieme ligne, & formoient comme un corps de réſerve. La Cavalerie étoit répandue ſur les deux ailes : celle d'Italie à la gauche, commandée par Lélius; celle des Numides à la droite, commandée par Maſiniſſa. Il jetta dans les eſpaces de la premiere ligne des Armés à la légere, & leur donna ordre de commencer le combat, de maniere pourtant que s'ils étoient pouſſés, ou ne pouvoient ſoutenir le choc des éléphans, ils ſe retiraſſent, ceux qui courroient le mieux, derriere toute l'armée par les intervalles directs, & ceux qui ſe verroient enveloppés, par les eſpaces de traverſe à droite & à gauche.

Pour ce qui eſt de l'autre armée, plus de quatre-vingt éléphans en couvroient le front. Annibal plaça enſuite les étrangers ſoudoyés, au nombre d'environ douze mille Liguriens, Gaulois, Baléares, Maures; derriere cette premiere ligne, les Africains & les Carthaginois. C'étoit l'élite de ſon armée, & il les deſtinoit pour tomber ſur l'ennemi quand il ſeroit fati-

gué & affoibli par le combat : & à la troisieme ligne, qu'il éloigna de la seconde de plus de cent pas, les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui, auxquelles il ne se fioit pas, parce qu'elles avoient été arrachées par force de leur pays, & qu'il ne savoit s'il devoit les regarder comme ennemies ou alliées. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des allies Numides, & sur la droite celle des Carthaginois.

Plus d'un stade.

Je souhaiterois que Polybe ou Tite-Live nous eussent marqué quel étoit le nombre des troupes de part & d'autre, & quelle profondeur les Généraux leur avoient donné en les rangeant en bataille. Dans la bataille de Cannes, qui précéda celle-ci de quelques années, il n'est fait nulle mention des Hastaires, des Princes, des Triaires, qui formoient ordinairement les trois lignes de l'armée Romaine. Tite-Live, sans doute, la suppose comme une chose d'usage, & connue de tout le monde.

Il étoit assez ordinaire, sur-tout à certains peuples, de jetter de grands cris, & de frapper de leurs épées sur leurs boucliers, en s'avançant vers l'ennemi pour l'attaquer. Ce bruit, joint à celui des trompettes, étoit fort propre à étouffer en eux par une sorte d'étourdissement toute crainte du danger, & à leur inspirer un courage & une hardiesse qui n'envisageoit plus que la victoire, & bravoit la mort.

Quelquefois les troupes alloient à pas lent & de sang froid au combat : quelque-

fois, quand elles approchoient de l'ennemi, elles s'élançoient contre lui avec impétuosité par une course rapide. Nous avons vu de grands hommes partagés de sentimens sur ces deux sortes d'attaques. A la journée des Thermopyles l'espion de Xerxès trouva les Spartiates qui se préparoient au combat en peignant leurs chevelures. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenoit qu'à des soldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr : d'ailleurs c'étoit leur coutume ordinaire.

Herod. lib. 7. cap. 208.

Les Armés à la légere commençoient ordinairement l'action, lançoient leurs traits, leurs fleches, leurs pierres contre les éléphans, s'il y en avoit, ou contre les chevaux, ou contre l'infanterie, pour tâcher d'y jetter le désordre ; après quoi ils se retiroient à travers les vuides de leurs troupes derriere la premiere ligne, d'où ils continuoient leurs décharges par-dessus la tête des soldats.

Les Romains commençoient le combat par lancer leurs javelots contre l'ennemi, puis ils en venoient aux mains ; & c'étoit là où paroissoit le courage, & où se faisoit le grand carnage.

Quand on étoit venu à bout d'enfoncer l'ennemi, & de le mettre en fuite, le grand danger étoit, comme il l'est encore, de le poursuivre avec trop d'ardeur, & d'oublier ce qui se passoit dans le reste de l'armée. Nous avons vu que la perte de la

plupart des batailles venoit de cette faute, d'autant plus à craindre qu'elle paroît venir de bravoure & de courage. Lélius & Masinissa, dans la bataille de Zama, après avoir mis en désordre & en fuite les ennemis, ne se livrerent pas à une ardeur indiscrete; mais revenant promptement de la poursuite, ils réjoignirent le gros, & tombant sur les derrieres d'Annibal, ils passerent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges.

Lycurgue avoit ordonné, qu'après avoir assez poursuivi l'ennemi pour s'assurer la victoire, on cessât de le faire; & cela pour deux raisons. La premiere, parce que faisant la guerre Grecs contre Grecs, l'humanité demandoit qu'on ne poussât pas à toute outrance des peuples voisins, & en quelque sorte compatriotes, & qui par la fuite s'avouoient vaincus. La seconde, parce que les ennemis, comptant sur cette coutume, étoient portés à mettre leur vie en sûreté par la retraite, plutôt qu'à s'opiniâtrer au combat, où ils savoient qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux. *Plut. in Lycurg. p. 54.*

Il faut que l'attaque d'une armée par les flancs & par les derrieres soit bien avantageuse, puisque dans la plupart des batailles elle est ordinairement suivie de la victoire. Aussi voit-on, dans tous les combats, que le principal soin des habiles Généraux étoit de se mettre en sûreté contre ce danger.

On a du être étonné de voir si peu de Cavalerie dans l'armée Romaine : trois cens chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pied. Il est vrai qu'ils faisoient un excellent usage du peu qu'ils en avoient.
Liv. lib. 3. n. 62. Tantôt ils sautoient par terre, & combattoient à pied, leurs chevaux étant accoutumés à demeurer cependant immobiles.
Id. lib. 26. n. 4. Tantôt ils recevoient en croupe des fantassins armés à la légere, qui descendoient de cheval & y remontoient avec une vîtesse admirable.
Id. lib. 8. n. 30. Quelquefois les Cavaliers lâchoient leurs chevaux à toute bride contre les ennemis, qui ne pouvoient en aucune sorte soutenir une si violente attaque. Mais enfin tout cela se réduisoit à peu de chose, & nous avons vu que la supériorité d'Annibal dans ses quatre premieres batailles venoit principalement de sa Cavalerie.

Les Romains avoient d'adord fait la guerre à des voisins, dont les pays étoient fourrés, embarrassés par des vignes & des oliviers, situés près des montagnes des Apennins, où la Cavalerie avoit peu de liberté pour agir & pour s'étendre. Les peuples voisins avoient la même raison pour se charger de peu de Cavalerie ; & on s'accoutuma ainsi de part & d'autre à s'en passer. La Légion Romaine fut établie sur le pied de trois cens chevaux, dont les Alliés fournissoient le double. Cette coutome, dans les tems suivans, tint lieu de loi.

L'armée des Perses étoit sans Cavalerie, quand Cyrus en reçut le commandement. Il en sentit bientôt le besoin, & en assez peu de tems il en forma une fort nombreuse, à laquelle principalement il fut redevable de ses conquêtes. Les Romains furent obligés d'en faire autant quand ils tournerent leurs armes du côté de l'Orient, & qu'ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces consistoient en Cavalerie. Ils avoient appris d'Annibal l'usage qu'il en falloit faire.

Je ne vois pas que dans les armées des Anciens il soit fait mention d'Hôpitaux pour les malades & les blessés. Ils en prenoient soin sans doute. Homere parle de plusieurs illustres Médecins qui étoient dans l'armée des Grecs au siege de Troie, & l'on sait qu'ils faisoient aussi les fonctions de Chirurgiens. Le jeune Cyrus, dans l'armée qu'il menoit au secours de son oncle Cyaxare, ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d'habiles Médecins. César marque en plus d'un endroit dans ses Commentaires qu'au sortir d'une bataille on portoit les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de Généraux qui alloient visiter les blessés dans leurs tentes : ce qui est une preuve que dans une chambrée, composée de sept ou huit camarades, & formée de citoyens d'une même ville, & d'un même quartier de la ville, les soldats prenoient soin de leurs blessés.

Xenoph. Cyrop. l. 1.

Tite-Live parle souvent de cartel, c'est-à-dire, de l'accord qui se fait entre les peuples pour le rachat des prisonniers pendant la guerre. Après la bataille de Cannes, Annibal s'étant rendu maître du petit camp des Romains, convint de rendre les citoyens Romains chacun pour trois cens pieces de monnoie appellées *quadrigati*, qui étoient des deniers; c'est-à-dire, pour cent cinquante livres; les Alliés pour deux cens; les esclaves pour cent. Les Romains ayant pris Erétrie, ville d'Eubée, où il y avoit une garnison de Macédoniens, fixerent le prix de leur rachat à trois cens pieces de monnoie aussi, c'est-à-dire, à cent cinquante livres. Annibal, voyant que les Romains étoient déterminés à ne point racheter leurs prisonniers qui s'étoient rendus à l'ennemi, les avoit vendus à différens peuples. Les Achéens en avoient acheté un assez grand nombre. Quand les Romains eurent rétabli la Grece en liberté, les Achéens, par reconnoissance, leur remirent tous ces prisonniers, & payerent à leurs maîtres par tête cinq cens deniers, c'est-à-dire, deux cens cinquante livres; ce qui selon Polybe, monta pour le total à cent talens, ou cent mille écus: car les prisonniers se trouverent, dans l'Achaïe seule, au nombre de douze cens.

Liv. lib. 22. n. 52.

Id. lib. 32. n. 170.

Id. lib. 34. n. 49.

Je ne crois pas que l'usage des lettres en chiffres fût connu chez les Anciens. Il est pourtant bien nécessaire, pour faire

passer des avis secrets à des Officiers ou éloignés de l'armée, ou enfermés dans une ville, ou dans d'autres occasions. Pendant que Q. Cicéron étoit assiégé dans son camp par les Gaulois, César lui écrivit, pour lui donner avis qu'ils marchoit à son secours avec plusieurs Légions, & qu'il arriveroit promptement. La (a) lettre étoit écrite en Grec, de peur que, si elle tomboit entre les mains des ennemis, elle ne leur apprît que César étoit en marche. La précaution ne paroît pas fort sûre. Celle des signaux, dont j'ai parlé ailleurs, ne l'étoit pas beaucoup plus : outre que l'usage en étoit fort difficile & fort embarrassant.

Cæsar. bell. Gall. lib. 5.

Je devois rapporter un usage commun chez les Romains, & qui est fort remarquable. C'étoit la coutume chez eux, quand ils étoient rangés en bataille, tout prêts à prendre leurs boucliers, & à ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, & nommant seulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. C'est ce qu'on appelloit, *testamenta in procinctu facere.*

Plut. in Coriol. pag. 217.

Après le peu que j'ai dit des batailles, n'ayant pas osé m'engager plus avant dans une matiere qui n'est point de mon ressort, je passe aux récompenses & aux punitions

(a) Epistolam Græcis conscriptam litteris mittit, ne, interceptâ epistolâ, nostra ab hostibus consilia cognoscantur.

qui suivoient le bon ou le mauvais succès d'un combat.

§. IV.

Punitions. Récompenses. Trophées Triomphes.

SOLON avoit raison de dire que les deux grands mobiles qui font agir les hommes, & qui les mettent en mouvement, sont la crainte & l'espérance, & qu'un bon gouvernement ne peut subsister sans les punitions & les récompenses, parce que l'impunité enhardit le crime, & que souvent la vertu, si elle est négligée & sans honneur, devient languissante & s'affoiblit. Cette maxime est encore plus vraie en particulier par rapport au gouvernement militaire, qui donnant plus de lieu à la licence, demande aussi que la regle & la discipline y soient resserrées par des liens plus fermes & plus vigoureux.

Il est vrai qu'on peut abuser de ce principe sur-tout pour la punition, & le porter trop loin. Chez les Carthaginois, les Généraux qui avoient été malheureux dans la guerre, étoient ordinairement punis de mort, comme si le malheur étoit un crime, & qu'il ne pût jamais arriver qu'un excellent Capitaine perdît une bataille sans qu'il y eût de sa faute. Ils poussoient la rigueur bien plus loin. Car (a) ils condamnoient à

(a) Apud Carthaginienses in crucem tolli Imperatores dicuntur, si prospero eventu, pravo consilio,

mort celui qui avoit pris de mauvaiſes meſures, quoiqu'il eût bien réuſſi. Chez (*a*) les Gaulois, quand on faiſoit la levée des troupes, tous les jeunes gens capables de porter les armes devoient ſe trouver à l'aſſemblée un certain jour. Celui qui arrivoit le dernier étoit condamné à mort, & on lui faiſoit ſouffrir les plus cruels ſupplices. Quelle brutalité !

Les Grecs, quoique très-ſéveres pour le maintien de la diſcipline militaire, étoient plus humains. A Athenes le refus de porter les armes, bien plus criminel qu'un retardement de quelques heures ou de quelques momens, étoit puni ſeulement par un interdit public & par une eſpece d'excommunication, qui fermoit au coupable l'entrée aux aſſemblées du peuple & aux temples des Dieux. Mais jetter ſon bouclier pour fuir, quitter ſon poſte, ſe rendre déſerteur, c'étoit un crime capital, & puni de mort. *Æſchin. in Cteſiph. p. 467.*

A Sparte c'étoit une loi inviolable de ne jamais prendre la fuite quelque ſupérieure en nombre que pût être l'armée ennemie, de ne jamais quitter ſon poſte, de ne point livrer ſes armes. Ceux qui avoient manqué contre ces regles étoient diffamés pour toujours. Non-ſeulement on les ex- *Herod. lib. 7. cap. 104.*

rem geſſerunt. *Liv. lib.* 38. *n.* 48.

(*b*) Hoc, more Gallorum, eſt initium belli, quo, lege communi, omnes puberes, armati convenire coguntur; &, qui ex eis noviſſimus venit, in conſpectu multitudinis omnibus cruciatibus affectus necatur. *Cæſ. de bello Gall. lib.* 5.

cluoit de toutes ſortes de charges & d'emplois, des aſſemblées, des ſpectacles ; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, & on leur faiſoit impunément mille outrages en public. Au contraire on rendoit de grands honneurs à ceux qui s'étoient comportés vaillamment dans le combat, ou qui étoient morts les armes à la main pour la défenſe de la patrie.

La Grece étoit pleine de ſtatues des grands hommes qui s'étoient diſtingués dans les combats. On ornoit leurs tombeaux d'inſcriptions magnifiques, qui éterniſoient leur nom & leur mémoire. Ce qui ſe pratiquoit ſur ce ſujet à Athenes étoit d'une force merveilleuſe pour animer le courage parmi les citoyens, & pour leur inſpirer des ſentimens d'honneur & de gloire. Au retour d'une bataille on rendoit publiquement les derniers devoirs à ceux qui avoient été tués. On expoſoit pendant trois jours conſécutifs les oſſemens des morts à la vénération du peuple, qui s'empreſſoit à y jetter des fleurs, & à y faire brûler de l'encens & des parfums. Enſuite on menoit en pompe ces oſſemens dans autant de cercueils qu'il y avoit de Tribus à Athenes, & on les conduiſoit au lieu deſtiné pour leur ſépulture. Tout le peuple accompagnoit cette religieuſe cérémonie. La marche avoit quelque choſe d'auguſte & de majeſtueux, & reſſembloit plutôt à un glorieux triomphe qu'à un lugubre convoi.

Thucyd. l. 2. p. 121.

Quelques jours après, & ceci paſſe encore

de beaucoup tout ce que je viens de dire, un des Athéniens les plus qualifiés prononçoit devant tout le peuple l'oraison funebre de ces illustres morts. Le grand Périclès fut chargé de cette commission après la premiere campagne de la guerre du Péloponnese. Thucydide nous a conservé son discours, & l'on en trouve un sur le même sujet dans Platon. Le but de cette oraison funebre étoit de relever le courage de ces généreux soldats qui avoient répandu leur sang pour la patrie, de porter les citoyens à l'imitation de leur exemple, & sur-tout de consoler leurs proches. On exhortoit ceux-ci à modérer leur douleur par la vue de la gloire dont leurs parens étoient comblés pour toujours. » Vous n'avez jamais, disoit-on aux peres & meres, » demandé » aux Dieux que vos enfans fussent exemtés » de la loi commune qui condamne tous les » hommes à la mort, mais seulement qu'ils » fussent gens de bien & d'honneur. Vos » vœux sont exaucés ; & la gloire dont vous » les voyez honorés doit essuyer vos lar» mes, & changer vos gémissemens en » actions de graces «. Souvent, par une figure ordinaire aux Orateurs sur-tout dans les grands sujets, on mettoit ces vives exhortations dans la bouche des morts mêmes, qui sembloient sortir de leurs tombeaux pour animer & consoler leurs peres & leurs meres.

On ne s'en tenoit pas à de simples discours, & à de stériles louanges. La Répu-

blique, comme une mere tendre & compatissante, se chargeoit de la nourriture & de la subsistance des vieillards, des veuves, & des enfans orphelins qui avoient besoin de ces secours. Ces derniers étoient élevés convenablement à leur état jusqu'à l'âge où ils pouvoient porter les armes : & pour lors publiquement, sur le théatre, & en présence de tout le peuple, ils étoient revêtus d'une armure complette, & mis au nombre des soldats de la République.

Æschin. contra Ctesiph. p. 452-453.

Manquoit-il quelque chose à la pompe funebre dont je viens de parler, & ne sembloit-elle pas en quelque sorte transformer en Héros & en Conquérans de pauvres soldats & de simples bourgeois d'Athenes ? Les honneurs qu'on rend parmi nous à nos plus illustre Généraux, ont-ils quelque chose de plus vif & de plus touchant ? C'est par là que se perpétuoient dans la nation ce courage, cette grandeur d'ame, cette ardeur pour la gloire, ce zele & ce dévouement pour la patrie, qui rendoient les Grecs insensibles aux plus grands dangers, & à la mort même. Car, (a) comme le remarque Thucidide à l'occasion de ces honneurs funebres, *Les grands hommes se forment, où le mérite est le mieux récompensé.*

LES Romains n'étoient ni moins exacts que les Grecs à punir les fautes contre la discipline militaire, ni moins attentifs à récompenser les belles actions.

(a) Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

La punition étoit proportionnée au crime, & n'alloit pas toujours à la mort. Tantôt une parole de mépris suffisoit pour punir des troupes : une autre fois le Général les punissoit en leur refusant la part qu'ils auroient eue au butin. Quelquefois on les renvoyoit à l'écart, & on refusoit leurs services contre l'ennemi. Assez ordinairement on les faisoit travailler aux retranchemens du camp en simple tunique & sans ceinturon. L'ignominie étoit souvent plus sensible que la mort même. Les troupes de César mutinées de- *Dion. Cass.* mandoient avec des plaintes séditieuses *lib. 42. pag.* qu'on les licentiât. César (*a*) ne leur dit *210.* qu'un mot, les appellant *Quirites*, comme qui diroit, Messieurs, * au lieu qu'il avoit coutume de les appeller *Soldats*, ou *Camarades*; & sur le champ il leur donna leur congé. Ce mot fut pour eux un coup de foudre. Ils se crurent dégradés & entiérement deshonorés ; & ils ne cesserent de le presser par les prieres les plus touchantes & les plus humbles jusqu'à ce qu'il leur eût accordé en grace de porter encore les armes pour lui. Cette punition, qui cassoit les soldats, s'appelloit *exauctoratio*.

L'armée Romaine, par la faute du Con- *Liv. l. 3.* sul Minucius qui la commandoit, étoit as- *n. 29.* siégée dans son camp par les Eques, & près

(*a*) Divus Julius seditionem exercitûs verbo uno compescuit, *Quirites* vocando, qui sacramentum ejus detrectabant. *Tacit. Annal. l. 1. cap. 41.*

* Quirites *signifie proprement citoyens ou bourgeois de Rome.*

d'être prise. Cincinnatus, nommé Dictateur pour cette expédition, courut à son secours, le délivra, & se rendit maître du camp des ennemis plein de richesses. Il punit l'armée Consulaire en ne lui donnant aucune part au butin, & obligea Minucius de se démettre du Consulat, & de servir dans l'armée en qualité de Lieutenant, ce qu'il fit sans plainte & sans murmure. » Alors, (a) remarque l'Historien, les es» prits se soumettoient avec tant de dou» ceur à ceux en qui ils sentoient la supério» rité de mérite réunie avec l'autorité, que » cette armée, plus sensible au bienfait qu'à » l'ignominie, décerna au Dictateur une » couronne d'or du poids d'une livre, & » lorsqu'il partit le salua comme son patron » & son protecteur.

Liv. l. 22. n. 50-61. Après la bataille de Cannes, où plus de quarante mille Romains étoient demeurés sur la place, environ sept mille soldats, qui se trouverent dans les deux camps, se voyant sans ressource & sans espérance, livrerent leurs armes & leurs personnes à l'ennemi, & furent faits prisonniers. Dix mille, qui avoient pris la fuite aussi-bien que Varron, se sauverent par différens endroits, & enfin se réunirent à Canouse auprès du Consul. Quelque instance que ces prison-

(a) Adeò tùm imperio meliori animus mansuetè obediens erat, ut beneficiis magis quàm ignorantiæ hic exercitus memor, & coronam auream Dictatori libræ pondo decreverit, & proficiscentem eum patronum salutaverit. *Liv.*

niers & leurs parens fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, & dans quelque disette de soldats que fut Rome alors, jamais le Sénat ne put se résoudre de racheter des soldats qui avoient eu la lâcheté de se rendre à l'ennemi, & à qui plus de quarante mille hommes tués sous leurs yeux n'avoient pu inspirer le courage de mourir pour leur patrie les armes à la main. Les dix mille autres, qui s'étoient sauvés par la fuite, furent relégués en Sicile, avec défense de retourner en Italie, tant que dureroit la guerre contre les Carthaginois. Ils demandoient avec d'instantes prieres qu'on les menât contre l'ennemi, & qu'on leur donnât lieu de laver dans leur propre sang l'ignominie de leur fuite. Le Sénat demeuroit infléxible, ne croyant pas dévoir confier la défense de la République à des soldats qui avoient abandonné leurs compagnons dans le combat. Enfin, sur les remontrances & les vives sollicitations du Proconsul Marcellus, il leur accorda leur demande, mais à condition qu'ils ne mettroient point le pied dans l'Italie, tant que l'ennemi y demeureroit. On punit aussi très-sévérement tous les Cavaliers de l'armée de Cannes relégués en Sicile. Dans la premiere revue qui se fit par les Censeurs après cette bataille, on leur ôta à tous leurs chevaux que la République leur fournissoit, ce qui emportoit la dégradation du rang de Chevaliers Romains : on déclara que leurs années de service jusques là ne leur seroient point comptées, &

Id. l. 23. n. 25.

Liv. l. 27. n. 1.

qu'ils seroient obligés d'en faire encore dix en se fournissant eux-mêmes de chevaux; c'est-à-dire, de servir tout autant d'années que s'ils n'eussent jamais porté les armes: car les Chevaliers n'étoient obligés qu'à dix campagnes.

Liv. l. 22. n. 57. & l. 24. n. 14. 16. Le Sénat, plutôt que de racheter les prisonniers, ce qui auroit moins coûté, aima mieux armer huit mille esclaves; & il leur fit espérer la liberté, s'ils combattoient vaillamment. Ils avoient déja servi près de deux ans avec beaucoup de courage : la liberté tardoit toujours à venir, (a) & ils aimoient mieux la mériter que de la demander, avec quelque ardeur qu'ils la souhaitassent. Il se présenta une occasion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrerent quelque timidité. Après la bataille, ils furent tous déclarés libres. La joie fut incroyable. Gracchus qui les commandoit, leur dit : *Avantque de vous avoir égalé tous par le titre de la liberté, je n'ai point voulu mettre de différence entre le courageux & le timide. Il est pourtant juste qu'il y en ait.* Alors il fit promettre avec serment à tous ceux qui avoient mal fait leur devoir, que tant qu'ils serviroient, en punition de leur faute ils ne prendroient leur nourriture que debout, excepté en cas de maladie : ce qui fut accepté & exé-

(a) Jam alterum annum libertatem tacitè mereri, quàm postulare palàm, maluerant. *Liv.*

cuté avec une parfaite soumission. C'étoit de toutes les punitions militaires la plus légere & la plus douce.

Les punitions que j'ai rapportées jusqu'ici ne touchoient gueres qu'à l'honneur : il y en avoit d'autres qui alloient jusqu'à la perte de la vie.

Une de celles-là s'appelloit *Fustuarium*, (*a*) la bastonade. Elle se faisoit ainsi. Le Tribun prenant un bâton, ne faisoit qu'en toucher le criminel, & aussi-tôt après tous les Légionaires fondoient sur lui à coups de bâtons & de pierres, en sorte que le plus souvent il perdoit la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échappoit, il n'étoit pas pour cela sauvé entiérement. Le retour dans sa patrie lui etoit interdit pour toujours, & aucun de ses parens n'auroit osé lui ouvrir sa maison. On punissoit de ce supplice la garde qui ne s'étoit point trouvée à son poste ; par où l'on peut juger de l'exactitude avec laquelle la discipline étoit observée par rapport aux gardes nocturnes, d'où dépendoit la sûreté & le salut de toute l'armée : tous ceux aussi qui abandonnoient leur poste, soldats ou Officiers, étoient traités de la même sorte. Velleius (*b*) Paterculus en

Polyb. l. 6. pag. 481.

Lib. 2. c. 78.

(*a*) Si Antonius Consul fustuarium meruerunt legiones, quæ Consulem reliquerunt. *Cic. Philip.* 3. *n.* 14.

(*b*) Calvinus Domitius, cùm ex consulatu obtineret Hispaniam, gravissimi comparandique antiquis exempli auctor fuit. Quippè primipili Centurionem, nomine Vibillium, ob turpem ex acie fugam, fuste percussit. *Paterc. lib.* 2. *cap.* 78.

cite un exemple dans un des premiers Officiers d'une Légion, qui fut exposé à la bastonade, pour avoir pris honteusement la fuite dans le combat: c'étoit du tems d'Antoine & du jeune César. Mais, ce qui paroît bien plus étonnant, on condamnoit à la même peine ceux qui voloient dans le camp. Il faut se souvenir du serment que prêtoient les soldats en y entrant.

Quand la faute étoit générale dans une Légion ou dans une Cohorte, comme il n'étoit pas possible de faire mourir tous les coupables, on les décimoit par le sort, & celui dont le nom étoit tiré le dixieme étoit mis à mort. Ainsi la crainte tomboit sur tous & la peine sur un petit nombre. Les autres étoient condamnés à ne recevoir que de l'orge au lieu de bled, & à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqués par les ennemis. On voit dans Tite-Live un exemple de la décimation dès les commencemens de la République. Crassus, lorsqu'il se mit à la tête des Légions qui s'étoient laissé battre par Spartacus rappella l'ancien usage des Romains interrompu depuis plusieurs siecles, de décimer les soldats qui avoient mal fait leur devoir: & cette punition eut un très-heureux effet. Ce genre de mort, dit Plutarque, est accompagné d'une grande ignominie; & comme cette exécution se fait devant toute l'armée, elle y répand la frayeur & l'horreur.

Liv. lib. 2. c. 59.

Plut. in Crass. pag. 548.

La décimation fut aussi employée sous les Empereurs par rapport aux Chrétiens, dont

le refus d'adorer les idoles, ou de persécuter les fideles, étoit regardé & puni comme une révolte sacrilege. On traita ainsi la Légion Thébaine sous Maximien. Cet Empereur la fit décimer jusqu'à trois fois de suite sans pouvoir vaincre la pieuse résistance de ces généreux soldats. Maurice leur Commandant, de concert avec tous les autres Officiers, écrivit à l'Empereur une lettre fort courte, mais bien admirable. *Nous (a) sommes, Seigneur, vos soldats, mais les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service, & à lui notre innocence. Nous ne pouvons point vous obéir pour renoncer Dieu : ce Dieu, qui est notre créateur & notre maître; ce Dieu, qui est le vôtre aussi, Seigneur, soit que vous le vouliez, ou non.* Tout le reste de la Légion fut mis à mort sans faire la moindre résistance, & elle alla joindre les Légions des Anges, pour louer éternellement avec elles le Dieu des armées.

En Epist. S. Eucherii Lugdun. ad Sylv. Episc.

Ces punitions qui alloient jusqu'à la mort, étoient rares du tems de la République. On savoit (b) que c'étoit un crime capital de quitter son poste, ou de combattre sans ordre : & l'exemple des peres qui n'avoient pas épargné leurs propres fils, inspiroit une

(a) Milites sumus, Imperator, tui, sed tamen servi Dei. Tibi militiam debemus, illi innocentiam. Sequi Imperatorem in hoc nequaquam possumus, ut auctorem negemus; Deum auctorem nostrum, Deum auctorem, velis nolis, tuum.

(b) Præsidio decedere apud Romanos capital esse, & nec liberorum etiam morum eam legem parentes sanxisse. *Liv. lib.* 24. & 27.

juste terreur, qui prévenoit de telles fautes, & faisoit respecter les regles de la discipline militaire. Il y avoit dans ces exécutions sanglantes une dureté qui révolte la nature & qu'on n'oseroit néanmoins condamner absolument, parce (a) que si tout grand exemple tient quelque chose de l'injustice, d'un autre côté ce qui s'y trouve de contraire à l'intérêt des particuliers, est compensé par l'utilité qui en revient au public.

Un Général est quelquefois obligé de sévir contre des soldats, pour arrêter par leur supplice ou une révolte qui commence, ou un violement ouvert de la discipline. Alors il deviendroit cruel s'il agissoit avec douceur, & ressembleroit à un Chirurgien qui par une fausse compassion aimeroit mieux laisser périr le corps entier, que de couper un membre gangrené. Ce qui est à éviter dans ces occasions, c'est de paroître agir par passion & par haine: car pour (b) lors les remedes employés à contretems ne servent qu'à aigrir le mal. C'est ce qui arriva
Liv. I. 2. n. 59. dans le premier exemple de décimation que j'ai cité, où Appius s'étoit tellement rendu odieux aux soldats, qu'ils aimerent mieux se laisser battre par les ennemis, que de
Liv. I. 8. n. 36. vaincre avec lui & pour lui. C'étoit un esprit dur, & d'une roideur inflexible. Papi-

(a) Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum, quod contra singulos, utilitate publicâ rependitur. Tacit. Annal. lib. 14. cap. 44.

(b) Intempestivis remediis delicta accendebat. Tacit.

rius, long-tems après, se conduisit plus sagement dans un cas à peu près semblable. Ses (a) soldats, exprès pour le mortifier, se relâcherent dans le combat, & l'empêcherent de vaincre. En habile homme, il sentit d'où venoit le mal : il reconnut qu'il devoit tempérer sa sévérité, & adoucir son humeur trop impérieuse. Il le fit, & réussit si bien, qu'il regagna parfaitement l'affection des soldats. Une pleine victoire en fut la suite. Il faut bien de l'art & de la prudence pour punir utilement.

C'étoit bien plus par la vue des récompenses & par des sentimens d'honneur, que les Romains engageoient les troupes à faire leur devoir. Après la prise d'une ville, ou le gain d'une bataille, le Général donnoit ordinairement le butin aux soldats, mais avec un ordre admirable que décrit Polybe dans le récit de la prise de Carthagene. Polyb. lib. 10. p. 589. 590. C'est, dit-il, un usage établi chez les Romains, que, sur le signal qu'en donne le Général, les troupes se dispersent dans la ville qui a été prise pour butiner : on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa Légion. Après que le butin a été vendu à l'encan, les Tribuns en partagent le prix en parties égales qui se donnent non-seulement à ceux qui sont en différens postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde

(a) Cessatum à milite, ac de industriâ : ut obtrectaretur laudibus ducis, impedita victoria est.... Sensit peritus dux, quæ res victoriæ obstaret, temperandum ingenium suum esse, & severitatem miscendam comitate. Liv.

du camp, aux malades, & aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit. Et de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on fait jurer aux soldats, avant qu'ils se mettent en campagne & le premier jour qu'ils sont assemblés, qu'ils ne mettront rien à part du butin, & qu'ils apporteront fidélement tout ce qu'ils auront gagné. Quel amour de l'ordre; quel soin de la discipline; quel respect pour l'équité, au milieu du tumulte des armes, & dans l'ardeur même de la victoire!

Le jour du triomphe, le Général faisoit encore une distribution d'argent plus ou moins forte selon les différens tems de la République, mais toujours assez modique, jusqu'au tems des guerres civiles.

Souvent on méloit l'honneur à l'intérêt, & le soldat étoit bien plus sensible à l'un qu'à l'autre: combien plus les Officiers! P. Décius Tribun, avec un détachement qu'il conduisit au péril de sa vie sur une hauteur, avoit sauvé l'armée entiere par une des plus belles actions dont il soit parlé dans l'Histoire. A son retour, le Consul, en présence de toutes les troupes, le combla de louanges, & outre beaucoup d'autres présens militaires, il lui donna une couronne d'or, cent bœufs, & de plus un autre bœuf d'une grosseur & d'une beauté extraordinaire, entiérement blanc, & qui avoit les cornes dorées. Il accorda aux soldats qui avoient accompagné le Tribun dans cette expédition

Liv. l. 7. n. 37.

double

double ration de bled pour tout le tems qu'ils serviroient : & pour le présent il leur donna à chacun deux bœufs & deux habits. Les Légions, pour marquer aussi leur reconnoissance, présenterent à Décius une couronne de gazon ; c'étoit la marque d'un siege qu'on avoit fait lever : & ses propres soldats lui en accorderent autant. Il immola à Mars le bœuf aux cornes dorées, & donna les cent bœufs à ses soldats : les Légions les gratifierent chacun d'une livre de farine, & d'un demi-setier de vin.

Calpurnius Pison, surnommé *Frugi* par vénération pour ses vertus & pour sa grande frugalité, ayant récompensé diversement la plupart de ceux qui l'avoient aidé à finir la guerre de Sicile, se crut obligé aussi de reconnoître, mais à ses propres frais, les services d'un de ses fils qui s'y étoit le plus signalé. Il déclara publiquement qu'il avoit mérité une couronne d'or, & lui en assura une par son testament du poids de trois livres ; lui décernant l'honneur comme Général, & payant le prix de la couronne comme pere. *Ut honorem publicè à Duce, pretium à patre privatim acciperet.*

Val. Max. l. 4. c. 3.

La couronne d'or étoit un présent qui ne s'accordoit gueres qu'aux principaux Officiers. Il y en avoit plusieurs autres pour différens objets. La couronne *Obsidionale*, dont j'ai déja parlé, pour avoir délivré des citoyens ou des troupes d'un siege : elle étoit de gazon, & c'étoit de toutes la plus glo-

rieuse. La couronne *Civique*, pour avoir sauvé la vie à un citoyen : elle étoit de chêne, en mémoire, dit-on, de ce qu'autrefois les hommes se nourrissoient de glands. La couronne *Murale*, pour avoir le premier monté à l'assaut, & sauté sur le mur : elle étoit ornée d'especes de crénaux, tels qu'il s'en trouve aux murs des villes. La couronne *Navale*, qui avoit comme des becs de vaisseaux. Elle se donnoit au Général de la flotte qui avoit gagné une bataille. Les exemples en sont très-rares. Agrippa, qui en obtint une, s'en fit beaucoup d'honneur.

Pinnis. *Rostrs.*

Cui belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent Rostrata coronâ.

Virgil. Æn. lib. 9.

Outre ces couronnes (& il y en avoit encore quelques autres) les Généraux faisoient présent aux Soldats ou Officiers qui s'étoient signalés d'une maniere particuliere, d'une épée, d'un bouclier, & d'autres armes; & quelquefois aussi d'habits militaires distingués. Nous (a) avons vu un Officier qui avoit été récompensé trente-quatre fois par les Commandans, & qui avoit remporté six couronnes Civiques.

Ces présens, ces couronnes étoient pour eux des titres de noblesse, qui, dans la concurrence avec des rivaux sur des dignités & des rangs, leur méritoient souvent la pré-

(a) Quater & tricies virtutis causâ donatus ab Imperatoribus sum : sex civicas coronas accepi. *Liv. liv. 42. n. 34.*

férence, & ils ne manquoient pas de s'en parer dans des cérémonies publiques. Ils attachoient aussi aux portes de leurs maisons les dépouilles prises par eux sur les ennemis ; & il n'étoit pas permis à un acquéreur de les en arracher. Sur quoi Pline fait une belle réflexion, mais qu'il n'est pas possible de rendre en termes aussi énergiques que les siens. » Les maisons, dit-il, » triomphoient encore, quoiqu'elles eussent changé de maître. Quel aiguillon plus » capable de réveiller & de piquer un possesseur indigne, à qui les murailles mêmes reprochoient chaque fois qu'il y entroit, qu'il ne les voyoit honorées que » par le triomphe d'autrui ! *Triumphabant, etiam Dominis mutatis, domus ipsæ. Et erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidiè imbellem Dominum intrare in alienum triumphum.* Plin. l. 35. c. 2.

Les louanges données en présence de toute l'armée ne faisoient pas moins d'impression sur leur esprit ; & c'est de quoi un bon Général n'est pas avare dans l'occasion. Agricola, (a) dit Tacite, n'envioit & ne déroboit à personne la gloire qui lui étoit due : soit Centurion, soit Préfet, chacun trouvoit en lui un témoin équitable de ses belles actions, qu'il ne manquoit pas de faire valoir. César ayant appris avec quel courage Q. Cicéron frere du grand Orateur, *Cæs. de bell. Gall. lib. 5.*

(a) Nec unquàm per alios gesta avidus intercepit : seu centurio, seu præfectus, incorruptum facti testem habebat. *Tacit. in vita Agric. cap. 22.*

avoit défendu son camp contre les troupes nombreuses des Gaulois, releva en public la grandeur de cette action, loua en général toute la Légion, & apostropha en particulier ceux des Centurions, & des Tribuns que Cicéron lui marqua s'être le plus distingués. Dans une autre occasion, un Centurion, nommé Scéva, avoit beaucoup contribué à la défense & à la conservation d'un Fort. On apporta à César son bouclier percé de deux cens trente coups de fleches. César surpris & charmé d'une telle bravoure, lui fit présent sur le champ de deux cens mille sesterces (vingt-cinq mille livres) & le fit passer tout d'un coup du huitieme rang des Centurions au premier en le nommant Primipile, place très-honorable, comme je l'ai marqué ailleurs, & qui ne reconnoissoit au-dessus de soi que les Tribuns, les Lieutenans & le Général.

De bell. Civ. Cæs. lib. 3.

Rien n'égaloit cette derniere sorte de récompense pour inspirer du courage aux troupes. On avoit sagement établi dans une Légion plusieurs dégrés d'honneur & de distinction, dont aucun ne s'accordoit à la naissance, ou ne s'achetoit à prix d'argent. Le mérite seul y conduisoit, du moins c'étoit la voie la plus ordinaire. Quelque distance qu'il y eût entre un simple fantassin & le Consulat, la porte lui en étoit ouverte : le chemin en étoit frayé, & l'on avoit plusieurs exemples de citoyens, qui de dégré en dégré étoient enfin parvenus à cette suprême dignité. Quelle ardeur croit-on

qu'une telle vue excitât dans des troupes ! Les hommes sont capables de tout, quand on les fait prendre par des motifs d'honneur & de gloire.

Il me reste à dire un mot des trophées & des triomphes.

Les Trophées, chez les Anciens, étoient dans leur origine un amas d'armes & de dépouilles des ennemis, élevé par le vainqueur dans le champ de bataille, dont on a fait ensuite la représentation en pierre & en marbre. On ne manquoit jamais, aussitôt après la victoire, d'ériger un trophée, & il étoit regardé comme une chose sacrée, parce qu'on l'offroit toujours à quelque Divinité : c'est pourquoi on n'osoit pas le renverser. Il n'étoit pas permis non plus, quand il tomboit de vétusté, de le rétablir ; & Plutarque en apporte une belle raison, qui marque dans les Anciens des sentimens d'humanité bien estimables. *Il y a*, dit-il, *quelque chose d'odieux, & c'est vouloir perpétuer les haines que de rétablir & de remettre sur pied les monumens des anciennes disputes avec les ennemis que le bénéfice du tems a ruinés.* C'est dans le même esprit que les anciens Grecs n'approuvoient que les trophées de bois & non ceux de pierre, pour ne pas perpétuer les inimitiés.

Plut. in Quaest. Rom. pag. 272.

Ibid. pag. 273.

Diod. Sic. lib. 13. pag. 154.

On ne remarque pas la même humanité dans les triomphes des Romains, dont je dois encore parler. Les Généraux, aussi-bien que les soldats & les Officiers avoient aussi en vue des récompenses. Le titre d'*Im-*

perator accordé après une victoire, & des supplications, c'est-à-dire, des processions publiques, des sacrifices, des prieres ordonnées à Rome pendant un certain nombre de jours pour remercier les Dieux de l'heureux succès de leurs armes, flattoient agréablement leur ambition. Mais le triomphe étoit au-dessus de tout. Il y en avoit de deux sortes, le petit & le grand.

Le petit triomphe s'appelloit *Ovatio*. Le Général alors n'étoit point monté sur un char, ni revêtu des habits triomphaux, ni couronné de laurier. Il entroit dans la ville à pied, ou, selon d'autres, à cheval, avec une couronne de myrte, & suivi de son armée. On n'accordoit que cette sorte de triomphe, quand la guerre ou n'avoit pas été déclarée, ou avoit été contre un peuple peu considérable, ou enfin n'avoit pas été suivie d'une assez grande défaite des ennemis.

Le triomphe ne pouvoit être accordé régulièrement qu'à un Dictateur, à un Consul, ou à un Préteur qui eût commandé en chef. C'étoit au Sénat à décerner cet honneur, après quoi l'affaire étoit portée & mise en délibération devant l'assemblée du peuple, où souvent elle trouvoit de grandes difficultés. Plusieurs triomphoient pourtant malgré le Sénat, pourvu que le peuple eût accordé cet honneur. Mais s'ils ne pouvoient l'obtenir ni de l'un ni de l'autre Ordre, alors ils alloient triompher sur le mont Albain, qui étoit dans le voisinage

de la ville. On prétend que, pour obtenir l'honneur du triomphe, il falloit qu'il y eût au moins cinq mille ennemis de tués dans le combat. Val. Max. l. 2. c. 6.

Après que le Général avoit fait aux soldats la distribution d'une partie du butin, & qu'il avoit rempli quelques autres cérémonies, la pompe se mettoit en marche, & entroit dans la ville par la porte triomphale pour se rendre au Capitole. A la tête étoient des Joueurs d'instrumens, qui faisoient retentir l'air de leur symphonie. Ils étoient suivis des bœufs qui devoient être immolés en sacrifice, ornés de bandelettes & de fleurs, & plusieurs ayant les cornes dorées. Ensuite on faisoit passer en revue tout le butin & toutes les dépouilles, ou rangées artistement sur des chariots, ou portées sur les épaules de jeunes gens superbement vêtus. On voyoit écrits en gros caracteres les noms des nations vaincues, & la représentation des villes qui avoient été prises. Quelquefois on mêloit dans la pompe des animaux extraordinaires amenés des pays qu'on avoit soumis, des ours, des pantheres, des lions, & des éléphans. Mais ce qui attiroit le plus l'attention & la curiosité des Spectateurs, étoient les illustres Captifs qui marchoient enchaînés devant le char du Vainqueur, des Officiers considérables, des Généraux d'armée, des Princes, des Rois, avec leurs femmes & leurs enfans. Suivoit le Consul, (je suppose que c'en étoit un) monté sur un char superbe

attelé de quatre chevaux, revêtu de l'auguste & majestueux habit du triomphe, le front ceint d'une couronne de laurier, portant aussi en main une branche du même arbre, & quelquefois accompagné de ses jeunes enfans assis auprès de lui. Derriere le char marchoit toute l'armée, la cavalerie d'abord, puis l'Infanterie. Tous les soldats étoient couronnés de laurier, & ceux qui avoient reçu des couronnes particulieres & d'autres marques d'honneur ne manquoient pas d'en faire parade en une telle cérémonie. Ils célébroient à l'envi les louanges de leur Général, & y mêloient quelquefois des railleries & des satyres assez piquantes contre lui, qui ressentoient la liberté militaire, mais dont la joie de cette cérémonie émoussoit toute la pointe, & adoucissoit toute l'amertume.

Dès que le Consul tournoit de la place publique vers le Capitole, les prisonniers étoient conduits dans la prison, &, ou on les y faisoit mourir sur le champ, ou on les retenoit dans les liens souvent tous le reste de leur vie. En entrant dans le Capitole, le Vainqueur faisoit aux Dieux cette priere, qui est bien remarquable. (a) *Plein de reconnoissance & de joie, je vous rends*

(a) Gratias tibi, Jupiter Optume, Maxume, tibique Junoni Reginæ, & cæteris hujus custodibus habitatoribusque Arcis Diis lubens lætusque ago, re Romanâ in hanc diem & horam, per manus quod voluisti meas, servatâ, benè gestâque. Eandem & servate, ut facitis, fovete, protegite, propitiati, supplex oro. *Ex Rosini antiq. Rom.*

graces, ô très-bon & très-grand Jupiter, ô vous Reine Junon, & vous tous autres Dieux gardiens & habitans de cette Citadelle, de ce que jusqu'à ce jour & à cette heure vous avez bien voulu conserver par mes mains & conduire heureusement la République Romaine. Continuez toujours, je vous en conjure, de la conserver, de la conduire, de la protéger, & de lui être favorable en tout. Cette priere étoit suivie de l'immolation des victimes, & d'un magnifique repas qui se donnoit dans le Capitole aux dépens, soit du public, soit quelquefois du Triomphateur même. On peut voir dans Plutarque la longue & belle description qu'il fait du triomphe de Paul Emile.

Il faut avouer que c'étoit ici un beau jour pour un Général d'armée; & il n'est pas étonnant qu'on fit tous les efforts possibles pour mériter une distinction si flatteuse, & une gloire si brillante. Rome aussi n'avoit rien de plus magnifique ni de plus majestueux que cette pompeuse cérémonie. Mais le spectacle des Captifs, objet lugubre de compassion, si de tels vainqueurs en étoient capables, en souilloit & en effaçoit tout l'éclat. Quel inhumain plaisir! Quelle barbare joie! Voir traîner devant soi des Princes, des Rois, des Princesses, des Reines, de tendres enfans, de foibles vieillards! On peut se souvenir des marques simulées d'amitié, des fausses promesses, des caresses perfides du jeune César, surnommé depuis Auguste, à l'égard de Cléopatre, pour en-

gager cette Princeſſe à ſe laiſſer conduire à Rome, c'eſt-à dire, à venir orner ſon triomphe, & à lui procurer la cruelle ſatisfaction de voir à ſes pieds, dans l'état le plus humiliant qu'il ſoit poſſible d'imaginer, la plus puiſſante Reine du monde. Mais elle connut bien le piege. Il me ſemble qu'une telle conduite, de tels ſentimens, déshonorent l'humanité.

En rapportant les récompenſes que Rome accordoit aux ſoldats, j'en ai oublié une qui étoit bien importante, c'eſt l'établiſſement des colonies. Quand les Romains commencerent à porter leurs armes & leurs conquêtes hors de l'Italie, ils punirent les peuples qui leur avoient réſiſté avec trop d'opiniâtreté en les privant d'une partie de leurs terres, qu'ils accordoient à ceux des citoyens Romains qui étoient pauvres, & ſur-tout aux ſoldats vétérans qui avoient rempli tout le tems de leur milice. Par là ces derniers ſe trouvoient établis tranquillement avec un revenu raiſonnable & ſuffiſant pour l'entretien de leur famille. Ils devenoient peu à peu les plus conſidérables des villes où on les envoyoit, y occupoient les premieres places, & en rempliſſoient les principales dignités. Rome, par ces établiſſemens qui étoient l'effet d'une ſage & profonde politique, outre qu'elle récompenſoit avantageuſement ſes ſoldats, tenoit en bride par leur moyen les peuples conquis, les formoit aux mœurs & aux manieres Romaines, & leur en faiſoit prendre peu à peu

ses coutumes & l'esprit. La France a établi dans les derniers tems une nouvelle espece de récompense militaire, qui mérite de trouver ici sa place.

§. V.

Etablissement de l'Hôtel Royal des Invalides.

On ne voit point que ni les Grecs, ni les Romains, ni aucun autre peuple aient fait des établissemens publics pour le soulagement des gens de guerre, que de longs travaux ou que leurs blessures auroient mis hors d'état de servir. Il étoit réservé à Louis XIV. d'en donner aux autres Princes l'exemple, que l'Angleterre a déja commencé d'imiter; & l'on peut dire que parmi un nombre infini de grandes actions qui ont illustré son regne, rien n'égale le glorieux établissement de l'Hôtel Royal des Invalides.

Il paroît depuis peu un * Livre sur l'Hôtel Royal des Invalides, qui répond en quelque sorte à la magnificence de cet établissement par la beauté & le nombre des planches & des gravures, où tout ce qui regarde la fondation, les revenus, les dépenses, les bâtimens, la discipline, le gouvernement temporel & spirituel de cette maison, sont exposés dans le dernier détail. On est obligé aux personnes qui prennent soin de transmettre ainsi & de conserver à la postérité une connoissance exacte de faits si mémorables. Pour moi, je ne songe qu'à en donner une idée en raccourci.

* *Il se vend chez Guillaume Desprez, rue S. Jacques, à S. Prosper.*

Tout annonce ici la grandeur & la magnificence de son auguste Fondateur. On est saisi d'étonnement à la vue d'un vaste & superbe édifice, capable de contenir près de quatre mille personnes, où l'art a su réunir tout ce qui peut frapper les yeux au dehors par la pompe & l'éclat, & tout ce qui peut servir au dedans pour les usages & les commodités de la vie.

Là, dans un tranquille repos, des Officiers & des Soldats, à qui leurs blessures ou leur âge ne permettent pas de continuer leurs services, & que la médiocrité de leur fortune met hors d'état de pouvoir se secourir; là, ces braves guerriers, libres de tout soin & de toute inquiétude; logés, nourris, vêtus, entretenus, tant en maladie qu'en santé, d'une maniere honnête & convenable à leur état, trouvent une retraite sûre & un asyle honorable, que la piété de Louis le Grand & sa bonté paternelle leur ont préparé.

On conçoit aisément que la dépense, pour l'entretien d'une telle maison, doit être immense. On y consomme communément cinq cens muids de bled par an, & environ deux mille trois cens muids de vin. Médecins, Chirurgiens, Apothicaires, Domestiques, tout abonde dans cette maison. Les Infirmeries sont servies par trente-cinq filles de la Charité avec une industrie & une propreté surprenantes.

Mais d'où tire-t-on les revenus nécessaires pour subvenir à tant de besoins & à tant

de nécessités ? Qui le croiroit ? & peut-on ici assez admirer la sagesse qui a présidé à cet ordre & à cet arrangement ? C'est l'Officier même & le Soldat qui contribuent avec joie, & sans presque s'en sentir, à un établissement, dans lequel ils espèrent de trouver un jour une retraite tranquille, & le terme de leurs travaux. Les fonds, pour toutes ces dépenses, proviennent de trois deniers pour livre de tous les paiemens qui se font à l'Ordinaire & à l'Extraordinaire des guerres. Cela paroît peu de chose en soi-même, mais le total monte à des sommes très-considérables. Pendant la guerre qui finit en 1714., dont la dépense étoit de cent millions par an, ces trois deniers par livre produisirent douze cens cinquante mille livres par année.

Je n'ai rien dit encore de ce qu'il y a de plus admirable dans cet établissement, de ce qui en est comme l'ame, & qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Louis le Grand. Je ne parle pas seulement de ce Temple superbe, où les Maîtres les plus fameux en Architecture, en Peinture, en Sculpture, les Mansards, les Decottes, les Coypelles, les Girardons, les Coustous, ont épuisé tout leur art pour décorer cet auguste monument. J'entends le soin charitable & l'attention chrétienne qu'a eu ce Prince, après avoir pourvu avec une magnificence vraiment royale à tous les besoins temporels des Officiers & des Soldats, d'avoir voulu qu'ils trouvassent aussi dans

leur retraite tous les secours de la religion. Il arrive quelquefois que ces guerriers ne s'engagent dans le parti des armes que par des vues d'intérêt ou d'ambition : que très-habiles dans la science de la guerre, ils ignorent absolument celle de la religion : que pleins de zele & de fidélité pour leur Prince, ils ne se sont jamais mis en peine d'apprendre ce qu'ils doivent à leur Dieu. Quel avantage & quelle consolation pour eux, de trouver, vers la fin de leur vie, dans le zele & la charité de religieux & éclairés Ministres de Jesus-Christ, des instructions qui leur ont peut-être manqué pendant toute leur vie ; de repasser, dans l'amertume de leur cœur, des années souvent passées dans le désordre & le libertinage ; & de recouvrer par un repentir & une douleur sincere le prix de toutes leurs actions mêmes les plus louables, qui étoient malheureusement perdues pour eux par le vice du motif.

On admire avec raison la pompe & la magnificence qui regnent dans ce temple. Mais un autre objet y présente aux yeux, dans quelque tems de la journée qu'on y entre, un spectacle bien plus digne d'admiration, & qu'on ne sauroit voir sans être attendri jusqu'aux larmes : de vieux guerriers estropiés, boîteux, manchots, aveugles, prosternés humblement devant le Dieu des armées, dont ils adorent la souveraine majesté dans un profond abaissement ; à qui ils rendent d'éternelles actions de gra-

ces de les avoir délivrés de tant de dangers, & sur-tout de les avoir tirés des portes de l'enfer, & vers qui, pleins d'une vive reconnoissance, ils ne cessent d'élever leurs mains & leur voix, & de lui dire : Souvenez-vous, Seigneur, du Prince qui nous a ouvert ce saint asyle, & faites-lui miséricorde en faveur de celle qu'il a exercée sur nous.

CHAPITRE SECOND.

Des Sieges de villes.

Les Anciens ne se sont pas moins distingués dans l'art de former & de soutenir des sieges, que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. On convient qu'ils ont porté ces deux parties de la science militaire à un très-haut degré de perfection, sur lequel il étoit difficile aux Modernes de pouvoir enchérir. L'usage récent des mousquets, des bombes, des canons, & des autres armes à feu depuis l'invention de la poudre, a fait changer plusieurs choses dans la maniere de faire la guerre, sur-tout par rapport aux sieges de villes, dont la durée a été beaucoup abrégée par ce moyen. Mais ces changemens n'ont pas été si considérables qu'on se l'imagine ordinairement, & ils n'ont rien ajouté à la gloire ni à la capacité des Généraux.

Pour traiter avec quelque ordre ce qui regarde les sieges, je dirai d'abord un mot de la maniere dont étoient faites les

fortifications des Anciens : puis je donnerai quelque idée des principales machines de guerre dont ils se servoient dans les sieges : enfin je passerai à l'attaque & à la défense des places. M. le Chevalier Follard a traité toutes ces parties avec beaucoup d'étendue dans les second & troisieme Volumes de ses Remarques sur Polybe, & m'a servi de guide dans une matiere où j'avois besoin d'être conduit par un homme du métier qui fût habile & expérimenté.

ARTICLE PREMIER.

Des anciennes Fortifications.

QUELQUE loin qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve chez les Grecs & chez les Romains les villes fortifiées à peu près de la même maniere, avec leurs fossés, leurs courtines, & leurs tours. Vitruve, en traitant de la construction des places de guerre de son tems, dit que les tours doivent s'avancer hors le mur, afin que, lorsque les ennemis s'en approchent, ceux qui sont à droite & à gauche leur donnent dans le flanc : & qu'elles doivent être rondes & à plusieurs pans, parce que celles qui sont quarrées sont bientôt ruinées par les machines de guerre & par les béliers, qui en rompent aisément les angles. Il ajoute, après quelques autres remarques, qu'il faut que près des tours le mur soit coupé en dedans de la largeur de la tour, & que les chemins ainsi interrompus ne soient joints & constr-

Vitruv. l. 1. cap. 5.

nués que par des solives posées sur les deux extrémités sans être attachées avec du fer, afin que si l'ennemi s'est rendu maître de quelque partie du mur, les assiégés puissent ôter ce pont de bois, & l'empêcher ainsi de passer aux autres parties du mur, & dans les tours.

Les meilleures places des Anciens étoient sur des hauteurs. On les environnoit quelquefois de deux & de trois enceintes de murailles & de fossés. Bérose, cité par Josephe, nous apprend que Nabuchodonosor fortifia Babylone d'une triple enceinte de murs de brique d'une force & d'une élévation surprenante. Polybe, en parlant de Syringe, capitale d'Hyrcanie, dont Antiochus forma le siege, dit que cette ville étoit entourée de trois fossés, larges chacun de quarante-cinq pieds, & profonds de plus de vingt deux; sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, & au-delà une forte muraille. La ville de Jérusalem, dit Josephe, étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avoit qu'un, à cause qu'elles sont inaccessibles. On y avoit ajouté plusieurs autres ouvrages, un entr'autres, dont Josephe dit, que s'il eût été mis en sa perfection, la ville auroit été imprenable. Les pierres, dont il étoit construit, avoient trente pieds de long sur quinze de large, ce qui le rendoit si fort, qu'il étoit comme impossible de le saper, ni de l'ébranler par des machines. Tout cela étoit flanqué de

Joseph. lib. cont. Apion.

Polyb. l. 10. pag. 601.

Joseph. in Bell. Jud. l. 5. cap. 4.

tours d'espace en espace d'un épaisseur extraordinaire, & bâties avec un art merveilleux.

Les Anciens ne terrassoient pas ordinairement leurs murailles, ce qui rendoit les attaques d'insulte plus dangereuses. Car bien que l'ennemi eût gagné quelque endroit du dessus, il ne pouvoit pas encore s'assurer d'être le maître de la ville. Il falloit descendre, & se servir d'une partie des échelles par lesquelles on étoit monté, & cette descente exposoit les soldats à un fort grand danger. Vitruve cependant remarque qu'il n'y a rien qui rende les remparts plus fermes, que quand les murs, tant des courtines que des tours, sont soutenus par de la terre. Car alors ni les béliers, ni les mines, ni toutes les autres machines, ne les peuvent ébranler.

Vitruv. l. 1. cap. 5.

Les villes de guerre des Anciens n'etoient pas toujours fortifiées de murs de maçonnerie. On les fermoit quelquefois de bons remparts de terre, qui avoient beaucoup de fermeté & de solidité. Le gazonnage ne leur étoit pas inconnu, non plus que l'art de soutenir les terres par des fascinages assurés & retenus par des piquets, & d'armer le haut du rempart d'une fraise de palissades qui régnoit autour, & d'une autre sur berme : & souvent ils en plantoient dans le fossé pour se défendre contre les attaques d'insulte.

On faisoit aussi des murs de poutres étendues en long, & traversantes les unes sur

les autres, avec quelques espaces entr'elles en maniere d'échiquier, & dont les vuides étoient remplis de terre & de pierres. Telles étoient à peu près les murailles de la ville de Bourges, dont César fait la description dans son septieme Livre de la guerre des Gaules.

Ce que je dirai dans la suite en expliquant la maniere d'attaquer & de défendre les places, fera connoître plus sensiblement quelles étoient les fortifications des Anciens. On prétend que les Modernes, sur ce point, l'emportent de beaucoup sur eux. La chose n'est pas si incontestable, qu'elle ne puisse être révoquée en doute. On ne peut point ici faire de comparaison, parce que les moyens d'attaque & de défense sont entiérement différens. Les Modernes ont retenu des Anciens tout ce qu'ils ont pu. Le feu les a obligés de prendre d'autres précautions. Le même Génie regne dans les uns & dans les autres. Les Modernes n'ont rien imaginé que les Anciens eussent pu employer, & qu'ils n'aient point mis en usage. Nous avons emprunté d'eux la largeur & la profondeur des fossés, l'épaisseur des murailles, les tours pour flanquer les courtines, les palissades, les retranchemens derriere les remparts & les tours, l'avantage de se procurer beaucoup de flancs : & la fortification aujourd'hui ne consiste qu'à multiplier les flancs, ce que l'on peut faire plus facilement à cause des armes à feu. J'entends faire ces remarques à des personnes

habiles & sensées, qui joignent à une profonde étude de la maniere dont les Anciens faisoient la guerre, une parfaite connoissance de celle dont on la fait aujourd'hui.

ARTICLE SECOND.

Des machines de guerre.

Les machines les plus ordinaires & les plus connues chez les Anciens pour le siege des villes, sont la Tortue, la Catapulte, la Baliste, la Grue, le Bélier, les Tours mobiles.

§. I.

La Tortue.

Vitruv. lib. 10. cap. 20. &c.

La Tortue étoit une machine composée d'une grosse charpente très-solide & très-forte. Sa hauteur, jusqu'aux sablieres d'en haut, sur lesquelles étoit appuié le comble, étoit de douze pieds. La base en étoit quarrée, & chaque face de vingt-cinq pieds. Elle étoit couverte d'une espece de matelas piqué, & composé de peaux crues, préparées avec différentes drogues pour la mettre en sûreté contre les feux qu'on pouvoit lancer dessus. Cette lourde machine étoit soutenue sur quatre roues, ou peut-être sur huit. On l'appelloit Tortue, parce qu'elle servoit de couverture & de défense très-forte & très-puissante contre les corps énormes qu'on jettoit dessus; & ceux qui étoient dessous s'y trouvoient en sûreté de même que la tortue l'est dans son écaille.

Elle servoit également pour le comblement du fossé, & pour la sappe.

Pour le comblement du fossé il falloit qu'on en joignit plusieurs ensemble à côté & fort près les unes des autres, & sur une même ligne. Diodore de Sicile, parlant du siege d'Halycarnasse par Alexandre le Grand, dit que ce Conquérant fit d'abord approcher trois tortues pour combler le fossé de la ville, & qu'il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en breche. Il est souvent parlé de cette machine dans les Auteurs. Il y en avoit sans doute de différente forme, & de différente grandeur.

Diodor. lib. 17. p. 507.

On croit que la machine, appellée *Musculus*, dont César fit usage au siege de Marseille, étoit aussi une Tortue, mais fort basse, & d'une très-grande longueur : on l'appelleroit aujourd'hui une galerie de charpente. Il y a apparence que sa longueur étoit égale à la largeur du fossé. César la fit pousser jusqu'au pied des murailles, pour les ruiner par la sappe. Souvent néanmoins César distingue la Tortue du *Muscule*.

Cæsar. in bello Civ. l. 2.

Il y a encore plusieurs autres machines destinées à couvrir les soldats, appellées *crates*, *plutei*, *vineæ*, &c. dont on faisoit usage dans les sieges de villes, que je n'entreprends point de décrire ici, pour éviter une ennuyeuse longueur. On peut les comprendre en général sous le nom de mantelets.

Outre la Tortue, machine de bois dont j'ai parlé, il y en avoit une autre compo-

sée de soldats, qui peut être mise au nombre des machines de guerre. Plusieurs soldats, ramassés ensemble, mettoient leurs grands boucliers, qui avoient la forme d'une tuile à canal, les uns contre les autres par-dessus leurs têtes. Bien dressés à cet exercice, ils formoient un toit si bien composé & si ferme, que quelque effort que les assiegés pussent faire, ils ne pouvoient ni le rompre, ni l'ébranler. On faisoit monter sur la premiere Tortue des soldats qui en faisoient une seconde; & par ce moyen ils égaloient quelquefois la hauteur des murs de la ville qu'ils assiégeoient.

§. II.

Catapulte. Baliste.

Je joins ensemble ces deux machines, quoique les Auteurs les distinguent : mais souvent aussi ils les confondent, & il seroit difficile d'en marquer au juste la différence. Elles étoient également destinées à lancer des traits, des fleches, des pierres. Il y en avoit de diverse grandeur, & qui, par cette raison, produisoient plus ou moins d'effet. Les (a) unes servoient pour les batailles, & pourroient être appellées des pieces de campagne : les autres étoient employées aux sieges, & c'étoit l'usage le plus ordinaire qu'on en faisoit. Il falloit que les Balistes

(a) Magnitudine eximiâ quintodecimæ legionis balista ingentibus saxis hostilem aciem proruebat. *Tacit. Hist. lib. 3. cap. 23.*

fussent plus pesantes & plus difficiles à voiturer que les Catapultes ; car celles-ci, dans les armées, étoient toujours en plus grand nombre que les premieres. Tite-Live, dans la description qu'il fait du siege de Carthagene, dit que l'on prit près de six-vingt grandes Catapultes, & plus de deux cens quatre-vingt petites ; trente-trois grandes Balistes, & cinquante-deux petites. Joseph marque la même différence par rapport aux Romains, qui avoient au siege de Jérusalem trois cens Catapultes, & quarante Balistes.

Liv. lib. 26. n. 47.

Joseph. lib. 5. cap. 9.

Ces machines avoient une force que nous avons de la peine à comprendre, mais qui est attestée par tous les bons Auteurs.

Végece dit que la Baliste poussoit des traits avec tant de rapidité & de violence, qu'elle brisoit tout ce qu'elle rencontroit. Athenée marque qu'Agésistrate en fit une d'un peu plus de deux pieds seulement de longueur, qui jettoit des traits jusqu'à l'espace de près de cinq cens pas ; & une autre de trois pieds environ, qui portoit à plus de cinq cens pas. Ces sortes de machines ressembloient assez à nos arbalêtes. Il y en avoit de bien plus fortes, & qui lançoient à plus de cent vingt-cinq pas des pierres de trois cens livres pesant, & même plus.

Veget. lib. 4. cap. 20.

Vitruv. lib. 10. c. ultim.

On voit des effets surprenans de ces machines dans Joseph. » Les traits, dit-il, » & la violence des Catapultes faisoient pé- » rir bien des gens. Les pierres poussées » par les machines faisoient sauter les cré-

Joseph. Bell. Jud. l. 3. cap. 17.

» naux, & rompoient les angles des tours. Il
» n'y avoit point de phalange si profonde,
» dont une de ces pierres n'emportât toute une
» file d'un bout jusqu'à l'autre. Il se passa cet-
» te nuit des choses qui faisoient voir la for-
» ce prodigieuse de ces machines. Un hom-
» me, qui étoit à côté de Josephe, reçut un
» coup de pierre qui lui emporta la tête. Cet-
» te pierre étoit lancée par une machine dis-
» tante de trois cens soixante-quinze pas.

§. III.

Le Bélier.

L'USAGE du Bélier est fort ancien, & l'invention en est attribuée à divers peuples. Il paroît difficile, & assez indifférent, d'en découvrir l'Auteur.

Le Bélier étoit ou suspendu, ou non suspendu.

Vitruv. lib. 10. cap. 21. Le Bélier suspendu étoit composé d'une poutre d'un seul brin de bois de chêne, assez semblable à un mât de navire, d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse, dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu proportionnée au reste, & de la figure de celle d'un bélier, ce qui lui fit donner ce nom, à cause qu'elle heurte les murailles comme le Bélier fait de sa tête tout ce qu'il rencontre. Ce Bélier devoit être d'une grosseur conforme à sa longueur. Vitruve donne à celui dont il parle quatre mille talens de pesanteur, c'est-à-dire, qua-
tre

tre cens quatre-vingt mille livres, * ce qui n'eſt pas exorbitant. Cette terrible machine étoit ſuſpendue & balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou de gros cables, qui la ſoutenoient en l'air dans une eſpece de bâtiment de charpente, qu'on faiſoit avancer ſur le comblement du foſſé à une certaine diſtance du mur par le moyen des rouleaux ou de pluſieurs roues. Ce bâtiment étoit mis en ſureté contre le feu des aſſiégés par différentes couvertures dont il étoit environné. Cette maniere de faire agir le bélier paroît la plus aiſée, & ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de conſidérables pour mouvoir tout corps ſuſpendu à l'air, quelque péſant qu'il puiſſe être.

Mais il n'eſt pas ſi aiſé de comprendre comment on faiſoit le tranſport de ces béliers. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une ſi immenſe groſſeur, & d'une longueur ſi extraordinaire par-tout où l'on en avoit beſoin; & il eſt certain que les armées ne marchoient jamais ſans ces ſortes de machines. M. le Chevalier Follard, au défaut de lumiere qu'il ne trouve point ſur ce ſujet dans les Ecrivains de l'antiquité, imagine qu'on tranſportoit la poutre béliere ſur un chariot à quatre roues d'une conſtruction particuliere, composé d'une charpente très-

* La livre Romaine étoit moins forte que la nôtre de quelque quart.

forte, & la poutre suspendue court sur un fort montant, puissamment soutenu de toutes les pieces de charpente capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer.

Il y avoit une autre sorte de Bélier qui n'étoit point suspendu. On voit sur la colonne Trajane les Daces, qui assiegent quelques Romains dans une forteresse, & qui poussent un Bélier à force de bras. Ils sont à découvert, en sorte que tant le Bélier que ceux qui le poussent, sont exposés aux traits des assiégés. Il ne pouvoit pas, de cette maniere, produire un grand effet.

Veget. l. 4. cap. 23. On doute si les Béliers, placés sur des tours mobiles, ou dans une espece de tortue, étoient suspendus ou non, & il y a de fortes raisons pour & contre. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans cet examen.

Je rapporterai bientôt les effets prodigieux du Bélier. Comme c'étoit la machine la plus pernicieuse aux assiégés, on inventa bien des manieres pour la rendre inutile. On lançoit du feu contre le toit qui la couvroit, & contre la charpente qui la soutenoit, pour la brûler avec le Bélier. Pour amortir les coups qu'il portoit, on suspendoit des sacs de laine à l'endroit où il devoit frapper. On opposoit au Bélier d'autres machines pour en rompre la force, ou en détourner la pointe, lorsqu'il viendroit avec violence. Il y avoit beaucoup

d'autres manieres d'en empêcher l'effet. On en peut voir quelques-unes dans les sieges que j'ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d'un Juif, qui, au siege de Jotapat, jetta une pierre d'énorme grandeur sur la tête du Bélier avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre, & la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, & la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq fleches qui le percerent, & malgré ces blessures il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu'à ce que, perdant son sang & ses forces, il tomba en bas du mur, avec la tête du Bélier qu'il ne voulut jamais quitter.

Joseph. de bell. Jud. l. 3. cap. 16.

§. IV.

Tours mobiles.

VEGECE fait une description de ces Tours, qui en donne une idée assez claire. Les Tours ambulatoires, dit cet Auteur, sont faites d'une assemblage de poutres & de forts madriers, assez conforme à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux lancés par ceux de la ville, on les couvre de peaux crues, ou de pieces d'étoffe faites de poil. Leur hauteur se proportionne à celle de leur base. Elles ont quelquefois trente pieds en quarré & quelquefois quarante ou cinquante. Elles sont si hautes, qu'elles surpassent les murailles, & même

Veget. de re milit. lib. 4. cap. 17.

les tours des villes. Elles sont appuyées sur plusieurs roues, selon les regles de la méchanique, par le moyen desquelles on fait mouvoir facilement la machine, quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger, si l'on peut approcher la Tour jusqu'à la muraille. Car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre, & fournit différentes façons d'attaques. Il y a en bas un bélier pour battre en breche, & sur l'étage du milieu un pont-levis composé de deux poutres, avec ses garde-fous garnis d'un tissu d'ozier, qui s'abat promptement sur le mur de la ville lorsqu'on en est à portée. Les assiégeans passent sur ce pont, & se rendent maîtres du mur. Sur les étages plus hauts il y a des soldats armés de pertuisannes, & des gens de trait qui tirent d'en-haut continuellement sur les assiégés. Quand les choses en sont là, la ville ne tient pas long-tems. Car que peut-on espérer, lorsque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs ramparts, en voient tout à coup paroître un autre qui les domine.

ARTICLE TROISIEME.

Attaque & défense des Places.

JE joins ensemble l'attaque & la défense des places, pour abréger cette matiere, qui par elle-même a beaucoup d'étendue. Je n'en traiterai même que les parties les plus essentielles, & je le ferai le plus briévement qu'il me sera possible.

§. I.

Lignes de circonvallation & de contrevallation.

LORSQUE les villes que l'on assiégeoit étoient extrêmement fortes & peuplées, on les environnoit par un fossé & un retranchement contre les assiégés, & par un autre fossé en dehors du côté de la campagne contre les troupes qui pourroient venir au secours de la ville; & c'est ce qu'on appelle lignes de contrevallation & de circonvallation. Les assiégeans établissoient leur camp entre ces deux lignes. Celles de contrevallation étoient contre la ville assiégée, les autres contre les entreprises du dehors.

Quand on prévoyoit que le siege devoit traîner en longueur, souvent on le changeoit en blocus; & pour lors les deux lignes dont je parle étoient des murs solides d'une forte maçonnerie, & flanqués de tours d'espace en espace. On en voit un exemple bien sensible dans le siege de Platée par les Lacédémoniens & les Thébains, dont Thucydide nous a laissé une longue description. » Les deux lignes environnantes étoient composées de deux murailles, » à seize pieds de distance, & les soldats » logeoient dans cette intervalle, qui étoit » distingué par chambres; de sorte qu'on » eût dit que ce n'étoit qu'un seul mur, » avec de hautes tours d'espace en espace,

Thucyd. l. 2. pag. 147. &c.

» qui occupoient tout cet entre-deux, pour » pouvoir se défendre en même tems con- » tre ceux du dedans, & contre ceux du » dehors. On ne pouvoit faire le tour des » chambres qu'en passant à travers les » tours, & le haut de la muraille étoit » bordé d'un parapet de bois d'osier........ Il » y avoit un fossé de part & d'autre, dont » la terre avoit servi pour faire la brique » du mur «. C'est ainsi que Thucydide décrit ces deux murs environnans, qui n'étoient pas d'une grande circonférence, parce que la ville étoit fort petite. J'ai exposé ailleurs assés au long l'histoire de ce siége, ou plutôt de ce blocus, fort célebre dans l'antiquité, & j'ai marqué comment, malgré ses fortifications, une partie de la garnison se sauva.

Tom. III. liv. 6. ch. 5.

Appian. in Iberic. pag. 300.

Le camp de l'armée Romaine devant Numance embrassoit une bien plus grande étendue de terrain. Cette ville avoit vingt-quatre stades de circuit, c'est-à-dire, une lieue. Scipion l'ayant investie, fit tirer une circonvallation, qui devoit embrasser plus de deux fois autant de terrain que l'enceinte de la ville. Lorsque cet ouvrage fut fait, on ouvrit une autre ligne contre les assiégés à une distance raisonnable de la premiere, composée d'un rempart de huit pieds d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on garnit d'une bonne palissade. Le tout étoit flanqué de tours à cent pieds l'une de l'autre. Nous avons de la peine à comprendre ces immenses travaux des Romains,

une ligne de circonvallation qui a plus de deux lieues de circuit : mais rien n'est plus constant que ces faits. Avançons maintenant vers la place.

§. II.

Approches du camp au corps de la place.

QUOIQUE les tranchées, les lignes obliques, les galeries souterraines, & d'autres pareilles inventions, ne paroissent ni souvent ni clairement exprimées dans les Auteurs, on ne peut gueres raisonnablement douter qu'elles n'aient été en usage, tant chez les Grecs que chez les Romains. Est-il vraisemblable que chez les Anciens, dont les Généraux, entre beaucoup d'autres excellentes qualités, avoient celle d'épargner avec un grand soin le sang & la vie des soldats, on approchât d'une place & qu'on en fît le siege, sans prendre aucune précaution contre les machines des assiégés, dont les remparts étoient si bien garnis, & dont les coups étoient si meurtriers ? Quand il n'en seroit fait mention dans aucun des Historiens, qui auroient pu, dans la description des sieges, omettre cette circonstance comme fort connue de tout le monde, on ne devroit pas présumer que de si habiles Généraux eussent ignoré ou négligé une chose, d'un côté si importante, & de l'autre si facile, & qui devoit naturellement venir dans l'esprit de tout homme un peu versé dans l'attaque

des places. Mais plusieurs Historiens en parlent. Un seul nous tiendroit lieu de tous les autres : c'est Polybe dans le fragment où il parle du siege de la ville d'Echinne, par Philippe. Il termine la description par ces mots : *Pour mettre à l'abri des traits des assiégés, tant ceux qui venoient du camp aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux au camp, on conduisit des tranchées* * *depuis le camp jusqu'aux tortues ; & ces tranchées étoient couvertes.*

Polyb. l. 9. pag. 571.

Long-tems avant Philippe, Démétrius Poliorcete avoit employé le même moyen au siege de Rhodes. Diodore de Sicile dit que *ce Guerrier celebre fit construire des tortues & des galeries creusées dans terre, ou des sappes couvertes pour communiquer aux batteries de béliers, & ordonna une tranchée blindée par-dessus pour aller en sûreté & à couvert du camp aux tours & aux tortues, & revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage, qui avoit quatre stades de longueur*, c'est-à-dire, cinq cens pas.

Diod. l. 20. pag. 818.

Il est donc constant que l'usage des tranchées étoit fort connu chez les Anciens, sans quoi ils n'auroient pu former aucun siege. Il y en avoit de différentes sortes. C'étoient ou des fossés paralleles au front de l'attaque, ou des communications creusées dans terre & couvertes par-dessus, ou

* σύριγγες κατάστεγοι. *Suidas entend par* σύριγξ, *une longue tranchée* : ἐπιμήκης διώρυξ, fossa longa, Longus cuniculus, & meatus subterraneus.

ouvertes & tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilés. Ces tranchées sont souvent exprimées dans les Auteurs par le mot latin *aggeres*, qui ne signifie pas toujours des Cavaliers.

Ces Cavaliers étoient des élévations de terre, sur lesquelles on plaçoit des machines; & voici comme on les construisoit. On commençoit la terrasse sur le bord du fossé, & non loin en-deçà. On y travailloit à la faveur des mantelets qu'on élevoit fort haut, derriere lesquels les soldats travailloient à couvert des machines des assiégés. Ces sortes de mantelets n'étoient pas toujours de claies, ou de fascinages, mais de peaux crues, de matelats, ou d'un rideau * fait de gros cables; le tout suspendu entre des mâts fort hauts, & plantés en terre; ce qui rompoit la force des coups qui s'amortissoient contre. On continuoit ce travail jusqu'à la hauteur de ces rideaux suspendus, qu'on guindoit plus haut à mesure que l'ouvrage s'élevoit. On remplissoit en même tems l'espace vuide de la terrasse avec des pierres, des terres, & toute autre matiere; pendant que d'autres régaloient & battoient les terres, pour rendre le terrain ferme, & capable de soutenir le poids des tours & des machines qu'on dressoit sur la plate-forme. De ces tours, & des batteries de balistes, & de catapultes, partoit une grêle de pierres, de fle-

* [illegible] siége de Marseille [illegible] lib. 2.

ches, & de gros dards sur les remparts & les défenses des assiégés.

Appian. lib. 4. pag. 180. La terrasse que fit faire Alexandre le Grand au roc de Coriénes est quelque chose de surprenant. Ce roc, qu'on estimoit imprenable, avoit deux mille cinq cens pas de hauteur, & sept à huit mille de tour. Il étoit escarpé de tous côtés, n'ayant qu'un sentier taillé dans le roc, où un homme à peine pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint d'un profond abyme qui lui servoit de fossé, qu'il falloit remplir, si l'on avoit envie d'en aborder. Toutes ces difficultés ne furent pas capables de rebuter Alexandre, qui ne trouvoit rien d'impossible à son courage, ni à sa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts sapins qui environnoient le lieu en grand nombre, pour s'en servir comme d'échelle pour descendre dans le fossé. Ses Soldats travailloient nuit & jour à le combler. Quoique toute l'armée fût employée successivement à cet ouvrage, on ne faisoit pas plus de trente pieds par jour & un peu moins la nuit, tant il étoit difficile. Quand l'ouvrage fut plus avancé, & qu'on commença à approcher davantage du haut, on enfonça des pieux dans les deux côtés du fossé à une distance raisonnable, (avec des poutres en travers) pour pouvoir soutenir la charge qu'on vouloit mettre dessus. Pour lors on forma comme un plancher & un pont de claies & de fascines, que l'on couvrit de terre jusqu'à la hauteur du fossé

du fossé, en sorte que l'armée fût en état d'avancer de plein pied jusqu'au roc. Jusques là les Barbares s'étoient moqués de l'entreprise, la croyant absolument impossible. Mais quand ils se virent en butte aux fleches des ennemis, qui travailloient à leur terrasse à couvert derriere des mantelets, ils commencerent à perdre courage, demanderent à capituler, & bientôt après ils livrerent le roc à Alexandre.

Le comblement des fossés n'étoit pas toujours si difficile que celui dont je viens de parler, mais il demandoit toujours de grandes précautions & de grands travaux. Les soldats travailloient à couvert sous les tortues, & sous d'autres machines pareilles. Pour combler les fossés, ils se servoient de pierres, de troncs d'arbres, & de fascinages, le tout mêlé avec de la terre. Il falloit que ces sortes d'ouvrages fussent d'une très-grande solidité, à cause du poids prodigieux des machines qui portoient dessus, qui eussent enfoncé, si cette espece de chaussée avoit été composée seulement de fascinage. Si les fossés étoient remplis d'eau, on commençoit par les sécher en tout ou en partie par différentes saignées qu'on y faisoit.

Pendant qu'on poussoit ces travaux, les assiégés ne s'endormoient pas. Ils ouvroient plusieurs galeries souterraines par-dessous le fossé jusqu'au comblement pour en enlever la terre qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville; ce qui fai-

ſoit que l'ouvrage n'avançoit point, parce que les aſſiégés en enlevoient autant qu'on en mettoit. Ils employoient encore une autre ruſe plus efficace que la premiere, en pratiquant des chambres ſouterraines ſous le travail des aſſiegeans. Après avoir ôté une partie des terres par-deſſous, ſans qu'il y parut, ils ſoutenoient le reſte par des étais, c'eſt-à-dire, par de groſſes poutres, qu'ils enduiſoient de matieres graſſes, & de goudron. Ils rempliſſoient enſuite le vuide d'entre les poutres de bois ſec, & de toutes ſortes de matieres faciles à s'enflammer, & auxquelles ils mettoient le feu : de ſorte que les poutres venant à rompre, tout tomboit comme dans un gouffre avec les tortues, les béliers, & les hommes employés à les mettre en mouvement.

Les aſſiegeans uſoient du même artifice pour faire tomber les murs des villes.
Polyb. lib. 5. cap. 5. Darius aſſiégeant Calcédoine, les murs étoient ſi forts & la ville ſi garnie de vivres, que les habitans ne ſe mettoient pas en peine du ſiege. Le Roi ne fit point approcher ſes troupes des murailles, & même il ne fit point de dégât dans le pays. Il ſe tint en repos, comme s'il eût attendu un renfort conſidérable. Mais, pendant que ceux de Calcédoine ne ſongeoient qu'à garder leurs remparts, il ouvrit à cinq quarts de lieue de la ville, une mine ſouterraine, qui fut conduite par les Perſes juſques ſous la place du marché. Ils jugerent qu'ils étoient directement ſous ce [illegible]

les racines des oliviers qu'ils savoient être dans cette place, & auxquelles ils arriverent. Alors ils donnerent jour à leur mine, & montant par cet endroit ils prirent la ville, pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles.

C'est ainsi que le Dictateur A. Servilius prit la ville de Fidenes, ayant fait faire plusieurs fausses attaques de différens côtés, pendant qu'une mine, creusée jusques sous la citadelle, y ouvrit une entrée à ses troupes. Un autre Dictateur (c'étoit le célebre Camille) ne mit fin au long siege de Veyes que par cette ruse. Il entreprit de faire conduire une mine jusques sous le château. Et afin qu'on ne discontinuât point cet ouvrage, & que le travail qu'il falloit faire sous terre ne rebutât point les mineurs, il les partagea en six brigades, qui se relevoient de six heures en six heures. Le travail ne discontinuant ni le jour, ni la nuit, on perça enfin jusqu'au château, & la ville fut prise. *Liv. lib. 4. n. 22.* *Liv. lib. 5. n. 9.*

Dans le siege d'Athenes par Sylla, il est étonnant combien, de part & d'autre, on employa de mines & de contre-mines. Les mineurs n'étoient pas long-tems sans se rencontrer, & il se donnoit de furieux combats dans ces lieux souterrains. Les Romains ayant pénétré jusques sous la muraille, en séparerent une grande partie, & la mirent comme en l'air sur des bouts de poutres, auxquelles, sans perdre de tems, ils [illegible] *Appian. de Bell. Mithr. pag. 193.*

tement dans le fossé avec un fracas & des ruines incroyables, & tous ceux qui étoient dessus y périrent. C'étoit là une des manieres d'attaquer les places.

§. III.

Moyens dont on se servoit pour réparer les breches.

LES Anciens employoient plusieurs moyens pour se défendre contre l'ennemi lorsque la breche étoit ouverte.

Quelquefois, mais plus rarement, on se servoit d'arbres coupés, qu'on étendoit sur tout le front de la breche fort près à près les uns des autres, afin que les branches s'entrelassassent ensemble; & les troncs étoient attachés ensemble par de forts liens, de sorte qu'il étoit impossible de séparer ces arbres, ce qui formoit une haie impénétrable, derriere laquelle étoit une foule de soldats armés de piques & de longues pertuisanes.

Les breches étoient quelquefois faites avec tant de promptitude, soit par les sappes du dessus, soit par celles qui étoient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violens des béliers, que les assiégés se trouvoient tout d'un coup ouverts lorsqu'ils y pensoient le moins. Ils recouroient alors à un remede fort simple pour avoir le tems de se reconnoître, & de se remparer derriere la breche. Ils jettoient au bas du feu [illegible] décombres de [illegible]

quantité prodigieuse de bois sec & de matieres combustibles, auxquelles on mettoit le feu, ce qui causoit un tel embrâsement, qu'il étoit impossible aux assiégeans de passer à travers la flamme, & d'approcher de la breche. La garnison d'Haliarte en Béotie songea à employer ce moyen contre les Romains. Liv lib. 42. n. 63.

Mais la voie la plus ordinaire étoit d'élever de nouveaux murs derriere les breches, c'est ce qu'on appelle maintenant *retirades*. Ces murs n'étoient pas ordinairement paralleles à la muraille ruinée. Ils tiroient un rentrant en demi-cercle, dont les deux extrémités tenoient aux deux côtés de la muraille qui restoient encore en entier. Ils ne manquoient pas de creuser un fossé très-large & très-profond devant ce mur, pour obliger les assiégeans de l'attaquer avec tout l'attirail des machines qu'on employoit contre les murailles les plus fortes. Sylla ayant renversé à coups de béliers une grande partie du mur du Pirée, fit tout aussi-tôt attaquer la breche, où il s'engagea un combat très-furieux, de sorte qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Les assiégés profitant du relâche qu'elle leur donnoit, tirerent promptement un second mur derriere la breche. Sylla s'en étant apperçu, fit avancer ses machines pour le battre, jugeant bien qu'étant tout fraîchement fait, il ne pourroit long-tems résister contre leur violence. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, & commença Appian. de Bell. Mithr. pag. 194.

tems il fit monter à l'assaut. L'action fut vive & vigoureuse : mais enfin il fut repoussé avec perte, & obligé de quitter l'entreprise. L'Histoire est pleine de pareils exemples.

§. IV.

Attaque & défense des places par les machines.

LES machines dont on faisoit le plus d'usage dans les sieges, étoient, comme je l'ai marqué auparavant, les catapultes, les balistes, les tortues, les béliers, les tours mobiles. Pour en bien connoître la force, il ne faut que relire la description des sieges les plus importans dont il a été parlé dans cette Histoire, tels que sont ceux de Lilybée en Sicile par les Romains ; de Carthage, par Scipion ; de Syracuse, d'abord par les Athéniens, puis par Marcellus ; de Tyr, par Alexandre ; de Rhodes, par Démétrius Poliorcete ; d'Athenes, par Sylla.

Je n'en citerai ici qu'un seul, dont même je ne rapporterai que quelques circonstances détachées, mais très-propres, ce me semble, à montrer la maniere dont les Anciens attaquoient & défendoient les places, & l'usage qu'ils faisoient des machines de guerre. C'est le fameux siege de Jérusalem par Tite, décrit fort au long par l'Historien Josephe, témoin oculaire de ce [illegible]e,

La ville de Jérusalem étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées où il n'y en avoit qu'un, parce qu'elles étoient inaccessibles. *Joseph. bell. Jud. lib. 5.*

Tite commença par faire couper tous les arbres qui étoient dans le voisinage, & employa ce bois à faire élever plusieurs plates-formes. Il n'y avoit personne dans toute l'armée qui ne mît la main à l'œuvre : les travailleurs avoient devant eux des claies & des gabions qui les mettoient en sûreté. Les Juifs de leur côté ne manquoient à rien de tout ce qui pouvoit servir pour leur défense : les remparts furent bientôt couverts d'un grand nombre de machines.

On attaqua d'abord le premier mur. Les terrasses étant achevées, Tite fit mettre les béliers en batterie, fit avancer les autres machines pour empêcher les efforts des assiégés, & fit battre le mur par trois différens endroits. Les Juifs lançoient continuellement un nombre incroyable de feux & de traits contre les machines des ennemis, & contre ceux qui poussoient les béliers. Plusieurs même sortirent pour y mettre le feu, & on eut bien de la peine à les repousser.

Tite avoit fait élever sur ces terrasses trois tours, de soixante-quinze pieds de haut chacune, pour commander de là les remparts & les murs assiégés. Pendant la nuit une de ces tours tomba d'elle-même : ce qui causa un grand effroi dans toute l'armée. Elles incommodoient extrêmement

les assiégés, parce qu'elles étoient pleines de machines faciles à transporter, de frondeurs & de gens de trait, qui les accabloient par une grêle continuelle de dards, de fleches, & de pierres, sans qu'ils sussent comment y remédier, parce qu'ils ne pouvoient élever des Cavaliers qui égalassent la hauteur de ses tours, ni les renverser, tant elles étoient fortes, ni les brûler, parce qu'elles étoient toutes couvertes de plaques de fer. Ils furent donc obligés de se retirer hors de la portée de ces traits. Ainsi rien ne pouvant plus retarder l'effet des béliers, & ces redoutables machines s'avançant toujours, les Juifs abandonnerent ce premier mur après quinze jours de résistance. Les Romains entrerent sans peine par la breche, & ouvrirent les portes au reste de l'armée.

Le second mur ne les arrêta pas longtems : Tite s'en rendit bientôt maître, aussi-bien que de la nouvelle ville. Les Juifs ayant fait alors des efforts extraordinaires, vinrent à bout de l'en chasser, & ce ne fut qu'après quatre jours de combats continuels & très-rudes qu'il les regagna.

Mais le troisieme mur lui coûta bien des peines & bien du sang, les Juifs refusant de prêter l'oreille à aucune proposition de paix, & se défendant avec une opiniâtreté, qui tenoit moins du courage que d'une fureur & d'une rage de gens désespérés.

Tite partagea son armée en deux, pour

former deux attaques du côté de la forteresse Antonia, & il fit travailler ses troupes à élever quatre terrasses à chacune desquelles une légion étoit occupée. Quoique l'ouvrage ne fut interrompu ni jour ni nuit, il ne put être achevé qu'après plus de quinze jours, & pour lors on planta les machines dessus. Jean & Simon étoient à la tête des factieux qui dominoient dans la ville. Le premier fit miner jusqu'à la terrasse qui regardoit la forteresse Antonia, soutenir la terre avec des pieux, apporter une très-grande quantité de bois enduit de poix-résine & de bitume, & y mit ensuite le feu. Ces étais ayant été bientôt consumés, la terrasse fondit, & en tombant fit un bruit épouvantable. Deux jours après, Simon attaqua les autres terrasses, sur lesquelles les assiégeans avoient placé leurs béliers, & commençoient à battre le mur. Trois jeunes Officiers, suivis de soldats déterminés comme eux, se jetterent, des flambeaux à la main à travers les ennemis, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne se retirerent qu'après avoir mis le feu aux machines. Lorsque la flamme commença à s'élever, les Romains accoururent du camp pour venir au secours de leurs machines. Les Juifs les repoussoient à coups de traits du haut des murs. Ils avoient jusqu'à 300 catapultes & 40 balistes. Ils firent aussi de grosses sorties, & méprisant le péril ils en venoient aux mains avec ceux qui s'avan-

çoient pour éteindre le feu. Les Romains s'efforçoient de retirer leurs béliers, dont les couvertures étoient brûlées: & les Juifs pour les en empêcher, demeuroient dans les flammes sans lâcher prise. Cet embrâsement passa de là aux terrasses, sans que les Romains pussent y remédier. Ainsi, se voyant de tous côtés environnés du feu, & désespérant de pouvoir conserver leurs travaux, ils se retirerent dans leur camp. Ils ne pouvoient se consoler d'avoir perdu en une heure, par la ruine de leurs travaux, ce qui leur avoit coûté tant de tems & de peine. Plusieurs même, voyant leurs machines toutes brisées, désespéroient de pouvoir jamais prendre la place.

Mais Tite ne perdit pas courage. Ayant tenu un grand Conseil de guerre, il proposa de conduire des lignes tout autour de la ville, & de l'environner de tranchées, pour ôter aux assiégés toute espérance de recevoir ou du secours, ou des vivres, qui commençoient à leur manquer. Cet avis fut généralement approuvé, & l'ardeur se remit dans les troupes. Mais ce qui paroît incroyable, & qui est véritablement digne des Romains, c'est que ce grand ouvrage, qui paroissoit avoir besoin de trois mois pour s'exécuter, la ville ayant deux lieues de circuit, fut commencé & achevé en trois jours. La ville étant ainsi enfermée, on mit des troupes en garde dans les forts, dont les lignes étoient flanquées d'espace en espace. Tite, en même-tems, com-

mença à faire élever vers la forteresse Antonia quatre terrasses, plus grandes encore que les premieres. Elles furent achevées en vingt & un jours, malgré la difficulté de trouver le bois nécessaire pour un tel ouvrage.

Jean, qui avoit à défendre la forteresse Antonia, voulant prévenir le péril où il se trouveroit si les assiégeans faisoient breche, ne perdoit point de tems pour se fortifier, & pour tenter toutes choses avant que les béliers fussent mis en batterie. Il fit une sortie avec les flambeaux à la main, pour mettre le feu aux travaux des ennemis: mais il fut contraint de revenir sans avoir pu en approcher.

Alors les Romains avancerent leurs béliers, pour battre la tour Antonia : mais voyant que, malgré les coups redoublés, ils ne pouvoient faire breche, ils résolurent d'en venir à la sape ; & se couvrant de leurs boucliers en forme de tortue contre la quantité de pierres & de cailloux dont les Juifs les accabloient, ils travaillerent si opiniâtrément avec des leviers & avec leurs mains, qu'ils ébranlerent quatre des pierres du fondement de la tour. La nuit obligea les uns & les autres à prendre un peu de repos ; & cependant l'endroit du mur, sous lequel Jean avoit fait cette mine par le moyen de laquelle il avoit ruiné les premieres terrasses des Romains, se trouvant affoibli des coups que les Romains y avoient donnés, tomba tout d'un coup.

Les Juifs dans le moment éleverent un autre mur derriere celui qui venoit de tomber.

Comme il étoit construit tout récemment, on espéroit qu'il seroit plus facile de le renverser : mais personne n'osoit monter le premier à l'assaut, tant le courage déterminé des Juifs avoit jetté de terreur parmi les troupes. On fit pourtant quelques tentatives, qui ne réussirent pas. La Providence leur ouvrit une autre voie. Quelques soldats qui étoient de garde aux plates-formes, monterent vers la fin de la nuit par la ruine du mur sans faire de bruit jusqu'à la forteresse Antonia. Ils trouverent les soldats du corps-de-garde le plus avancé endormis, & leur couperent la gorge. Etant ainsi maîtres du mur, ils firent sonner leurs trompettes qu'ils avoient eu soin d'apporter avec eux. A ce bruit, ceux des autres corps-de-garde s'imaginant que les Romains étoient en grand nombre, furent saisis d'une telle frayeur qu'ils s'enfuirent. Tite arriva bientôt après avec une partie de ses troupes, & montant par les mêmes ruines poursuivit les fuyards jusqu'aux portes du Temple. Les Juifs en défendirent l'entrée avec un courage incroyable. L'action fut des plus vives, & dura au moins dix heures. Mais enfin la fureur & le désespoir des Juifs qui voyoient que leur salut dépendoit du succès de ce combat, l'emporterent sur la valeur & sur l'expérience des Romains. Ceux-ci crurent devoir se contenter de s'être rendus maîtres

de la forteresse Antonia, quoiqu'il n'y eût eu qu'une partie de leur armée qui se fût trouvée à ce combat.

Il se passa plusieurs attaques que j'omets. Le plus grand des béliers que Tite avoit fait construire & placer sur les plates-formes, battit continuellement durant six jours les portes du temple, sans pouvoir rien avancer, non plus que les autres, tant ce superbe édifice étoit à l'épreuve de leurs efforts. Les Romains ayant perdu l'espérance de réussir par ces sortes d'attaques, résolurent d'en venir à l'escalade. Les Juifs, qui ne l'avoient pas prévu, ne purent les empêcher de planter leurs échelles. Mais jamais résistance ne fut plus grande que celle qu'ils firent. Ils renversoient ceux qui montoient, tuoient à coups d'épée ceux qui étoient déja sur les derniers échelons, avant qu'ils pussent se couvrir de leurs boucliers, & renverserent même des échelles toutes couvertes de soldats, ce qui coûta la vie à plusieurs Romains. Les autres furent obligés de se retirer, sans avoir pu faire réussir leur entreprise.

Les Juifs firent de fréquentes sorties, où ils se battoient comme des furieux & des forcenés. Il en coûta bien du sang aux Romains. Mais enfin Tite se rendit maître du Temple, auquel, malgré les défenses rigoureuses qu'il en avoit faites, un soldat mit le feu, qui le consuma entiérement. C'est ainsi que s'accomplit la prédiction que Jesus-Christ en avoit faite.



CHAPITRE TROISIEME.

De la Marine des Anciens.

Tom. IV. de l'Hist. anc. p. 448.

J'Ai déja dit ailleurs quelque chose de la Marine des Anciens, de leurs vaisseaux, & de leurs troupes de mer. Je prie le Lecteur d'y avoir recours, pour suppléer à une partie de ce qui pourra manquer ici.

On ne peut rien dire de sûr touchant l'origine de la navigation. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plus ancien vaisseau dont il soit parlé dans l'histoire est l'Arche de Noé, dont Dieu lui-même avoit donné le dessein, & prescrit la forme & toutes les mesures, mais uniquement par rapport aux vues qu'il avoit d'y renfermer la famille de Noé & tous les animaux de la terre & de l'air.

Cet art aura eu sans doute, comme tous les autres, des commencemens grossiers & imparfaits : de simples planches, des radeaux, des batelets, de petites barques. La maniere dont les poissons se meuvent dans l'eau, & les oiseaux dans l'air, aura pu faire naître aux hommes la pensée d'imiter par les rames & les voiles les secours que la nature a donnés à ces animaux. Quoi qu'il en soit, ils sont parvenus par dégrés à construire des navires dans la perfection où nous les voyons.

On peut diviser les vaisseaux en deux es-

peces :

peces : les vaisseaux de charge (*a*) *onerariæ naves*, qui servent pour le négoce & pour le transport, & les vaisseaux de guerre, appellés souvent de longs vaisseaux, *longæ naves*.

Les premiers étoient de petits bâtimens, qu'on appelloit ordinairement *ouverts* parce qu'ils n'avoient pas de pont. Ces petites barques n'avoient pas non plus à la proue ces éperons, qu'on appelloit *rostra*, dont on se servoit dans les combats pour frapper les vaisseaux ennemis, & les couler à fond.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sortes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté, les autres en avoient plusieurs.

De ceux qui n'avoient qu'un rang de rames, quelques-uns avoient vingt rames, εἰκόσοροι ; d'autres trente, τριηκόντεροι ; d'autres cinquante, πεντηκόντεροι, ou même cent, κατόντεροι. Rien n'est plus commun que ces noms de navires dans les Auteurs Grecs. Les rameurs étoient placés, moitié d'un côté du vaisseau, moitié de l'autre, sur une même ligne.

Entre les vaisseaux à plusieurs rangs de rames, les uns en avoient deux seulement, *biremes* : d'autres trois, *triremes* : d'autres quatre, *quadriremes* : d'autres cinq, *quinqueremes* ; d'autres un plus grand nombre, comme on le verra dans la suite. Ceux dont il est le plus souvent parlé dans les Auteurs,

(*a*) Bomilcar centum triginta navibus longis & septingentis onerariis profectus *Liv. lib.* 23. *n.* 27.

& dont les Anciens faisoient le plus d'usage dans les combats, sont les *triremes* & les *quinqueremes :* qu'on me permette de désigner par ces noms les vaisseaux qui avoient trois ou cinq rangs de rames.

On voit dans tous les Auteurs anciens une distinction claire & évidente entre ces deux sortes de vaisseaux. Les uns étoient appellés τριηκόντεροι, *vaisseaux à trente rames:* πεντηκόντεροι, *vaisseaux a cinquante rames*, &c. & ceux-là étoient mis au nombre des petits vaisseaux. Les autres étoient appellés τριήρεις, *à trois rangs de rames:* πεντήρεις, *à cinq rangs de rames*, &c. & ceux-ci étoient mis au nombre des grands vaisseaux. On verra bientôt la différence qu'il y avoit entre les uns & les autres pour le nombre de ceux qui les montoient. Ce qui distingue les derniers, c'est, outre la grandeur, qu'ils avoient plusieurs rangs de rames. Et Tite-Live le dit clairement : *Quinqueremis Romana ...... pluribus remorum ordinibus scindentibus vortices ;* aussi-bien que Virgile : *Terno consurgunt ordine remi.* Il est donc incontestable qu'il y avoit chez les Anciens des vaisseaux à plusieurs rangs de rames, à deux, à trois, à quatre, à cinq, à six, jusqu'à trente & quarante : mais il n'y avoit que ceux d'un moindre nombre de rangs de rames qui fussent d'usage, la plupart des autres n'étoient que pour la parade.

Liv. lib. 37. n. 30. Æn. lib. 5.

De savoir ce que c'étoit que ces divers rangs de rames & comment on pouvoit les mettre en mouvement, c'est ce qui fait la

difficulté, & qui forme une grande dispute parmi les Savans, laquelle, selon toutes les apparences, demeurera toujours indécise. Les personnes, parmi nous, les plus habiles & les plus expérimentées dans la marine, croient la chose absolument impossible. Elle le seroit en effet, si l'on supposoit que ces divers rangs de rames étoient perpendiculairement les uns sur les autres Mais on voit le contraire dans la colonne Trajane, où, dans les biremes & les triremes, les rangs de dessous sont mis obliquement, & comme par dégrés.

Les raisonnemens qu'on oppose à l'opinion de ceux qui admettent plusieurs rangs de rames, dans les vaisseaux, paroissent, il faut l'avouer, très-forts & très-concluans: mais quelle force peuvent avoir les meilleurs raisonnemens du monde contre des faits certains, & contre une expérience attestée par tous les anciens Auteurs?

Il paroît que les rameurs étoient distingués par dégrés. Ceux du plus bas, s'appelloient *Thalamites*: ceux du milieu, *Zugites*: ceux d'en haut, *Thranites*. Ces derniers avoient une paie plus forte que les autres, sans doute parce qu'ils manioient des rames plus longues & plus pesantes que celles des dégrés inférieurs.

Interpr. Aristophan. in Ranis.

Thucyd. l. 2. p. 431.

C'est encore une question, si dans les grands vaisseaux chaque rame n'avoit qu'un rameur; ou si elle en avoit plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galeres. Dans les biremes & les triremes de la

colonne Trajane on ne voit sur chaque côté d'un banc qu'un rameur. Il y a beaucoup d'apparence que le nombre en étoit multiplié dans les vaisseaux qui étoient plus grands. J'évite d'entrer dans des discussions qui me méneroient fort loin, & qui n'entrent point dans mon plan.

Athen. l. 5. pag. 203-206. On trouve dans Athénée des descriptions de vaisseaux, dont la grandeur étonne, & paroît incroyable. Les deux premiers sont de Ptolémée Philopator Roi d'Egypte. L'un d'eux étoit de quarante rangs de rames, & avoit quatre cens vingt pieds de longueur, sur cinquante-sept de largeur. Quatre mille rameurs suffisoient à peine pour mettre en mouvement cette masse énorme. Elle fut mise en mer avec une machine, où il entra autant de bois qu'il en eût fallu pour faire cinquante vaisseaux à cinq rangs de rames. Quel moyen de concevoir l'usage des quarante rangs de rames dans ce vaisseau? Aussi n'étoit-il que pour la parade.

L'autre vaisseau, appellé *Talamegue*, parce qu'il portoit des lits & des chambres, avoit de longueur trois cens douze pieds & demi, & dans sa plus grande largeur quarante-cinq pieds. Sa hauteur, en comptant la tente qu'on avoit mise sur le pont, étoit de près de soixante pieds. Aux trois côtés du vaisseau, (le côté de la proue n'est point compté ici) on fit une double galerie l'une sur l'autre, d'une étendue immense. C'étoit un vrai palais portatif. Ptolémée l'avoit fait construire pour se promener sur le

Nil avec toute sa Cour. Athénée ne marque point combien il avoit de rangs des rames.

Le troisieme vaisseau est celui que fit construire Hiéron II. Roi de Syracuse, sous la direction du fameux Archimede. Il étoit à vingt rangs de rames, & d'une magnificence incroyable. Aucun port de Sicile ne pouvant le contenir, Hiéron en fit présent à Ptolémée Philopator, & le fit conduire à Alexandrie. Quoique la sentine en fut très-profonde, un seul homme la vuidoit par le moyen d'une machine qu'Archimede avoit inventée. *Ibid. pag. 206-209.*

Ces vaisseaux, qui n'étoient que pour la parade, ne regardent point, à proprement parler, la matiere que je traite. Il en faut dire autant (*a*) de celui de Philippe pere de Persée, dont parle Tite-Live. Il avoit seize rangs de rames : mais il ne pouvoit presque être mis en mouvement à cause de sa grandeur.

Ce qui m'étonne, c'est ce que dit Plutarque des galeres de Démétrius Poliorcete ; & il a soin d'avertir qu'il parle dans l'exacte vérité, & sans aucune exagération. Ce Prince, fort versé, comme on sait, dans les Arts, & fort inventif par rapport aux machines de guerre, avoit fait construire aussi plusieurs galeres à quinze & à seize rangs de rames, qui n'étoient point pour *Plut. in Demetr. p. 897.*

(*a*) Coactus Philippus naves omnes tectas tradere : quin & regiam unam inhabilis propè magnitudinis, quam sexdecim versus remorum agebant. *Liv. lib. 33. n. 30.*

la simple ostentation, mais dont il faisoit en usage merveilleux dans les sieges & dans les combats. Lysimaque, ne pouvant ajouter foi à tout ce qu'on en disoit, l'envoya prier, quoique son ennemi, de faire voguer ses galeres devant lui: & quand il eut vu leur mouvement prompt & léger, il s'en retourna surpris au-delà de tout ce qu'on peut dire, & n'osoit presque en croire le témoignage de ses propres yeux. Ces vaisseaux étoient d'une beauté & d'une richesse étonnantes, mais leur légéreté & leur agilité paroissoient encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

Mais renfermons-nous dans ceux qui étoient plus connus & plus communs, j'entends principalement les galeres à trois, quatre & cinq rangs de rames; & voyons l'usage qu'on en faisoit dans les combats.

Thucyd. l. 1. pag. 8. 10. Il n'est point parlé dans Homere de vaisseaux à plusieurs rangs de rames: ce n'est que depuis la guerre de Troie que l'usage en a été établi: la datte en est inconnue. On croit que ce sont les Corinthiens qui les premiers changerent l'ancienne forme des galeres, & qui en construisirent à trois rangs de rames, & peut-être aussi à cinq. Syracuse, colonie de Corinthe, se piqua, sur-tout du tems de l'ancien Denys, d'imiter l'industrie de la ville à qui elle devoit son origine; & vint même à bout de la surpasser, en perfectionnant ce que la premiere n'avoit fait qu'ébaucher. Les guerres

qu'elle eut à soutenir contre Carthage l'obligerent de donner tous ses soins & toute son application à la marine. Ces deux villes pour lors étoient les plus puissantes sur mer.

La Grece, en général, ne s'étoit point distinguée de bonne heure, de ce côté-là. Le plan & le dessein de Lycurgue avoit été d'interdire absolument à ses citoyens l'usage de la marine; & cela par deux motifs, également dignes de la sage & profonde politique de ce Législateur. Sa premiere vue étoit d'écarter de sa République tout commerce avec l'Etranger, de peur que ce mélange n'altérât la pureté des mœurs, & n'affoiblît la sévérité des maximes qu'il y avoit établies. En second lieu, il vouloit ôter aux Lacédémoniens toute envie de s'aggrandir, & toute espérance de faire des conquêtes, regardant cette funeste ambition comme la ruine des Etats. Sparte n'eut donc d'abord qu'un très-petit nombre de vaisseaux.

Athenes n'en étoit gueres mieux fournie dans les commencemens. Ce fut Thémistocle, qui perçant dans l'avenir, & pressentant de loin ce qu'on avoit à craindre de la part des Perses, tourna toutes les forces d'Athenes du côté de la mer, équipa sous un autre prétexte une nombreuse flotte, & par cette sage prévoyance sauva la Grece, procura à sa patrie une gloire immortelle, & la mit en état de devenir bientôt supérieure à tous les peuples voisins.

Pendant près de cinq siecles entiers, Rome, si l'on en croit Polybe, ignora absolument ce que c'étoit que vaisseau, que galere, que flotte. Uniquement occupée à soumettre les peuples qui l'environnoient, elle n'en avoit pas besoin. Quand elle commença à faire passer ses troupes en Sicile, elle n'avoit pas une seule felouque en propre, & elle empruntoit de ses voisins des vaisseaux pour le transport de ses armées. Mais elle sentit bientôt qu'elle ne pourroit point résister aux Carthaginois tant qu'ils seroient maîtres de la mer. Elle songea donc à leur en disputer l'empire, & à équiper une flotte. Une quinquéreme que les Romains avoient prise sur les ennemis, leur en fit naître la pensée, & leur servit de modele. En moins de deux mois ils construisirent cent galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Ils formerent des matelots & des rameurs à une manœuvre qui jusques là leur avoit été inconnue, & dans le premier combat qu'ils donnerent, ils vainquirent les Carthaginois, c'est à dire, la nation du monde la plus puissante sur mer & la plus habile en fait de marine.

Polyb. l. 1. pag. 20.

La flotte de Xerxès, lorsqu'il partit d'Asie pour attaquer la Grece, consistoit en plus de douze cens galeres à trois rangs de rames, dont chacune portoit deux cens trente hommes; & en trois mille galeres, de trente ou cinquante rames, & autres vaisseaux de transport, qui contenoient, l'un portant l'autre, quatre-vingt hom-

Herod. lib. 7. pag. 89.

mes. Les autres galeres que fournirent les peuples d'Europe portoient chacune deux cens hommes. Celles qui partirent d'Athenes, pendant la guerre du Péloponnese, pour attaquer les Syracusains, en portoient autant. On peut donc supposer que la charge ordinaire de ces vaisseaux étoit de deux cens hommes.

Je souhaiterois que les Historiens eussent distingué clairement entre ces deux cens hommes, qui étoient la charge ordinaire des vaisseaux, combien il y en avoit pour la chiourme, & combien pour le combat. Plutarque, en parlant de ceux des Athéniens qui se trouverent à l'action de Salamine, marque que chacune des cent quatre-vingt galeres dont leur flotte étoit composée, n'avoit que dix-huit hommes de guerre, dont quatre tiroient de l'arc, & les autres étoient pesamment armés. C'est bien peu de monde. *Plut. in Themist. pag. 119.*

Ce combat près de Salamine est un des plus célebres de l'antiquité : mais nous n'en avons pas un détail bien précis. Les Athéniens s'y distinguerent par un courage invincible, & leur Chef encore plus par son habileté & sa prudence. Il persuada aux Grecs, non sans beaucoup de peine, de s'arrêter dans un détroit qui rendoit inutile le grand nombre des vaisseaux Persans : & il attendit, pour engager l'action, qu'un certain vent, fort contraire aux ennemis, commençât à souffler. *Herod. l. 8. cap. 84-96.*

Le dernier combat des Athéniens dans le

port de Syracuse causa leur ruine. Parce qu'on craignoit extrêmement les éperons des galeres ennemies, dont on avoit fait une triste expérience dans les actions précédentes, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, & d'en venir d'abord aux mains comme sur terre. Mais les ennemis qui s'en étoient apperçus, couvrirent de cuir la proue, & le haut des galeres, pour ne pas donner tant de prise, & pour éviter d'en venir à l'abordage. Les décharges leur réussissoient bien mieux. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres qui portoient toujours leurs coups, au lieu que les dards & les traits qu'ils lançoient étoient presque toujours sans effet à cause du mouvement de la mer, & de l'agitation des vaisseaux. Leur ancienne gloire & leur puissance firent naufrage dans ce dernier combat.

Polybe fait une courte, mais fort belle description de ce combat naval, qui fut à l'égard des Romains comme un heureux augure pour l'avenir, & qui leur ouvrit l'entrée aux conquêtes qui devoient leur assurer l'empire de la mer. C'est celui de Myle en Sicile contre les Carthaginois, sous la conduite du Consul Duilius. Je l'ai rapporté dans l'Histoire des Carthaginois. Ce qu'il y a de particulier dans ce combat, est une machine de nouvelle invention, attachée au haut de la proue des vaisseaux Romains, & qu'on appella *Corbeau*. C'étoit une espece de Grue, guindée en haut & suspendue par

dés cordages, qui portoit à son extrêmité un pesant cône de fer nommé Corbeau, qu'on faisoit tomber avec impétuosité sur les vaisseaux ennemis, pour en enfoncer le plancher, & pour les accrocher. Cette machine fut la principale cause de la victoire, qui fut la premiere que les Romains remporterent sur mer.

Le même Polybe fait une description plus étendue d'un célebre combat naval qui se donna près d'Ecnome ville de Sicile. Les Romains, commandés par les Consuls Attilius Régulus & L. Manlius, avoient trois cens trente vaisseaux pontés & cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cens rameurs, & six-vingt soldats. La flotte des Carthaginois, commandée par Hannon & Amilcar, avoit trois cens cinquante vaisseaux, & plus de cent cinquante mille hommes. Le dessein des premiers étoit de porter la guerre en Afrique, & d'en faire le théatre de la guerre; ce que les autres avoient un extrême intérêt d'empêcher. Tout se prépara donc au combat.

L'ordonnance des Romains ici fut toute extraordinaire. Ils ne se rangerent point sur une ou plusieurs lignes, comme c'étoit assez la coutume, de peur que les ennemis ne les doublassent à cause de leur nombre, & ils songerent à faire front de tous côtés. D'ailleurs, comme la force des ennemis consistoit dans la légereté de leurs vaisseaux, ils crurent devoir voguer obliquement, & prendre une ordonnance qu'on eût peine à rompre.

Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montoient les Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une file de vaisseaux : on appelloit l'une la premiere flotte, & l'autre la seconde. Les bâtimens de chaque file s'écartoient & élargissoient l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournoient la proue en dehors. Les deux premieres flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma une troisieme ligne de vaisseaux, qu'on nomma la troisieme flotte. Elle fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis : en sorte que cet ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Ces trois rangs composoient comme un corps séparé, qui étoit composé de trois flottes : car on les appelloit ainsi. Cette troisieme ligne, ou troisieme flotte, remorquoit les vaisseaux destinés à transporter la cavalerie, qui formoient un second corps. Enfin la quatrieme flotte, ou les Triaires, (c'est le nom qu'on lui donnoit) venoient après, & étoient à la queue, de telle sorte qu'ils débordoient des deux côtés la ligne qui les précédoit : & c'étoit là le troisieme corps. De cette maniere, l'ordre de bataille représentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, & la base solide ; mais fort dans son tout, propre à l'action, & difficile à rompre.

Les Carthaginois de leur côté rangerent presque tous leurs vaisseaux sur une même ligne. L'aile droite, commandée par Han-

non, & composée des galeres les plus légeres & les plus agiles, s'avançoit beaucoup en pleine mer, pour envelopper celles des ennemis qui lui étoient opposées, & avoit toutes les proues tournées vers eux. L'aile gauche, qui faisoit la quatrieme partie de la flotte, étoit rangée en forme de tenaille, c'est-à-dire, en potence, & tiroit vers la terre. Amilcar, en qualité d'Amiral, commandoit le centre, & cette aile gauche. Il usa de stratagême pour séparer les vaisseaux des Romains. Ceux-ci se promettant une victoire assurée sur des vaisseaux à qui l'on avoit donné tant d'étendue, commencerent par l'attaque du centre, qui eut ordre de se retirer peu à peu, comme cédant à l'ennemi, & se disposant à fuir. Les Romains ne manquerent pas de poursuivre le fuyards. Par cette manœuvre, la premiere & la seconde flotte (on a marqué auparavant ce qu'il faut entendre par ces mots) s'éloignoient de la troisieme, qui remorquoit les vaisseaux de charge, & de la quatrieme où étoient les Triaires destinés à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors, sur le signal qui fut donné du vaisseau d'Amilcar, les Carthaginois fondent tous en même tems sur les vaisseaux qui poursuivoient. Les Carthaginois l'emportoient sur les Romains par la légéreté de leurs vaisseaux, par l'adresse & la facilité qu'ils avoient, tantôt à s'approcher, tantôt à reculer : mais la vigueur des Romains dans la mêlée; leurs corbeaux pour accro-

cher les vaiſſeaux ennemis, la préſence des deux Conſuls qui combattoient à leur tête, & ſous les yeux deſquels ils brûloient de ſe ſignaler, ne leur inſpiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là.

En même tems Hannon, qui commandoit l'aile droite, vient tomber ſur les vaiſſeaux des Triaires, & y jette le trouble & la confuſion. D'un autre côté, les Carthaginois qui étoient en potence & proche de la terre, ſe rangent de front, & fondent ſur les vaiſſeaux qui remorquoient. Ceux-ci lâchent auſſi-tôt les cordes, & en viennent aux mains : de ſorte que toute cette bataille étoit diviſée en trois parties, qui faiſoient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre.

Comme des deux côtés les forces étoient à peu près égales, l'avantage d'abord le fut auſſi. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus réſiſter, fut mis en fuite, & Manlius attacha à ſes vaiſſeaux ceux qu'il avoit pris. Régulus en même tems vint au ſecours des Triaires & des vaiſſeaux de charge, menant avec lui les bâtimens de la ſeconde flotte qui n'avoient rien ſouffert. Pendant qu'il eſt aux mains avec Hannon, les Triaires qui ſe rendoient déja, reprennent courage, & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois attaqués devant & derriere, ne purent réſiſter plus long-tems, & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient, &

apperçoit la troisieme flotte aculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge & les Triaires étant en sûreté, ils se joignent Régulus & lui pour courir la tirer du danger où elle étoit : car elle soutenoit une espece de siege, & auroit été entiérement défaite, si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés & forcés d'en venir aux mains, ne se fussent contentés de la resserrer contre terre, sans oser l'attaquer. Les Consuls étant arrivés fort à propos, entourerent les Carthaginois, & leur enleverent cinquante vaisseaux avec tout l'équipage.

Tel fut le succès de ce combat naval, dont l'avantage fut entiérement du côté des Romains. Il y périt vingt-quatre de leurs bâtimens, & plus de trente des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de l'ennemi, & ils en prirent plus de soixante-quatre.

Jamais les Romains, même dans le tems de leurs plus grandes forces, mirent en mer de leur chef & en leur propre nom une flotte aussi nombreuse que celle dont il est parlé ici ; & Polybe en fait la remarque. Quatre ans auparavant ils ignoroient absolument ce que c'étoit que flotte : & en voici une de trois cens trente vaisseaux pontés qui mettent à la voile.

En voyant la rapidité avec laquelle ces bâtimens étoient construits, on seroit tenté de croire qu'ils étoient d'une très-ma-

dique grandeur, & qu'ils ne pouvoient pas contenir beaucoup de monde. On voit ici le contraire. Polybe nous apprend une circonstance, qui nulle part ailleurs n'est marquée si clairement, & qu'il nous importoit extrêmement de savoir : c'est que chaque galere portoit trois cens rameurs, & six-vingt soldats. Combien falloit-il de place pour les agrès d'une telle galere, pour le magazin des vivres, pour le réservoir d'eau ! On voit dans Tite-Live qu'on y mettoit des vivres & de l'eau quelquefois pour quarante-cinq jours, & d'autres fois sans doute pour un plus long espace.

Liv. lib. 29. c. 25.

Les corbeaux dont il est souvent parlé dans les combats de mer, machine propre à accrocher les vaisseaux, nous apprennent que les Anciens ne trouvoient point de moyen plus efficace pour s'assurer la victoire, que de se joindre, & d'en venir aux mains. Ils portoient souvent dans leurs vaisseaux des balistes & des catapultes pour lancer des traits & des pierres. Quoique ces machines, qui leur tenoient lieu de nos canons, fissent des effets surprenans, ils ne s'en servoient que lorsque les vaisseaux étoient à une certaine portée, & ils en venoient à l'abordage le plutôt qu'il leur étoit possible. C'est là en effet, & ce n'est que là, que paroît véritablement le courage des troupes.

Les galeres qui composoient ici les deux flottes, étoient à trois rangs de rames, ou

tout au plus à cinq. Celles qui portoient les deux Consuls étoient à six rangs. Dans le combat de Myle, l'Amiral montoit une galere à sept rangs ne rames. On juge aisément que ces galeres des Amiraux n'étoient pas pour la simple parade, & qu'elles devoient être dans le combat d'un plus grand usage que toutes les autres.



LIVRE VINGT-QUATRIEME.

DES GRAMMAIRIENS, DES PHILOLOGUES, DES RHÉTEURS, DES SOPHISTES.

AVANT-PROPOS.

NOus sommes enfin arrivés aux Arts & aux Sciences qui dépendent purement de l'esprit, & qui sont destinés à l'enrichir de toutes les connoissances propres à instruire l'homme, à en perfectionner la plus noble partie, à lui former l'esprit & le cœur, en un mot à le mettre en état de remplir les divers emplois où la divine Providence l'appellera. Car, il ne faut pas s'y tromper, le but des Sciences n'est point de devenir savant uniquement pour soi, ni de satisfaire une inquiete & stérile curiosité qui nous entraîne par un plaisir séduisant d'objets en objets ; mais de contribuer, chacun en sa maniere, à l'avantage commun de la société. Borner son travail & ses études à sa propre satisfaction, & se concentrer en soi-même, c'est ignorer que l'homme fait partie d'un tout auquel il doit se rapporter, & dont la beauté consiste essentiellement dans l'union & l'harmonie des parties qui le composent, & qui toutes, quoique par des

voies différentes, tendent à la même fin, qui est l'utilité publique.

C'est dans cette vue que Dieu distribue aux hommes divers talens & diverses inclinations, qui sont quelquefois si marquées & si fortes, qu'il est presque impossible d'y résister. On sait quel penchant le fameux Mr. Pascal eut pour la Géométrie dès la plus tendre enfance, & quels merveilleux progrès il y fit par la seule force de son génie, malgré le soin que son pere avoit pris de lui en cacher tous les instrumens, & tous les Livres qui pouvoient lui en donner quelque idée. Je pourrois rapporter un grand nombre des pareils exemples dans chaque art & dans chaque science.

Une suite & un effet de ces inclinations naturelles qui annoncent presque toujours les grands talens, est l'application persévérante que les Savans donnent à certaines études, souvent abstraites & difficiles, quelquefois même désagréables & ennuyeuses, dans lesquelles pourtant ils trouvent un plaisir secret qui les y attache par une force presque invincible. Qui peut douter que ce plaisir ne soit comme un attrait & un appas que la Providence joint à certains travaux rudes & pénibles, pour en adoucir l'âpreté, & pour leur faire surmonter avec courage des obstacles qui les rebuteroient tôt ou tard, s'il n'étoient passionnés pour leur objet & possédés par un goût supérieur à tout?

Mais ne voit-on pas aussi que le dessein de Dieu en partageant avec une diversité si étonnante les talens & les inclinations, a été de mettre les Savans en état d'être utiles à la société en général, & de lui procurer tous les secours qui dépendent d'eux? Et quoi de plus honorable & de plus flatteur pour eux, s'ils entendent bien leur véritable gloire, que de se voir choisis entre tous les hommes pour être les ministres & les coopérateurs des soins de la divine Providence sur le genre humain dans ce qu'elle a de plus grand & de plus divin, qui est d'éclairer les esprits, & de devenir leur lumiere?

Me seroit-il permis, en envisageant cette multitude infinie de connoissances destinées à l'instruction de l'homme, depuis la Grammaire qui en est la base jusqu'à celles qui sont les plus élevées & les plus sublimes, de les comparer à l'assemblage des Etoiles répandues dans la vaste étendue du Firmament pour dissiper les ténebres de la nuit? J'y vois ce me semble, de merveilleux rapports avec les Sciences & les Savans. Elles ont chacune leur place marquée, où elles demeurent constamment. Elles brillent toutes, mais d'un éclat différent, les unes plus, les autres moins, sans porter d'envie aux autres. Elles marchent constamment dans la route qui leur est désignée, sans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche. Enfin, & c'est ce qui me paroît le plus digne d'attention, elles

ne luisent point pour elles mêmes, mais pour celui qui les a faites. *Stellæ dederunt lumen in custodiis suis, & lætatæ sunt. Vocatæ sunt, & dixerunt, Adsumus; & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas.* Voilà notre devoir, & notre modele. Je n'en dis pas davantage. Bar. 3. 4. & 35.

Ce Livre renferme ce qui regarde les Grammairiens; les Philologues, je donnerai en son lieu la signification de ce mot; les Rhéteurs; les Sophistes. Je dois avertir par avance le Lecteur, qu'il trouvera ici dans son chemin quelques ronces & quelques épines. J'en ai écarté beaucoup, & n'ai laissé ce qui en reste que malgré moi, y étant obligé par la nature des matieres que je traite.



CHAPITRE PREMIER.

DES GRAMMAIRIENS.

LA GRAMMAIRE est l'Art de parler & d'écrire correctement.

Il n'est rien de plus admirable en soi-même, ni qui mérite davantage notre attention, que le double présent que Dieu nous a fait de la Parole & de l'Ecriture. Nous en faisons un continuel usage sans presque jamais y réfléchir, & sans considérer les merveilles étonnantes que l'une & l'autre renferment.

LA PAROLE fait un des plus grands avan-

tages de l'homme au-dessus de tous les autres animaux. Elle est une des plus grandes preuves de la raison, & l'on peut dire que c'est la parole qui la met le plus en évidence. Mais par quel art ingénieux se produit-elle ! & combien faut-il que des parties différentes, au premier commandement de l'ame, se réunissent & concourent ensemble pour former la voix !

J'ai une pensée en moi-même que je voudrois communiquer à d'autres, ou quelque doute dont je souhaiterois être éclairci. Rien de plus spirituel, & par conséquent de plus éloigné des sens, que la pensée. Quel véhicule pourra donc la faire passer jusqu'aux personnes qui m'environnent ? Si je n'en puis venir à bout, renfermé en moi-même, réduit à moi seul, privé de tout commerce, de tout entretien, de toute consolation, je souffre des tourmens inexplicables. La compagnie la plus nombreuse, le monde entier même, n'est pour moi qu'une affreuse solitude. La divine Providence m'a épargné toutes ces peines, en attachant mes idées à des sons, & me rendant maître de ces sons par une méchanique naturelle qu'on ne peut assez admirer.

Au moment même & dans l'instant précis que je veux communiquer ma pensée à d'autres, le poulmon, le gozier, la langue, le palais, les dents, les levres, & une infinité d'organes qui en dépendent & en font partie, se mettent en mouvement

& exécutent mes ordres avec une rapidité qui prévient presque mes desirs. L'air sorti de mon poulmon, diversifié & modifié en une infinité de manieres selon la diversité de mes sentimens, va porter le son dans l'oreille de mes auditeurs, & leur apprend tout ce qui se passe en moi, & tout ce que je veux qu'ils sachent.

Pour apprendre à produire des effets si merveilleux, ai-je eu besoin de maîtres, de leçons, d'instructions? La Nature, c'est-à-dire, la divine Providence, a tout fait en moi, mais sans moi. Elle a formé dans mon corps tous les organes nécessaires pour produire ces effets merveilleux; & elle les a formés d'une délicatesse qui échappe presque aux sens, & avec une variété, une multiplicité, une distinction, un art, une industrie, que les Naturalistes avouent être au-dessus de toute expression & de toute admiration. Ce n'est pas assez. Elle nous a donné une autorité souveraine sur tous ces organes, pour qui nos simples desirs sont une voix impérieuse à laquelle ils ne résistent point, & qui les met aussi-tôt en mouvement. Pourquoi ne sommes-nous pas ainsi dociles & soumis à la voix du Créateur?

La maniere de former la voix, renferme, comme je l'ai dit, des merveilles sans nombre. Je n'en rapporterai ici qu'une circonstance, qui fera juger des autres. Elle est tirée des Mémoires de l'Académie des Sciences.

Mémoires de l'Acad. des Sciences an. 1700.

Dans notre gozier, & au haut de la Trachée-artere, qui est le canal par où l'air entre dans les poulmons & par où il en sort, est une petite fente ovale, capable de s'ouvrir plus ou moins, qu'on appelle la *Glotte*. Comme l'ouverture de cette glotte est fort petite par rapport à la largeur de la Trachée, l'air ne peut sortir de la Trachée par la glotte sans augmenter extrêmement sa vîtesse, & sans précipiter son cours. Ainsi il agite violemment, en passant, les petites parties des deux lévres de la glotte, les met en ressort, & leur fait faire des vibrations qui causent le son. Ce son ainsi formé va retentir dans la cavité de la bouche & des narines.

La glotte forme les tons aussi-bien que le son; & ce ne peut être que par les différens changemens de son ouverture. Elle est ovale, comme je l'ai déja dit, & capable de s'élargir jusqu'à un certain point, ou de s'étrécir; & par là les fibres des membranes qui la composent, deviennent plus longues pour les tons bas, & plus courtes pour les tons hauts.

On voit par un calcul exact de Mr. Dodart, que pour tous les tons & les demi-tons d'une voix ordinaire, pour toutes les petites parcelles de ton dont elle peut hausser une octave sans se forcer, pour le plus ou le moins de force qu'on peut donner au son sans changer le ton, il faut nécessairement supposer que le petit diametre de la glotte, qui est de moins d'une ligne,

&

& qui change de longueur à tous ces changemens, peut être & est actuellement divisé en 9632. parties; que même ces parties ne sont pas toutes égales, & que par conséquent quelques-unes sont beaucoup plus petites que la 1-9632. partie d'une ligne. Quel moyen que l'Art des hommes pût jamais atteindre à des divisions si fines & si délicates! & n'est-on pas étonné que la Nature elle-même ait pu les exécuter? D'un autre côté il n'est pas moins surprenant que l'oreille, qui a un sentiment si juste pour les tons, s'apperçoive, pour peu que la voix détonne, d'une différence dont l'origine n'est que la 1-9632. partie de moins d'une ligne.

Cette oreille même, peut-on se lasser de considérer sa structure, façonnée d'une maniere admirable pour rassembler de tous côtés dans ses cavités anfractueuses les impressions vagues & les ondulations du son, & pour les déterminer ensuite par une douce réflexion vers l'organe interne de l'ouïe? C'est aux Naturalistes à développer toutes ces merveilles. Mais c'est à nous à en admirer avec reconnoissance les avantages infinis, dont nous jouissons presque à chaque moment sans y faire beaucoup de réflexion. Que seroit-ce qu'un peuple de muets, réunis ensemble par l'habitation, mais qui ne pourroient se faire part de leurs pensées que par des signes & des gestes, ni se communiquer mutuellement leurs besoins, leurs doutes, leurs dif-

cultés, leur joie, leur tristesse, en un mot tous les sentimens de leur ame, en quoi consiste proprement la vie de l'homme raisonnable.

L'ECRITURE est une autre merveille qui approche beaucoup de celle de la *Parole*, & qui lui ajoute un nouveau prix par l'étendue qu'elle donne à l'usage qu'on en peut faire, & par la stabillité & une sorte de perpétuité qu'elle lui procure. Cette invention a été parfaitement décrite par ces beaux vers de Lucain :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris;

& encore mieux rendue par cette traduction de Brébeuf, qui enchérit beaucoup sur l'original.

C'est de * lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

* *De Cadmus Phénicien.*

C'est (a) cette invention qui nous met en état de converser & de nous entretenir avec

(a) Ejusdem beneficio absentibus conversamur, & qui multorum dierum itinere distamus, atque immensis mansionum spatiis & intervallis sejungimur, ingeniorum concepta & animorum sententias nobis invicem per manus transmittimus. Et lingua quidem, quæ primarium orationis organum est, otiosa cessat. Sermoni autem dextra ancillatur, quæ, calamo arrepto, quod nobis cum amico transigendum erat negotium, papyro aut chartæ inscribit: & sermonis vehiculum est, non os, nec lingua, sed manus, quæ longi temporis usu artem exercuit, & elementorum compositionem seu structuram probè edocta est. *Theodoret. de Provid. orat. 4.*

les abſens, & de faire paſſer juſqu'à eux nos penſées & nos ſentimens, malgré la diſtance infinie des lieux. La langue, qui eſt le premier inſtrument & le premier organe du diſcours, n'a point de part dans ce commerce également utile & agréable. La main, inſtruite par l'uſage à imprimer ſur le papier des caracteres ſenſibles, lui prête ſon miniſtere, ſe rend ſon interprete toute muette qu'elle eſt, & devient en ſa place le véhicule de la parole.

C'eſt à cette même invention, comme le remarque encore Théodoret, dont je viens de citer les paroles, que nous ſommes redevables du riche & ineſtimable tréſor des Ecrits qui ſont parvenus juſqu'à nous, & qui nous ont donné la connoiſſance, non-ſeulement des arts, des ſciences, & de tous les faits paſſés; mais, ce qui eſt infiniment plus précieux, celle des vérités & des myſteres de la religion.

Eſt-il aiſé de comprendre comment les hommes ont pu compoſer de vingt-cinq ou trente lettres tout au plus cette infinie variété de mots, qui n'ayant rien de ſemblable en eux-mêmes, à ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, ne laiſſent pas d'en découvrir aux autres tout le ſecret, & de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer tout ce que nous concevons, & tous les divers mouvemens de notre ame? Transportons-nous en eſprit dans ce pays où l'invention de l'écriture n'a point pénétré, ou n'eſt point miſe en uſage. Quelle igno-

rance! quelle grossiéreté! quelle barbarie! Sont-ce des hommes? On peut consulter la savante Dissertation de M. Fréret sur * *les Principes de l'Art d'écrire*: elle renferme une infinité de choses très-curieuses.

* *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, Tom. VI.*

Ne rougissons pas de l'avouer, & rendons un juste hommage de reconnoissance à celui à qui seul nous sommes redevables du double bienfait de la Parole & de l'Ecriture. Il n'y avoit que Dieu qui pût apprendre aux hommes à établir certaines figures pour être les signes de ces sons.

Voilà quel est le premier objet de la Grammaire, qui est, comme je l'ai déja dit, l'Art de parler & d'écrire correctement. Elle étoit infiniment plus estimée, & cultivée avec beaucoup plus de soin chez les Grecs & chez les Romains que parmi nous, où elle est tombée dans un grand mépris, & presque généralement négligée. Cette différence de sentimens & de conduite sur ce point, vient de ce que ces deux nations donnoient un tems considérable & une application particuliere à l'étude de leur propre langue, au lieu qu'il est très-rare que nous apprenions la nôtre par principes, ce qui est certainement un grand défaut dans la maniere dont nous instruisons pour l'ordinaire les jeunes gens.

On est étonné de lire dans Quintilien un éloge magnifique de la Grammaire, (*a*)

(*a*) Necessaria pueris, jucunda senibus, dulcis secretorum comes, & quæ vel sola omni studiorum genere plus habet operis quàm ostentationis. *Quintil. lib. 1. cap. 4.*

qu'il dit être nécessaire aux enfans, agréable aux vieillards, une douce compagnie dans la retraite, & celle de toutes les études qui produit plus d'utilité qu'elle n'en promet. Ce n'est pas là l'idée qu'on s'en forme. Aussi avoit-elle chez les Anciens beaucoup plus d'étendue que nous ne lui en donnons. Elle ne se bornoit pas à prescrire les regles de parler, de lire, & d'écrire correctement, ce qui est une partie très-importante. L'intelligence & l'explication des Poëtes étoit du ressort de la Grammaire, & l'on comprend combien de choses étoient nécessairement renfermées dans cette étude. Elle y joignoit une autre partie, qui suppose un grand fonds d'érudition & de jugement : c'est la *Critique*. J'expliquerai bientôt en quoi elle consistoit.

On ne confondoit pas ces sortes de Grammairiens, appellés aussi *Philologues*, avec les *Grammatistes* ou *Littérateurs*, dont l'unique emploi étoit d'enseigner aux enfans les premiers élémens de la langue Grecque ou Latine. C'est pourquoi ces derniers ne jouissoient pas des immunités & des autres privileges accordés par les Empereurs aux Grammairiens.

Je rapporterai ici en peu de mots ce que l'Histoire nous apprend de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre, soit chez les Grecs, soit chez les Romains. M. Capperonnier, mon Confrere au College Royal, qui a parfaitement approfondi tout ce qui regarde la Grammaire, a bien voulu

me communiquer quelques remarques sur ce sujet.

ARTICLE PREMIER.

GRAMMAIRIENS GRECS.

Je n'entrerai point dans l'examen de l'origine des Lettres Grecques. Si l'on veut s'instruire de cette matiere, on la trouvera
Tome II. dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & des Belles-Lettres traitée avec beaucoup d'érudition par feu M. l'Abbé Renaudot. Je m'en tiens à l'opinion commune de presque tous les Auteurs Grecs & Latins, qui conviennent que Cadmus, parti de Phénicie, communiqua aux Grecs les premieres Lettres, qui furent depuis appellées Ioniques; dont la ressemblance avec l'Alphabet Hébreu ou Phénicien marque assez l'origine. Je me borne ici à parler de ceux qui se sont le plus distingués par rapport à la Grammaire Grecque.

On croit que PLATON est le premier Auteur chez qui l'on trouve quelques vestiges de l'art Grammatical. En effet, dans
Pag. 18. son *Philebe*, il montre la maniere dont on peut enseigner la science des Lettres. Dans son *Cratyle*, il agite l'ancienne & fameuse question, si la signification des mots leur est naturelle, ou si elle est arbitraire, & fondée uniquement sur la volonté des hommes, à qui il a plu d'attacher telles idées à tels mots. Il distingue deux sortes de mots: les primitifs, qu'il attribue à Dieu;

les autres, qui sont de l'invention des hommes. Il insinue que la langue Grecque venoit de l'Hébraïque, qu'il appelle langue Barbare. Dans ce même Dialogue il examine l'origine & l'étymologie de plusieurs noms. C'est pourquoi Phavorin dit dans Diogene Laërce, que Platon a le premier observé la propriété & l'usage de la Grammaire.

Il semble néanmoins qu'ARISTOTE pourroit être regardé comme le premier auteur de cette science. Il a distribué les mots en certaines classes : il en a examiné les différens genres & les propriétés particulieres. Le chapitre XX. de sa poétique commence par ce détail. » Le style ou l'E» locution poétique renferme ces huit par» ties. L'élément, la syllabe, la conjonc» tion, le nom, le verbe, l'article, le cas » ou l'inflexion, la préposition ou phrase.

Hermippus cité par Diogene Laërce, dit qu'EPICURE enseigna la Grammaire avant que la lecture des Livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la Philosophie. *In vit. Epic.*

Quintilien dit que les Philosophes Stoïciens ajouterent beaucoup de choses à ce qu'Aristote & Théodecte avoient inventé touchant la Grammaire. Parmi ces additions il compte les prépositions, le pronom, le participe, l'adverbe, & l'interjection. *Lib. 1, cap. 2.*

Le grand Etymologiste, Suidas, Hésychius, Etienne de Byzance, Athénée, Harpocration, & autres *Philologues polygra-*

phes font mention de plusieurs anciens Gammairiens Grecs, dont les uns ont vécu après Aristote & Alexandre le Grand, les autres après le siecle d'Auguste. Nous dirons quelque chose des plus célebres.

On peut placer dans la premiere classe PHILETAS de l'isle de Co, que Ptolémée premier du nom, Roi d'Egypte, donna pour précepteur à son fils Ptolémée Philadelphe.

HECATÉE d'Abdere, qui avoit composé un Traité touchant la Poésie d'Homere & d'Hésiode.

LYNCÉE de Samos, disciple de Théophraste.

ZENODOTE d'Ephese, qui le premier corrigea les fautes qui s'étoient glissées dans les Œuvres d'Homere.

CALLIMAQUE, oncle maternel de celui dont il nous reste quelques Poésies. Il comptoit parmi ses disciples le célebre ERATOSTHENE, dont je parlerai bientôt sous le titre de Philologue.

ARISTOPHANE de Byzance eut pour Maître Eratosthene. Il vivoit du tems de Ptolémée Philopator, & fut fort estimé.

ARISTARQUE, disciple d'Aristophane, effaça par sa réputation celle de tous les Gammairiens qui l'avoient précédé, ou qui vivoient de son tems. Il naquit dans la Samothrace, & eut pour patrie d'adoption la ville d'Alexandrie. Il fut fort considéré de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de son fils. Il s'appliqua

extrêmement à la Critique, & il fit une révision des Poésies d'Homere avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop magistrale. Car dès qu'un vers ne lui plaisoit pas, il le traitoit de supposé: *Homeri versum negat, quem non probat.* On dit qu'il marquoit la figure d'une broche à côté des vers qu'il condamnoit de supposition; d'où est venu le mot ἀβελίζειν. *Cic. Epist. 11. lib. 3. ad Famil.*

Quelque grande que fût la réputation & l'autorité d'Aristarque, souvent néanmoins on appelloit de ses jugemens, & on se donnoit la liberté de condamner le goût de ce grand Critique, qui décidoit en quelques rencontres que tels & tels vers de l'Iliade devoient être transportés dans l'Odyssée. Il est rare que ces sortes de transpositions réussissent, &, pour l'ordinaire, elles marquent plus de hardiesse que de jugement. Zénodote fut chargé de revoir & d'examiner la Critique d'Aristarque. *Suid.*

Au sentiment de plusieurs personnes, ce fut cet Aristarque qui divisa les deux grands Poëmes d'Homere chacun en autant de Livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet, & qui donna à chaque Livre le nom d'une lettre.

Il travailla aussi sur Pindare, sur Aratus, & sur d'autres Poëtes.

Il eut beaucoup de contestations dans Pergame avec le Grammairien Cratès, dont je parlerai bientôt.

Cicéron appelle Atticus son Aristarque, parce qu'en bon ami, & en Censeur d'u- *Lib. 1. Epist. 20. ad Attic.*

ne critique sûre, il vouloit bien revoir & corriger ses harangues. Horace se sert aussi de ce nom, pour désigner un Critique exact & sensé.

In Art. Poët.

> Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes, &c.
> Fiet Aristarchus, nec dicat: Cur ego amicum
> Offendam in nugis?

Quintilien (a) nous apprend que ces Grammairiens Critiques, non-seulement se donnoient la liberté de noter comme avec la verge de Censeur les vers qui leur déplaisoient, & de retrancher du nombre des Ouvrages d'un Auteur des Livres entiers, comme autant d'enfans supposés qu'on lui attribuoit mal à propos: mais qu'ils portoient leur autorité jusqu'à marquer aux Ecrivains leurs rangs, donnant à quelques-uns une distinction d'honneur, en laissant plusieurs dans la foule, & dégradant entiérement les autres.

Ce que j'ai dit d'Aristarque nous montre que la Critique qui faisoit le principal mérite des anciens Grammairiens, consistoit principalement à discerner le véritable Auteur d'un ouvrage; à distinguer les Ecrits qu'on lui supposoit, de ceux qui étoient réellement partis de sa plume; dans

(a) Mistum his omnibus judicium est. Quo quidem ita severè sunt usi veteres Grammatici, ut non versus modò censoriâ quâdam virgulâ notare, & libros, qui falsò viderentur inscripti, tanquàm subditicios summovere familiâ permiserint sibi: sed auctores allios in ordinem redegerint, alios omnino exemerint numero. Quintil. lib. 1. cap. 4.

ceux même qui étoient reconnus pour être de lui, à rejetter des endroits qu'une main étrangere y avoit insérés à dessein, enfin à faire sentir ce qu'il y avoit de plus beau, de plus solide, le plus remarquable dans les ouvrages d'esprit, & à en rendre la raison. Or tout cela demandoit beaucoup de lecture, d'érudition, de goût, & sur-tout un discernement juste & exact. Pour connoître l'utilité de cet art, & en sentir le prix, il ne faut que se rappeller dans la mémoire certains peuples & certains siecles où régnoit une profonde ignorance, & où, faute de critique, les absurdités les plus grossieres & les fausset és les plus sensibles passoient, en tout genre, pour des vérités incontestables. C'est la gloire de notre siecle, & l'effet des bonnes études, d'avoir pleinement dissipé tous ces nuages par la lumiere d'une solide & judicieuse critique.

CRATÈS de Mallos, ville de Cilicie, étoit comtemporain d'Aristarque. Il fut envoyé à Rome en qualité d'Ambassadeur, par Attale II. Roi de Pergame. Il introduisit dans cette grande ville l'étude de la Grammaire, dont il avoit fait jusques là sa principale occupation. Il laissa neuf Livres de corrections sur les Poëmes d'Homere. *Sueton. de Illust. Gram.*

Après sa mort, on vit encore à Rome plusieurs Critiques Grecs; entr'autres les deux Tyrannions.

TYRANNION, Grammairien célebre *Suidas.*

au tems de Pompée, étoit d'Amise dans le Royaume de Pont. Il s'appelloit au commencement Théophraste : mais à cause qu'il tourmentoit ses compagnons d'étude, & peut être ses disciples, on le surnomma Tyrannion.

Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Luculle, lorsque ce Général des troupes Romaines eut mis en fuite Mithridate, & se fut emparé d'une partie de ses Etats. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas désavantageuse, puisqu'elle lui procura l'occasion de se rendre illustre à Rome, & d'y amasser du bien. Il l'employa, entre autres usages, à dresser une Bibliotheque, selon Suidas, de plus de trente mille volumes. Charles Etienne, & d'autres Auteurs, disent seulement trois mille ; ce qui est plus vraisemblable.

Le soin que prenoit Tyrannion d'amasser des Livres, a contribué très-utilement à conserver les Ouvrages d'Aristote. La destinée de ces Ouvrages a été singuliere : je l'ai exposée ailleurs.

Son intelligence & son industrie particuliere en ce point le mit en état de rendre à Cicéron un service qui lui fit grand plaisir, & auquel il fut très-sensible. On sait combien les personnes qui se piquent d'étude & de science sont attachées à leurs Livres. Ce sont, pour ainsi dire, leurs amis de toutes les heures, qui leur tiennent une fidelle compagnie, qui les entretiennent

agréablement dans tous les tems; qui leur fournissent, tantôt une occupation serieuse, tantôt un délassement nécessaire; qui les suivent à la campagne & dans leurs voyages; & qui dans le tems de l'adversité sont presque leur unique consolation. L'exil de Cicéron l'avoit arraché à sa chere Bibliotheque. Il paroît qu'elle s'étoit sentie de la disgrace de son Maître, & que pendant son absence il y avoit eu plusieurs de ses Livres dissipés. Un de ses premiers soins, après son retour, fut d'en ramasser les restes, qu'il trouva plus abondans qu'il ne s'y étoit attendu. Il chargea Tyrannion de les mettre en ordre, & de les bien arranger, en quoi il réussit parfaitement. Cicéron, dans une Lettre où il invite son ami Atticus à le venir voir, l'assure qu'il sera charmé du bel ordre que Tyrannion avoit mis dans sa Bibliotheque. *Perbellè feceris, si ad nos veneris. Offendes designationem mirificam in librorum meorum bibliotheca, quorum reliquiæ multò meliores sunt quàm putaram.* Ce cher ami, sur sa priere, lui avoit envoyé deux de ses esclaves, fort habiles à travailler aux Livres, & à les coller, qu'on appelloit pour cette raison *glutinatores*. On sait que les Livres des Anciens n'étoient pas réliés comme le sont les nôtres, mais que c'étoient de longs rouleaux, composés de plusieurs feuilles de parchemin attachées & collées les unes aux autres. Tyrannion avoit mis en œuvre ces deux esclaves, qui avoient fait des mer-

Epist. 4. Libri 4. ad Attic.

Ibid. Epist. 8.

veilles: & ma Bibliotheque rangée dans un si bel ordre, dit Cicéron, semble avoir ajouté une ame à ma maison. *Posteà quàm Tyrannio mihi libros dispofuit, mens addita videtur meis ædibus: qua quidem in re mirifica opera Dionysii & Menophili tui fuit.*

Epist. 2. lib. 12. ad Attic. An. M. 3958. Le mérite de Tyrannion ne se bornoit pas à arranger des Livres; il savoit en faire usage. Lorsque César étoit en Afrique pour faire la guerre à Juba, Cicéron & Atticus se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que Tyrannion leur feroit d'un Livre de sa façon. Ibid. Epist. 6. Atticus l'ayant entendu lire sans son ami, en reçut des reproches: » Quoi, lui dit Cicé» ron! J'ai refusé plusieurs fois d'entendre » cette lecture, parce que vous étiez ab» sent, & vous, vous n'avez pas daigné » m'attendre, pour partager ce plaisir avec » moi? Mais je vous pardonne cette faute » en faveur de l'admiration que vous té» moignez pour cet ouvrage «. Quel étoit donc ce Livre si intéressant, & digne d'être loué & même admiré d'un homme tel qu'Atticus? C'étoient des remarques sur la Grammaire, sur les divers accens, sur la quantité des syllabes, & sur ce qu'on appelle la prosodie. Croiroit-on que des personnes d'un si rare mérite pussent trouver du plaisir à ces sortes d'ouvrages? Ils alloient bien plus loin, & en composoient Lib. 1. cap. 4. eux-mêmes de pareils, comme Quintilien nous l'apprend de César & de Messala, dont le premier avoit fait un traité sur l'a-

nalogie, & l'autre sur les mots & sur les lettres.

Il falloit que Cicéron fît un grand cas de Tyrannion, puisqu'il lui avoit permis d'ouvrir (*a*) dans sa maison une école de Grammaire, où il donnoit des leçons de cet Art à quelques jeunes Romains, & entr'autres au fils de son frere Quintus, & sans doute aussi au fils de Cicéron même.

TYRANNION, ainsi nommé à cause qu'il fut disciple du précédent, s'appelloit Dioclès de son premier nom. Il étoit de Phénicie. Il fut fait prisonnier dans la guerre de Marc Antoine & d'Auguste, & acheté par un affranchi de l'Empereur, nommé Dymas. Il fut ensuite donné à Térentia, qui l'affranchit : elle avoit été femme de Cicéron, & en avoit été répudiée. Tyrannion ouvrit une Ecole dans Rome, & composa soixante-huit Livres. Il en fit un pour prouver que la Langue Latine descendoit de la Langue Grecque; & un autre, qui contenoit une correction des Poëmes d'Homere.

DENIS LE THRACIEN, étoit disciple d'Aristarque. Il enseigna la Grammaire à Rome du tems de Pompée, & composa plusieurs Livres de Grammaire, plusieurs Traités sur différentes matieres, & un grand nombre de Commentaires sur divers Auteurs. M. Fabricius a fait imprimer Suidas.

(*a*) Quinctius tuus, puer optimus, eruditur egregiè. Hoc nunc magis animadverto quòd Tyrannio docet apud me. *Epist.* 4. *lib.* 2. *ad. Quint. frat.*

une Grammaire de lui dans le ſeptieme Volume de ſa Bibliotheque Grecque.

Cette piece peut nous donner quelque idée de la méthode des anciens Grammairiens Grecs. L'Auteur diviſe ſon Ouvrage en ſix parties. 1°. La lecture ſelon les accens. 2°. L'explication des tropes ou figures poétiques. 3°. L'interprétation des dialectes, des mots extraordinaires, & de certains points hiſtoriques. 4°. La découverte de l'étymologie des mots. 5°. L'exacte recherche de * l'analogie. 6°. La maniere de juger des Poëmes, ce que Denys regarde comme la plus belle & la plus importante partie de ſon Art. Enſuite, après avoir expoſé les trois accens, ſavoir l'aigu, le grave, & le circonflexe; il explique les différentes eſpeces de ponctuation. Il donne même en paſſant la définition de la *rhapſodie*, au ſens des anciens Homériſtes, qui tenant à la main une baguette de bois de laurier, chantoient des morceaux détachés des poëmes d'Homere. De là il paſſe à l'explication des Lettres, qu'il diviſe en voyelles & conſonnes; & celles-ci en *hémiphones* ou demi-voyelles, *aphones* ou *cacophones*, c'eſt-à-dire, mal ſonantes, parce qu'il ſuppoſe qu'elles ont moins de ſon que les autres. Enfin il ſoudiviſe les *aphones* en *tenues*, *moyennes* & *aſpirées*, ſans oublier

* L'analogie, *ſelon Vaugelas, eſt une conformité aux choſes qui ſe trouvent déja établies ſur laquelle on ſe fonde comme ſur un modele, pour faire des mots ou des phraſes ſemblables aux mots ou aux phraſes déja établies.*

les lettres *doubles* & les *liquides* ou immuables. Après quoi il traite des syllabes longues, breves, & communes. Enfin il explique les *parties d'oraison*, qu'il réduit à huit, le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la préposition, l'adverbe & la conjonction. Cet Auteur regardoit l'interjection comme une espece d'adverbe. Ayant exposé les six Conjugaisons ordinaires des verbes appellés barytons, il observe, que quelques Grammairiens y en ajoutoient une septieme, dont la terminaison étoit en ξω & ψω, comme ἀλέξω & ἕψω. Les verbes circonflexes en έω, άω, όω; & les quatre verbes en μι ne sont pas oubliés.

Ce détail de Grammaire nous paroît ennuyeux & inutile. Les Anciens n'en jugeoient pas ainsi. Il n'est pas jusqu'à la ponctuation & aux accens dont ils ne fissent un usage très-utile.

Ils savoient qu'une bonne ponctuation sert à donner au discours de la clarté, de la grace, de l'harmonie; & qu'elle soulage les yeux & l'esprit des lecteurs & des auditeurs, en faisant sentir l'ordre, la suite, la liaison, & la distinction des parties; en rendant la prononciation naturelle, & en lui prescrivant de justes bornes & des repos de différentes sortes, selon que le sens le demande. C'est aux Grammairiens qu'on a cette obligation. Les Savans qui font usage des anciens Manuscrits où l'on ne trouve ni virgules, ni points,

ni *à-linea*, ni aucune autre distinction, éprouvent de quelle confusion & de quel embarras cette maniere vicieuse d'écrire est la cause. Cette partie de la Grammaire est presque généralement négligée parmi nous, souvent même parmi les Savans : & cependant ce n'est l'étude que d'une demi-heure, ou d'une heure.

J'en dis autant des accens. *L'accent* est une élévation de voix sur l'une des syllabes du mot, après laquelle la voix vient nécessairement à se rabaisser. L'élévation de la voix s'appelle accent *aigu* ', & le rabaissement accent grave '. Mais parce qu'il y avoit en Grec & en Latin de certaines syllabes longues sur lesquelles on élevoit & on rabaissoit la voix, ils avoient inventé un troisieme accent, qu'ils appelloient *circonflexe*, qui d'abord s'est fait ainsi ^, puis ainsi ~, & qui les comprenoit tous deux.

Les Grammairiens ont introduit les accens dans l'écriture, (car ils ne sont pas de la premiere antiquité) pour distinguer la signification de quelques mots sans cela équivoques, pour former des cadences plus harmonieuses, pour varier les tons, pour apprendre quand il falloit élever ou baisser la voix.

Nous en avons aussi l'usage parmi nous, mais pour d'autres raisons. L'accent *aigu* se met sur tous les *é* fermés : *témérité*, &c. L'accent *grave* sur les *è* fort ouverts suivis d'un *s* à la fin : *procès*, &c. L'accent *circonflexe* sur certaines voyelles longues : *dépôt*, *enfant mâle*, &c.

Il y a mille obſervations pareilles, auxquelles nous faiſons peu d'attention. Chez les Grecs & chez les Romains, tous les enfans, dès le plus bas âge, apprenoient exactement ces regles de Grammaire, qui leur devenoient naturelles par un long uſage. De là vient qu'à Athenes & à Rome la baſſe populace même s'appercevoit ſi les Orateurs ou les Acteurs manquoient le moins du monde par rapport à l'accent ou à la quantité, & en étoit ſenſiblement choquée.

Je paſſe un grand nombre de célebres Grammairiens qui dans la ſuite ſe ſont diſtingués par leur grand ſavoir.

JULIUS POLLUX de Naucratie, ville d'Egypte, nous a laiſſé un *Onomaſticon*, ouvrage fort eſtimé par beaucoup de Savans. Il vivoit dans le ſecond ſiecle, ſous l'Empereur Commode.

Dans l'intervalle de tems qui s'eſt écoulé depuis le ſeptieme ſiecle juſqu'à la priſe de Conſtantinople par Mahomet ſecond en 1453., nous trouvons pluſieurs Savans Grammairiens, qui ont beaucoup travaillé à éclaircir les Auteurs Grecs, & à les rendre plus intelligibles. Tels ſont entr'autres HESYCHIUS, auteur d'un excellent Dictionnaire, qui eſt d'un grand uſage pour entendre les Poëtes : LE GRAND ETYMOLOGISTE : SUIDAS, qui a compoſé un grand Dictionnaire hiſtorique & grammatical, où il y a beaucoup d'érudition: Jean TZETZÈS, auteur d'une hiſtoire

contenue en treize Livres sous le nom de *Chiliades*; & son frere Isaac, Commentateur de Lycophron : EUSTATHE, Archevêque de Thessalonique, auteur des grands Commentaires sur Homere : & plusieurs autres.

ARTICLE SECOND.

GRAMMAIRIENS LATINS.

SUETONE, dans son livre *des Grammairiens Illustres*, marque qu'autrefois la Grammaire n'étoit pas même en usage à Rome, bien loin d'y être en honneur, parce que ces anciens Romains se piquoient beaucoup plus d'être belliqueux, que d'être savans ; & que Cratès de Mallos, dont il a été parlé auparavant, fut le premier qui introduisit dans Rome l'étude de la Grammaire. Ces anciens Grammairiens enseignoient en même tems la Rhétorique, ou du moins y disposoient leurs écoliers par des exercices préliminaires.

Parmi les vingt Grammairiens illustres mentionnés par Suétone, on trouve :

AURELIUS OPILIUS, qui enseigna d'abord la Philosophie, ensuite la Rhétorique, enfin la Grammaire. J'ai déja remarqué que cet Art avoit beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui.

MARC ANTOINE GNIPHON, qui enseignoit aussi la Rhétorique dans la maison de Jules César encore enfant. Cicéron, pendant sa Préture, assistoit à ses leçons.

ATTEIUS, surnommé le Philologue. Salluste & Asinius Pollion furent de ses disciples.

VERRIUS FLACCUS, qui avoit composé un recueil des mots difficiles, abrégé depuis par Festus Pompéius. Il fut Précepteur des petits-fils d'Auguste.

CAIUS JULIUS HYGINUS, affranchi d'Auguste, Garde de sa Bibliotheque; à qui l'on attribue une Mythologie, & un traité d'Astronomie poétique.

MARCUS POMPONIUS MARCELLUS, qui osa critiquer un discours de Tibere. Et comme Attéius Capiton vouloit le justifier en soutenant que le mot critiqué par ce Grammairien étoit latin, ou que s'il ne l'étoit pas encore, il le deviendroit, Pomponius fit cette réponse mémorable: *Vous pouvez, César, donner droit de bourgeoisie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

REMMIUS PALEMON de Vicence, qui, sous les Empereurs Tibere & Claude, s'étant rendu célebre par sa grande érudition, par sa facilité à parler & à faire des vers sur le champ, fut fort décrié par ses mauvaises mœurs, & par son arrogance.

Outre les anciens Grammairiens dont la vie a été écrite en abrégé par Suétone, il y en a d'autres, dont le nom fait honneur à cet Art, quoiqu'ils ne l'aient pas enseigné de vive voix, mais seulement par des Ecrits: tels que Varron, Cicéron, Messala, Jules César; car ces grands hommes ne

croyoient pas se déshonorer en traitant de telles matieres.

J'omets, pour abréger, plusieurs Savans Grammairiens, dont plusieurs reviendront dans le chapitre suivant, où je parle des Philologues. Ceux qui seront curieux de ramasser tous les ouvrages latins faits sur cette matiere, les trouveront dans le recueil des anciens Grammairiens donné par Elie Putschius en 1605., deux volumes *in-4°*. Un Livre excellent, & nécessaire à tous les Maîtres qui enseignent la langue Latine, est *la Minerve* de Sanctius, avec les Notes de Scioppius & de Perizonius.

COURTES RÉFLEXIONS

Sur le progrès & l'altération des Langues.

C'EST une chose étonnante comment les Langues se forment, s'augmentent, se perfectionnent; & comment, après un certain cours d'années, elles dégénerent, & se corrompent.

Dieu, seul Auteur des Langues primitives, (& comment les hommes auroient-ils pu les inventer ?) en introduisit l'usage pour punir & dissiper la folle entreprise des hommes, qui voulurent, avant que de se séparer, rendre leur nom immortel par la construction du plus superbe édifice qui eût encore paru sur la terre. Jusques là les hommes, qui ne formoient que comme une même famille, ne parloient aussi qu'une même langue. Tout d'un coup, par

un prodige des plus surprenans, Dieu effaça dans leur cerveau les traces anciennes de tous les mots qu'ils savoient, & y en substitua de nouvelles, qui formerent subitement de nouvelles langues. Il y a apparence qu'en se distribuant en diverses contrées, chacun se joignit à ceux dont il entendoit le langage, & de qui pareillement il étoit entendu.

Je m'arrête aux enfans de Javan, (en hébreu *Javan* est le même qu'*Ion*) d'où sont descendus les Ioniens, c'est-à-dire, les Grecs. Voilà donc la langue Grecque établie parmi eux, entiérement différente de l'hébraïque, (je parle dans la supposition que l'Hébreu fût la langue du premier homme) différente, non-seulement pour les mots, mais pour la maniere de décliner les mots & de conjuguer les verbes pour les inflexions, les tours, les phrases, le nombre, la cadence. Car il est remarquable que Dieu a donné à chaque langue un caractere, un génie particulier, qui la distingue de toutes les autres, & dont l'effet est sensible, quoiqu'on ne puisse pas trop en marquer la raison. A la multitude des mots Grecs dont leur mémoire se trouva meublée dès ces premiers tems, l'usage, la nécessité, l'invention & la pratique des Arts, peut-être même la commodité ou l'agrément, en firent ajouter de nouveaux. On compte deux mille cent cinquante six racines Grecques. Les dérivés & les composés augmenterent beaucoup ce

Rac. Grec. de Port-Royal.

nombre, & se multiplierent à l'infini : nulle langue n'approche de la Grecque pour la richesse & l'abondance.

Jusqu'ici nous n'avons vu que comme le matériel de la langue Grecque, c'est-à-dire, les mots dont elle est composée, qui ne furent presque qu'un don du Créateur & de la nécessité. L'usage, la liaison, l'arrangement de ces mots, eurent besoin de l'art. On remarqua que, parmi ceux qui faisoient usage de cette langue, les uns parloient mieux que les autres, & qu'ils exprimoient leurs pensées d'une maniere plus nette, plus suivie, plus énergique, plus agréable. On les prit pour modeles, on les étudia avec soin, on fit des observations sur leurs discours, soit qu'ils fussent écrits, ou de vive voix seulement. Et c'est ce qui donna lieu à ce que nous appellons Grammaire, qui n'est autre chose qu'un recueil d'observations sur le langage : travail fort important, ou plutôt absolument nécessaire, pour fixer les regles d'une langue, pour les réduire en une méthode aisée qui en facilite l'étude, pour éclaircir les doutes & les difficultés, pour faire connoître & écarter les usages vicieux, & pour la conduire par des réflexions sensées & judicieuses à toute la beauté dont elle est susceptible.

Nous ne savons rien des commencemens ni des progrès de la langue Grecque. Les Poëmes d'Homere sont le plus ancien ouvrage que nous ayons en cette langue, & l'élocution

l'élocution y est si parfaite, que tous les siecles suivans n'y ont pu rien ajouter. Cette perfection du langage s'est maintenue & conservée chez les Grecs beaucoup plus long-tems que dans aucune autre nation. Depuis Homere jusqu'à Théocrite il s'est écoulé plus de cinq cens ans. Tous les Poëtes qui ont fleuri pendant ce long intervalle de tems, sont regardés, excepté un très-petit nombre, comme parfaits pour le langage chacun dans leur genre. Il en faut juger à peu près de même des Orateurs, des Historiens & des Philosophes. Le goût des Arts universel & dominant chez les Grecs, l'estime qu'on y a toujours faite de l'Eloquence, le soin qu'ils avoient de cultiver leur langue qu'ils apprenoient seule, dédaignant pour la pulpart jusqu'à la langue Romaine qui étoit la langue de leurs Maîtres, tout cela a contribué à soutenir la langue Grecque dans sa pureté pendant plusieurs siecles, jusqu'à la translation de l'Empire à Constantinople. Alors le mêlange du latin, & l'affoiblissement de l'Empire qui amena la décadence des Arts, fit un changement sensible dans la langue Grecque.

Les Romains uniquement occupés du soin d'établir & d'assurer leurs conquêtes par la voie des armes, ne songerent pas beaucoup d'abord à polir & à perfectionner leur langue. Le peu qui nous reste des Annales des Pontifes, des Loix des douze Tables, & de quelques autres monumens

en petit nombre, marque combien elle étoit grossiere & imparfaite dans ces premiers tems. Elle se développa peu à peu dans la suite par des accroissemens insensibles. Elle emprunta un grand nombre de mots de la langue Grecque, qu'elle habilla à sa mode, & se rendit comme naturels : avantage que n'avoient point eu les Grecs. On apperçoit & on sent encore le goût de la langue Grecque dans les vieux Poëtes Latins, tels que Pacuvius, Ennius, Plaute, sur-tout par les mots composés qui y sont très-fréquens. Ce que nous avons des discours de Caton, des Gracques, & des autres Orateurs de leur tems, montre un langage déja fort riche, fort énergique, & auquel il ne manquoit rien que de la grace, de l'arrangement, de l'harmonie.

Le commerce plus fréquent que Rome eut avec la Grece depuis qu'elle en eut fait la conquête, y apporta un changement entier pour le langage, aussi-bien que pour le goût de l'Eloquence & de la Poésie, deux choses qui paroissent inséparables. A comparer Plaute avec Térence, Lucrece avec Virgile, on les croiroit séparés par plusieurs siecles, & cependant ils ne sont éloignés les uns des autres que de peu d'années. On peut fixer à Térence l'époque du renouvellement, ou plutôt de l'établissement de la pure Latinité à Rome, & conduire cette époque jusqu'à la mort d'Auguste; espace qui comprend cent cinquante ans, & quelque chose de plus. C'est ici

le beau siecle de Rome par rapport aux Belles-Lettres & aux Arts ; & comme on l'appelle, le siecle d'or, pendant lequel une foule d'Auteurs du premier mérite porta la pureté & l'élégance de la diction à son dernier période par des Ecrits, entiérement différens pour le style & pour la matiere, mais tous également marqués au coin de la pure Latinité & du bon goût.

Ce progrès si rapide de la langue Latine doit moins étonner, quand on se souvient que des hommes tels que Scipion l'Africain le jeune & Lélius d'un côté, & de l'autre Cicéron & César, ne dédaignoient pas au milieu de leurs importantes occupations, les premiers de prêter leur main & leur plume à un Poëte Comique, les autres de composer eux-mêmes des Traités sur la Grammaire.

Cette pureté du langage alla toujours en déclinant depuis la mort d'Auguste, aussi-bien que le goût de la saine éloquence ; car leur sort est presque toujours le même. Pour peu qu'on ait de discernement, on voit une différence sensible entre les Auteurs du tems d'Auguste, & ceux qui ont vécu après lui. Mais deux cens ans après, la différence est extrême, comme on le sentira aisément par la lecture des Ecrivains de l'Histoire d'Auguste. La pureté du langage ne s'est conservée presque (encore avec quelque altération) que parmi les Jurisconsultes Ulpien, Papinien, Paul, &c.

Je ne sais si j'ai eu raison de dire que le

sort du langage & celui du goût étoit toujours le même. Nous avons de vieux Auteurs François, comme Marot, Amiot, Montagne, & d'autres, dont la lecture plaît encore infiniment, & sans doute plaira toujours. Qu'est-ce qu'on aime & qu'on estime dans ces Auteurs? Ce n'est point le langage, puisque nous ne pourrions maintenant en souffrir un pareil. C'est un je ne sais quoi, qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer : un air simple & naïf, un tour gracieux, des manieres naturelles, une noblesse & une grandeur de style sans affectation & sans enflure, sur-tout des sentimens puisés dans la nature, qui partent du cœur, & qui vont au cœur : en un mot, c'est ce goût antique d'Athenes & de Rome, qui est de tous les tems & de tous les pays, & qui jette dans les Ecrits un certain sel, dont la finesse & la délicatesse se fait sentir à tout Lecteur spirituel, & ajoute un nouveau prix à la force & à la solidité des choses mêmes

Mais pourquoi ce vieux langage ne plaît-il plus? Je parle seulement des mots. Il en manque un très-grand nombre dans notre langue. On en trouve d'excellens dans ces vieux Auteurs : les uns clairs, simples, naturels; les autres pleins de force & d'énergie. J'ai toujours souhaité qu'une main habile fît un petit recueil des uns & des autres, c'est-à-dire, de ce qui nous manque & de ce que nous pouvons acquérir, pour nous montrer le tort que nous avons

de négliger ainsi le progrès & l'avancement de notre langue, & pour piquer (qu'on me pardonne cette expression) la stupide indolence où nous demeurons sur ce sujet. Car, si la langue Françoise, riche d'ailleurs & opulente, éprouve en certaines occasions une sorte de disette & de pauvreté, c'est à notre fausse délicatesse que nous devons imputer ce défaut. Pourquoi ne pas l'enrichir peu à peu de nouvelles expressions excellentes, que nos Auteurs anciens, ou que les peuples voisins même nous fourniroient, comme nous voyons que les Anglois le pratiquent si utilement. Je sais bien qu'il faut être sur cet article fort discret & fort réservé : mais il ne faut pas aussi pousser la discrétion jusqu'à une timide pusillanimité.

Nous avons lieu de croire que notre langue a été conduite au plus haut point de perfection où elle puisse arriver ; & l'honneur qu'on lui fait de l'adopter dans presque toutes les Cours de l'Europe, en est une glorieuse preuve. S'il lui manque quelque chose, ce ne peut être, ce semble, qu'une plus riche abondance, quoique cependant ceux qui savent manier la langue, ne s'apperçoivent presque pas qu'elle manque d'aucuns mots pour exprimer leurs pensées : mais elle pourroit en avoir un plus grand nombre. La France a eu dans le siecle passé, & a encore dans celui-ci, des Ecrivains d'un mérite distingué, & fort capables de lui procurer ce nouvel

avantage. Mais ils respectent & craignent le Public. Ils se font, avec justice, un devoir de se régler sur son goût, & de ne point le heurter. Ainsi, ponr ne pas courir le risque de lui déplaire, ils n'osent presque jamais hazarder aucune expression nouvelle, & ils laissent en ce point la langue dans l'état où ils l'ont trouvée. Ce seroit donc au Public à se rendre, pour l'honneur de la Langue & de la nation, moins délicat & moins dédaigneux; & aux Auteurs, à devenir aussi un peu moins timides; mais, je le répete, en gardant toujours beaucoup de discrétion & de réserve.

Mais je ne m'apperçois pas, que moi-même peut-être, en hazardant ainsi mes réflexions sur notre langue, je pourrai paroître manquer de respect pour le Public; ce qui feroit bien contraire à mon intention. Je finis cet Article, qui regarde la Grammaire, en prenant la liberté d'avertir encore les Lecteurs, que cette Etude est très-importante, & ne doit point être négligée. Je vois avec joie qu'on fait voir réguliérement dans plusieurs Classes de l'Université la Grammaire Françoise.



CHAPITRE SECOND.

DES PHILOLOGUES.

ON appelle *Philologues* ceux qui ont travaillé ſur les anciens Auteurs, pour les examiner, les corriger, les expliquer, & les mettre au jour : ceux qui ont embraſſé cette Littérature univerſelle qui s'étend ſur toutes ſortes de ſciences & d'Auteurs, & qui faiſoit anciennement la principale & la plus belle partie de la Grammaire. On entend donc par *Philologie* une eſpece de ſcience compoſée de Grammaire, de Rhétorique, de Poétique, d'Antiquités, d'Hiſtoire, de Philoſophie, & quelquefois même de Mathématiques, de Médecine, & de Juriſprudence ; ſans traiter aucune de ces matieres à fond ni ſéparément, mais les effleurant toutes ou en partie. Je ne ſais pourquoi cette Philologie, qui a fait tant d'honneur aux Scaligers, aux Saumaiſes, aux Caſaubons, aux Voſſius, aux Sirmonds, aux Gronovius, &c. & qui eſt encore fort cultivée en Angleterre, en Allemagne, & en Italie, eſt preſque mépriſée en France, où l'on ne fait plus de cas que des ſciences exactes, & portées à leur perfection, comme la Phyſique, la Géométrie, &c. Notre Académie des Belles-Lettres, qui, ſous ce nom, ren-

ferme toutes les especes d'érudition ancienne & moderne, & qui donne tous les ans dans ses Mémoires des Traités sur toutes sortes de matieres, peut contribuer beaucoup à renouveller parmi nous & à augmenter ce goût de Philologie & d'érudition. Je rapporterai ici quelques-uns de ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre d'érudition, en mêlant les Grecs avec les Latins.

ERATOSTHENE.

De illustr. Grammat. cap. 10.

Olymp. 146. Av. J.C. 200.

SUÉTONE dit qu'Eratosthene fut le premier qui porta le nom de *Philologue*. Il étoit de Cyrene, & devint Bibliothéquaire d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe. Il avoit embrassé toutes sortes de connoissances, sans vouloir en approfondir aucune, comme font ceux qui s'appliquent particuliérement à une seule, & qui veulent y exceller. C'est ce qui lui fit donner le surnom de * *Béta*, parce que ne pouvant aspirer au premier rang dans aucune science particuliere, il étoit du moins parvenu au second dans toutes en général. Il vécut quatre-vingt ans, se laissa mourir de faim, ne pouvant survivre à la perte de la vue dont il fut affligé. J'aurai occasion d'en parler encore ailleurs. Il eut pour disciple Aristophane de Byzance, qui fut maître du célebre Critique Aristarque.

Suidas.

* Béta *est la seconde lettre de l'alphabet.*

VARRON.

VARRON (*Marc Terentius*) a été re-

gardé comme le plus docte des Romains. Il naquit en 635. de la fondation de Rome, & mourut l'an 726., âgé de 90. ans. Il assure lui-même qu'il avoit composé près de cinq cens Volumes sur différentes matieres. Il dédia celui de la Langue Latine à Cicéron. Il composa un Traité de la vie rustique, *de re rustica*, qui est fort estimé. Ces deux derniers ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

AN.M.3619. *Apud Aul. Gell. lib. 3. cap. 10.* AN.M.3709.

Saint Augustin admire & releve en plusieurs endroits la vaste érudition de ce savant Romain. Il nous a conservé le plan du grand ouvrage de Varron sur les Antiquités Romaines, composé de quarante & un Livres. C'est de cet ouvrage que parle Cicéron en s'adressant à Varron même. » Nous (*a*) étions, lui dit-il, auparavant » comme étrangers, & en quelque sorte » égarés dans notre propre ville. Vos Li- » vres nous ont, pour ainsi dire, ramenés » chez nous, en nous faisant connoître qui » & où nous étions «. Après le dénombrement qu'en fait Cicéron, saint Augustin, plein d'admiration, s'écrie : » Var- » ron (*b*) a lu un si grand nombre de Li- » vres, qu'on est étonné comment il a pu

(*a*) Nos, inquit, in nostra urbe peregrinantes errantesque, tanquàm hospites, tui libri quasi domum reduxerunt, ut possemus aliquandò qui & ubi essemus agnoscere. *Academ. Quæst. lib. 1. n. 9.*

(*b*) Varro tam multa legit, ut aliquid ei scribere vacasse miremur ; tam multa scripsit, quàm multa vix quemquam legere potuisse credamus. *De Civit. Dei, lib. 6. c. 2.*

» trouver le tems d'en composer lui-même ;
» & il en a composé néanmoins un si grand
» nombre, qu'à peine conçoit-on qu'un
» seul homme en ait pu lire autant !

Il étoit difficile que tant d'ouvrages fussent écrits d'un style élégant & poli. Aussi (a) le même saint Augustin remarque-t-il que Cicéron loue Varron comme un homme d'un esprit pénétrant & d'un savoir profond, non comme un homme fort disert & fort éloquent.

ASCONIUS PEDIANUS.

ASCONIUS Pédianus, cité par Pline le Naturaliste & par Quintilien, a vécu sous Néron & sous Vespasien. Nous avons un reste de ses Notes ou de ses Commentaires sur diverses Oraisons de Cicéron. On peut dire qu'il a servi de modele à la plupart des Critiques & des Scholiastes Latins qui l'ont suivi, & à ceux qui se sont mêlés d'expliquer les Auteurs.

PLINE L'ANCIEN.

PLINE (*C. Plinius Secundus*) dit *l'Ancien*, pourroit être rangé parmi les Historiens, ou plutôt encore parmi les Philosophes qui ont traité de la Physique. Mais la multiplicité de matieres dont il parle dans ses Livres de l'Histoire Naturelle, a

(a) Cum Marco Varrone homine, inquit, omnium facilè acutissimo, & sine ulla dubitatione doctissimo. Non ait, eloquentissimo vel facundissimo; quoniam re verâ in hac facultate multum impar est. S. August. ibid.

fait que j'ai cru lui pouvoir donner place parmi les Philologues.

Pline étoit de Vérone, & vivoit dans le premier siecle sous Vespasien & Tite, qui l'honorerent de leur estime, & l'employerent en diverses affaires. Il porta les armes avec distinction: il fut agrégé dans le College des Augures, fut envoyé Intendant en Espagne, & malgré le tems que lui déroboient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui malheureusement sont perdus, excepté celui de *l'Histoire Naturelle*, compris en trente-sept Livres: (*a*) Ouvrage, dit Pline le jeune, d'une étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. En effet, étoiles, planetes, grêle, vents, pluies; arbres, plantes, fleurs; métaux, minéraux; animaux de toute espece, terrestres, aquatiques, volatils; descriptions Géographiques de villes & de pays, il embrasse tout, & ne laisse dans la nature & dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin Pour composer cet Ouvrage, il avoit parcouru près de deux mille Volumes.

Il a (*b*) soin d'avertir qu'il prenoit le tems de ce travail, non sur celui des affaires publiques dont il étoit chargé, mais sur son propre repos, & qu'il y employoit seule-

(*a*) Opus diffusum, eruditum, nec minùs varium quàm ipsa natura. *Plin. Epist.* 5. *lib.* 3.

(*b*) Successivis temporibus ista curamus, ad est, nocturnis. *Praef.*

-p. 5. l. 3. ment certaines heures perdues. Pline le jeune son neveu nous apprend qu'il menoit une vie simple & frugale, dormoit peu, & mettoit tout le tems à profit : celui des repas, pendant lesquels il se faisoit lire ; celui même des voyages, où il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes, son copiste : car il ne lisoit rien dont il ne fît des extraits. Il comptoit que ménager ainsi le tems, c'étoit prolonger sa vie, dont le sommeil abrege beaucoup la durée. *Pluribus horis vivimus : profectò enim vita vigilia est.*

In Præfat.

Pline étoit bien éloigné de la fastueuse vanité de certains Auteurs, qui ne rougissent point de copier les autres sans les nommer. » Il » me (*a*) semble, dit-il, que la probité & l'hon» neur demandent, que, par un aveu sincere, » on rende une sorte d'hommage à ceux de qui » l'on a tiré quelque secours & quelque lu» miere «. Il compare un Auteur qui profite du travail d'autrui, à une personne qui emprunte l'agent dont elle paie l'intérêt : avec cette différence pourtant, que le débiteur, par l'intérêt qu'il paie, n'acquitte point le fonds de la somme qu'on lui a prêtée ; au lieu qu'un Auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquiert en quelque sorte, & se le rend propre. D'où il conclut, qu'il y a de la pe-

(*a*) In his voluminibus Auctorum nomina prætexui. Est enim benignum, ut arbitror, & plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris... Obnoxii profectò animi, & infœlicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quàm mutuum reddere, cùm præsertim sors fiat ex usura. *In Præfat.*

titesse d'esprit & de la bassesse, d'aimer mieux être surpris honteusement dans le vol, que d'avouer ingénuement sa dette. Je me suis bien enrichi de la sorte, & à bon marché.

Il sentoit parfaitement toute la difficulté & tous les inconvéniens d'une entreprise comme la sienne, où la matiere qu'on traite est par elle-même ingrate, stérile, ennuyeuse, & ne laisse aucun lieu de faire paroître de l'esprit. Mais (a) il étoit persuadé qu'on sait quelque gré aux Auteurs qui préferent le desir d'être utiles au Public, à celui de plaire : & qui, dans cette vue, ont le courage de surmonter & de dévorer toutes les peines d'un travail ennuyeux & rebutant.

Il se flatte qu'on lui pardonnera toutes les fautes qui lui seront échappées ; & l'on y en trouve beaucoup en effet, comme cela est inévitable dans un Ouvrage d'une si vaste étendue, & d'une si prodigieuse variété.

Pline dédia son Ouvrage à Tite, alors associé presque à l'Empire par Vespasien son pere, & qui devint depuis les délices du genre humain. Il en fait un éloge magnifique & abrégé, en lui disant : » Votre élévation n'a causé en vous d'autre changement, sinon de vous mettre en état de faire tout le bien que vous desirez ; en égalant votre pouvoir à votre bonne volonté : *Nec quicquam in te mutavit fortunæ amplitudo*,

(a) Equidem ita sentio, peculiarem in studiis causam eorum esse, qui difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi. *Ibid.*

nisi ut prodesse tantumdem posses & velles.

Epist. 16. lib. 6. Pline le jeune nous apprend dans une Lettre qu'il adresse à Tacite l'Historien, le triste accident qui fit périr son Oncle. Il étoit à Misene où il commandoit la flotte. Ayant appris qu'il paroissoit un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire, il se mit sur mer, & s'apperçut bientôt qu'il sortoit du mont Vésuve. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuyoit, & où le péril paroissoit le plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il appercevoit quelque mouvement extraordinaire, il faisoit ses observations, & les dictoit. Déja sur ses vaisseaux voloit la cendre plus épaisse & plus chaude à mesure qu'ils approchoient. Déja tomboient autour d'eux des pierres calcinees, & des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu. Pline délibéra quelque tems s'il retourneroit en arriere : mais s'étant rassuré, il continua sa route, mit pied à terre à Stabie, & s'arrêta chez Pomponianus son ami, qu'il trouva tout tremblant, & qu'il tâcha d'encourager. Après le repas, il se coucha, & dormit d'un profond sommeil. L'approche du danger obligea de l'éveiller. Les maisons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens. Ils s'avancerent tous dans la campagne. Je passe beaucoup de circonstances. La nuit sombre & affreuse qui couvroit tout, n'étoit un peu dissipée

que par la lueur de l'incendie. Des flammes qui parurent plus grandes, & une odeur de soufre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Pline se leve appuyé sur deux valets, & dans le moment tombe mort, suffoqué apparemment par l'épaisseur de la fumée.

Telle fut la fin du savant Pline. On ne peut savoir mauvais gré à un Neveu d'avoir peint en beau la mort de son oncle, & de n'y avoir vu que de la force, du courage, de l'intrépidité, & de la grandeur d'ame. Mais si nous en voulons juger sainement, peut-on excuser de témérité une entreprise, où un homme expose sa vie, & , ce qui est encore plus condamnable, celle des autres, pour satisfaire une simple curiosité ?

Il me reste, pour terminer cet article, à dire un mot du style de Pline. Il lui est tout particulier, & ne ressemble à aucun autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siecle d'Auguste, dont il n'étoit pourtant éloigné que d'assez peu d'années. Son caractere propre est la force, l'énergie, la vivacité, je puis même dire la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées; & une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre & rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer aussi que son style est dur & serré, & par là souvent obscur : que ses pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées, & même fausses. J'essaierai d'en donner quelques exemples.

Lib. 19. in Proem.

Pline développe les merveilles renfermées dans la matiere dont les voiles de vaisseaux sont composées, c'est-à-dire, du lin & du * chanvre. L'homme jette dans la terre une petite semence, qui lui servira à se rendre maître des vents, & à les convertir à ses besoins. Sans parler d'une infinité de secours qu'on tire du lin ou du chanvre pour tous les usages de la vie, quoi de plus merveilleux que de voir une herbe rapprocher l'Egypte de l'Italie malgré la mer qui les sépare ? Et quelle herbe encore ? Petite, mince, foible, qui s'éléve à peine de terre, qui d'elle-même ne forme ni corps ni substance ferme, & qui a besoin, pour servir à nos usages, d'être brisée, & réduite à la souplesse de la laine. C'est à cette plante, toute médiocre qu'elle est, qu'on doit la facilité de se transporter d'un bout du monde à l'autre. *Seritur linum. Sed in qua non occurrit vitæ parte ? quodve miraculum majus, herbam esse quæ admoveat Ægyptum Italiæ... Deniquè tam parvo semine nasci, quod orbem terrarum ultrò citròque portet, tam gracili avenâ, tam non altè à terra tolli ; neque id viribus suis necti, sed passum, tusumque, & in mollitiem lanæ coactum !*

* Pline ne parle que du lin.

Lib. 3. cap. 5.

Il donne une idée magnifique de la grandeur & de la majesté de l'Empire Romain. Rome, selon lui, est en même tems la mere de l'univers, & lui doit sa nourriture ; choisie exprès par les Dieux pour illustrer le ciel même, pour réunir tous les Empires épars çà & là dans le monde, pour adoucir les

mœurs, pour réduire à un ſeul & même langage les langues barbares & diſcordantes de tant de nations, pour établir entre elles par ce moyen un ſalutaire & facile commerce, pour rappeller l'homme aux loix de l'humanité, en un mot pour rendre cette ville la patrie commune de tous les peuples de l'univers. *Terra (Italia) omnium terrarum alumna, eadem & parens; numine Deum electa, quæ cœlum ipſum clarius faceret, ſparſa congregaret imperia, rituſque molliret, & tot populorum diſcordes feraſque linguas ſermonis commercio contraheret ad colloquia, & humanitatem homini daret, breviterque una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret.*

Je n'ajouterai plus ici qu'un ſeul endroit, mais qui m'a paru bien remarquable, & qui nous regarde tous. C'eſt avec raiſon, dit Pline, qu'on donne à l'homme le premier rang parmi toutes les autres créatures, lui pour qui la nature ſemble les avoir toutes formées : mais elle lui fait acheter bien cher tous ſes préſens, de ſorte qu'on ne ſait ſi on a plus lieu de la regarder à ſon égard comme une mere indulgente, que comme une dure marâtre. Tous les autres animaux naiſſent couverts chacun d'une maniere différente, l'homme eſt le ſeul qui ait beſoin d'un ſecours étranger pour ſe couvrir. Il eſt jetté, en naiſſant, tout nud ſur la terre auſſi nue que lui. Le premier ſigne de vie qu'il donne, ſont des cris, des pleurs, des larmes; ce qui n'arrive à aucun des autres.

Lib. 7. in Proœm.

*animaux. A ce premier usage qu'il a fait de la lumiere, succedent les liens & les langes dont on serre & on enveloppe tous ses membres, ce qui ne lui est pas moins particulier. C'est dans cet état que se trouve, aussi-tôt après sa naissance, le Roi des animaux, destiné à leur commander, pieds & mains liés & poussant des gémissemens. Il commence sa vie par les supplices, coupable uniquement parce qu'il est né. Peut-on comprendre la folie des hommes, de croire, après de tels commencemens qu'ils soient nés pour le faste & l'orgueil: *Principium jure tribuetur homini, cujus causâ videtur cuncta alia genuisse natura, magnâ sæva mercede contra tanta sua munera: non sit ut satis æstimare, parens melior homini, an tristior noverca fuerit. Ante omnia, unum animantium cunctorum alienis velat opibus; cæteris variè tegmenta tribuit. ... Hominem tantùm nudum, & in nuda humo, natali die abjicit ad vagitus statim & ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrymas, & has protinus*

* *La langue Latine a un mot propre pour exprimer le cri des enfans,* vagitus: *comme elle en a aussi pour marquer le cri des bœufs, vaches, & taureaux*, mugitus, *& celui des lions en colere*, rugitus *Notre langue a adopté les deux derniers mots*, mugissement, rugissement. *Je ne sais pas pourquoi elle n'en feroit pas autant à l'égard du premier, & pourquoi elle ne diroit pas* vagissement, *qui est dans la même analogie. Ce mot choqueroit d'abord par la nouveauté, on s'y accoutumeroit peut-être insensiblement comme on s'est accoutumé aux autres. Pour moi, qui ne me sens pas assez d'autorité dans le public, je n'ai pas osé le hazarder (& je me suis contenté de dire en moi-même avec quelque regret:)*
Ego cur acquirere pauca,
Si possum, invideor? *Hor.*

vitæ principio... Ab hoc lucis rudimento, quæ ne feras quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, & omnium membrorum nexus. Itaque fœliciter natus jacet, manibus pedibusque devinctis, flens animal cæteris imperaturum; & à suppliciis vitam auspicatur unam tantùm ob culpam, quia natum est. Heu dementiam ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos! Les Païens sentoient bien la misere de l'homme dès sa naissance, mais ils n'en connoissoient pas la cause, comme le remarque saint Augustin en parlant de Cicéron : *rem vidit, causam non vidit.*

Ce peu d'endroits de Pline que j'ai rapportés ici, & que j'ai traduits du mieux qu'il m'a été possible, sans pouvoir rendre l'énergie de l'original, peut suffire pour donner quelque idée de son style & de son caractere. Je dois faire remarquer, avant que de finir, l'art industrieux de l'Auteur dont je parle. Son Ouvrage, qui embrasse toute l'Histoire Naturelle, & qui traite dans un détail exact une infinité de sujets, absolument nécessaires pour son plan, mais tout à fait ennuyeux par eux-mêmes, est rempli presque par-tout de ronces & d'épines, qui n'offrent rien d'agréable au Lecteur, & qui sont fort capables de le rebuter. Pline, en homme habile, pour prévenir, ou du moins pour diminuer cet ennui & ce dégoût, a eu soin de répandre çà & là quelques fleurs, de jetter dans certains récits beaucoup d'agrément & de vivacité, & d'orner de belles & solides réflexions presque toutes les

Préface qu'il met à la tête de chacun de ses Livres.

LUCIEN.

LUCIEN, Auteur Grec, étoit de Samosate, capitale de la Comagene, province de Syrie. Il étoit d'une condition fort médiocre. Son pere, n'ayant pas le moyen de l'entretenir, résolut de lui faire apprendre un métier. Mais les commencemens ne lui en ayant pas été favorables, il se jetta dans les Lettres sur un songe vrai ou supposé qui est rapporté au commencement de ses Ouvrages. J'en donnerai ici l'extrait, qui pourra contribuer à faire connoître son génie & son style.

J'avois près de quinze ans, dit-il, & n'allois plus à l'école, lorsque mon pere délibéra avec ses amis sur ce qu'il devoit faire de moi. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me jettât dans les Lettres, parce que, pour y réussir, il faut beaucoup de tems & de dépense. Ils considéroient que je n'étois pas riche, & qu'en apprenant quelque métier j'aurois moyen de me fournir moi-même en peu de tems de quoi vivre, sans être à charge à mon pere, ni à ma famille. Cet avis fut suivi, & l'on me mit entre les mains d'un Oncle, qui étoit un excellent Seulpteur. Cet Art ne me déplaisoit pas, parce que je m'étois amusé de bon heure à faire des petits ouvrages de cire où je réussissois assez : d'ailleurs la Sculpture ne me paroissoit pas tant un métier, qu'un divertisse-

ment honnête. On me mit donc à l'ouvrage, pour voir comment je m'y prendrois. Mais je commençai par appuyer si lourdement le ciseau sur la pierre qu'on m'avoit donné à travailler, & qui étoit fort délicate, qu'elle se rompit sous mes mains. Mon oncle entra dans une telle colere, qu'il ne put s'empêcher de me frapper, & de me donner plusieurs coups : ainsi mon apprentissage commença par les larmes.

Je courus au logis tout pleurant, & racontai ma triste aventure, montrant les marques des coups que j'avois reçus : ce qui affligea extrêmement ma mere. Le soir étant venu, je me couchai, & ne fis que rêver toute la nuit. J'eus, pendant le sommeil, un songe dont l'image me demeura vivement empreinte dans la mémoire. Je crus voir deux femmes. L'une grossiere & mal peignée, qui avoit les mains crasseuses, les bras retroussés, le visage tout couvert de sueur & de poussiere, enfin telle qu'étoit mon Oncle lorsqu'il travailloit de son métier. L'autre avoit un air gracieux, un visage doux & riant, un habit fort propre, mais modeste. Après m'avoir bien tiraillé pour m'attirer chacune à leur parti, enfin elles remirent à mon choix la décision de leur différent, & plaiderent leur cause successivement.

La premiere commença ainsi. » Mon fils, » je suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance, » ton Oncle s'y étant rendu très-célebre. Si

» tu veux me suivre sans t'arrêter aux cajo-
» leries de ma rivale, je te rendrai illustre,
» non comme elle, par des paroles, mais
» par des effets. Car, outre que tu devien-
» dras robuste & vigoureux comme moi, tu
» remporteras une estime qui ne sera point su-
» jette à l'envie, ni cause un jour de ta perte,
» comme les charmes de celle qui te veut su-
» borner. Du reste, que mon habit ne te fasse
» point de peine : c'est celui de Phidias & de
» Polyclete, & des autres grands Sculpteurs
» qui se sont fait adorer dans leurs ouvrages,
» & qu'on révere encore avec les Dieux qu'ils
» ont faits. Considere combien, en suivant
» leurs traces, tu acquerras de gloire & de
» louange, & de quelle joie tu combleras
» ton pere & ta famille«. Voilà à peu
près ce que me dit cette Dame, d'un ton
rude & grossier, comme parlent les Arti-
sans, mais avec force & vivacité. Après
quoi l'autre me parla ainsi.

» Je suis l'Erudition, qui préside à tou-
» tes les belles connoissances. La Sculpture
» t'a étalé les avantages que tu aurois avec
» elle. Mais si tu l'écoutes, tu ne seras ja-
» mais qu'un misérable Artisan, exposé au
» mépris & aux injures de tout le monde,
» & contraint de faire la cour aux Grands
» pour subsister. Quand tu deviendrois des
» plus excellens en ton Art, on se conten-
» tera de t'admirer, sans porter d'envie à
» ta condition. Mais, si tu veux me suivre,
» je t'apprendrai tout ce qu'il y a de beau
» & de rare dans l'univers, & tout ce qu'il

» y a de remarquable dans toute l'Antiquité. J'ornerai ton ame des vertus les plus estimables, telles que sont la modestie, la justice, la piété, la douceur, l'équité, la prudence, la patience, & l'amour de tout ce qui est honnête & louable : car ce sont là les véritables ornemens de l'ame. Au lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en donnerai un majestueux, comme celui que tu me vois ; & de pauvre & inconnu, je te rendrai illustre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les pays étrangers, je ferai marcher ta renommée devant toi. Par-tout on viendra te consulter comme un oracle : tu seras adoré & respecté de tout le monde. Je te donnerai même l'immortalité tant vantée, & te ferai vivre à jamais dans la mémoire des hommes. Considere ce qu'Eschine & Démosthene, l'admiration de tous les siecles, sont devenus par mon moyen. Socrate qui avoit suivi d'abord la Sculpture ma rivale, ne m'eut pas plutôt connue, qu'il l'abandonna pour moi. A-t-il eu sujet de s'en repentir ? Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses, & de crédit, pour suivre une pauvre inconnue, qui le marteau & le ciseau à la main n'a que ces vils instrumens à t'offrir, qui est contrainte de travailler de ses mains pour vivre, & de songer plutôt à polir un marbre, qu'à se polir soi-même.

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces paro-

les, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois reçus, je courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eût achevé son discours. L'autre, transportée de colere & de dépit, fut changée sur le champ en statue, comme on le dit, de Niobé. Alors l'Erudition, pour me récompenser de mon choix, me fit monter avec elle sur son char, & touchant ses chevaux ailés me promena d'Orient en Occident, me faisant répandre par-tout je ne sais quoi de céleste & de divin, qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de bénédictions & de louanges. Elle me ramena ensuite dans mon pays couronné d'honneur & de gloire; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience; » Vois, lui dit-elle, en lui montrant l'habit dont son fils étoit revêtu, » de quel bonheur tu l'eusses » privé sans moi «. Telle fut la fin de mon songe.

Lucien termine ce petit discours en marquant que son dessein, dans le récit de ce songe qui a tout l'air d'être de son invention, a été de porter la Jeunesse à l'amour de la vertu, & de l'encourager par son exemple à surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette carriere, & à ne point regarder la pauvreté comme un obstacle au vrai mérite.

L'effet de ce songe fut d'allumer en lui un vif desir de se distinguer par l'étude des Belles-Lettres, & il s'y livra tout entier. On

On peut juger du progrès qu'il y fit par l'érudition qui paroît dans ses Ecrits sur toutes sortes de matieres : c'est ce qui m'a donné lieu de le ranger parmi les Philologues.

Il dit lui-même qu'il embrassa la profession d'Avocat : mais qu'ayant en horreur les criailleries & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie comme à un asyle.

Il paroît aussi par ses Ecrits que c'étoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'éloquence, & qui composoit des déclamations & des harangues sur divers sujets, & même des plaidoyers, quoiqu'il ne nous en reste point de sa façon.

Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Grece, puis en Gaule & en Italie : mais son plus long séjour fut à Athenes. Dans son extrême vieillesse il prit la Charge de Greffier du Préfet d'Egypte. Je n'entre point dans le détail des particularités de sa vie, peu importantes pour mon sujet. Il vécut jusqu'au tems de l'Empereur Commode, à qui il adressa, après la mort de Marc Aurele, l'histoire de l'imposteur Alexandre.

Il a laissé beaucoup d'écrits, & sur différentes matieres. La pureté de la langue Grecque, le style net, agréable, vif, & plein d'esprit, les font lire avec beaucoup de plaisir. Il a attrapé dans ses Dialogues des Morts cette simplicité fine, & cet enjouement naïf, qui sont si propres à ce gen-

re d'écrire, très-difficile, quoiqu'il ne le paroiſſe pas, parce qu'il faut y faire parler une infinité de perſonnages, d'âge & d'état fort différens, chacun ſelon ſon caractere particulier.

Il a cet avantage, que Quintilien a remarqué dans Cicéron, qu'il peut être utile à ceux qui commencent, & qu'il n'eſt pas inutile aux plus avancés. Il eſt merveilleux pour la narration, & a une fécondité qui peut être d'un grand ſecours aux eſprits naturellement ſecs & ſtériles.

Il traite la fable d'une maniere agréable, & fort propre à la faire retenir, ce qui n'eſt pas un petit avantage pour l'intelligence des Poëtes. Il fait, en mille endroits, une peinture admirable de la miſere de cette vie, de la vanité des hommes, du faſte des Philoſophes, & de l'arrogance des Savans.

Il eſt vrai néanmoins qu'il faut du choix & du diſcernement dans cet Auteur, qui, dans pluſieurs de ſes Ouvrages, marque peu de reſpect pour la pudeur, & fait une profeſſion ouverte d'impiété, ſe moquant également, & de la Religion Chrétienne dont il parle en pluſieurs endroits avec un ſouverain mépris, & des ſuperſtitions païennes dont il fait voir le ridicule. C'eſt ce qui lui a fait donner le ſurnom de Blaſphémateur & d'Athée. Auſſi il ſuivoit la Philoſophie d'Epicure, qui n'eſt guere éloignée de l'athéiſme : ou plutôt il n'avoit ni religion, ni dogme fixe & conſtant, te-

Suidas.

gardant tout comme incertain & problématique, & voulant se rire de tout.

Suidas dit qu'on tenoit qu'il étoit mort déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit eu la hardiesse de se railler de Jesus-Christ. Il seroit à souhaiter que ce fait fût mieux attesté.

AULU-GELLE.

AULU-GELLE (*Aulus Gellius* ou par corruption *Agellius*) est un Grammairien, qui voit dans le second siecle, sous M. Aurele, & sous quelques Empereurs qui le suivirent. Il étudia la Grammaire à Rome, & la Philosophie à Athenes sous Calvisius Taurus, d'où il revint ensuite à Rome.

Il s'est rendu célebre par ses *Nuits Attiques*. C'est le nom qu'il a donné au recueil qu'il fit, pour ses enfans, de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des Auteurs, ou par la conversation des hommes habiles. Il l'appella ainsi, parce qu'il l'avoit composé à Athenes pendant l'hyver dont les longues nuits laissent plus de tems pour travailler. Macrobe en copie diverses choses sans le nommer. Gell. in Praef.

Il ne paroît pas un grand discernement dans les matieres qu'il a choisies comme les plus considérables & les plus utiles, & qui pour la plupart ne sont que des remarques de Grammaire peu importantes. On lui est pourtant redevable de plusieurs faits & de plusieurs monumens de l'Anti-

I 2

quité, que lui seul nous a conservés. Des vingt Livres qui composent cet ouvrage, le huitieme est entiérement perdu : il n'en
Lib. 10. c. 1. reste que les titres des Chapitres. Celui où il traite en passant des Loix des douze Tables, est fort estimé.

Le style d'Aulu-Gelle ne manque pas de force, mais il est souvent mêlé de mots barbares & impropres, qui le rendent dur & obscur, & qui se sentent du siecle où il a vécu, dont il ne faut pas attendre beaucoup de pureté ni d'élégance.

Gell. lib. 14. cap. 2. Entre les particularités qu'il nous apprend de sa vie, il remarque qu'étant encore fort jeune, & ayant été choisi par les Préteurs pour juger quelques petites affaires de particuliers, il s'en présenta une où un homme demandoit à un autre une somme d'argent qu'il disoit lui avoir prêtée. Il ne le prouvoit que par des indices fort foibles, n'ayant ni actes ni témoins : mais c'étoit constamment un homme d'honneur, d'une vie irreprochable, & d'une intégrité reconnue. Sa partie au contraire, qui nioit la dette, étoit un homme décrié pour son avarice sordide ; & l'on montroit qu'il avoit été souvent convaincu de mensonge, de fraude, & de perfidie. Aulu-Gelle avoit pris avec lui, pour juger ce procès, plusieurs de ses amis accoutumés au barreau, mais qui ne demandoient qu'à expédier, parce qu'ils avoient bien d'autres affaires. Ainsi ils concluoient tous sans difficulté qu'on ne pouvoit point obli-

ger un homme à payer, lorſqu'il n'y avoit point de preuves qu'il dût ce qu'on lui demandoit.

Aulu-Gelle ne put ſe réſoudre à mettre ainſi les parties hors de Cour, jugeant l'un très-capable de dénier ce qu'il devoit, & l'autre incapable de demander ce qu'on ne lui devoit pas. Il remit le jugement à un autre jour, & s'en alla conſulter Favorin qui vivoit encore à Rome : c'étoit un Philoſophe d'une grande réputation. Favorin lui rapporta, ſur le cas qu'il lui propoſoit, un endroit de Caton, qui diſoit que dans ces ſortes d'occaſions où il n'y avoit point de preuves, l'ancienne pratique des Romains étoit d'examiner lequel des deux étoit le plus homme de bien ; &, quand ils l'étoient également, ou qu'ils étoient également décriés, de juger en faveur de celui à qui on demandoit : d'où Favorin concluoit, qu'entre deux perſonnes ſi différentes il n'y avoit point de difficulté à croire un homme de bien contre un méchant. Quelque reſpect qu'eût Aulu-Gelle pour ce Philoſophe, il ne put pas entrer entiérement dans ſa penſée ; &, ne voulant rien faire contre ſa conſcience, il s'excuſa de juger cette affaire, où il ne voyoit pas aſſez clair. Il ne ſouffriroit maintenant aucune difficulté, & le Débiteur prétendu ſeroit pris à ſerment, & cru ſur ſa parole.

ATHÉNÉE.

ATHÉNÉE étoit de Naucrate, ville autrefois célebre dans l'Egypte, sur un bras du Nil à qui elle donnoit le nom. Il vivoit du tems de l'Empereur Commode. Il a composé en Grec un ouvrage sous le nom de *Dipnosophiste*, c'est-à-dire, *Banquet des Savans*, qui est rempli d'une infinité de recherches curieuses & savantes, & qui donne beaucoup de lumieres pour les antiquités Grecques. Nous n'avons qu'un abrégé ou des extraits des premiers Livres de son Dipnosophiste, faits, comme le croit Casaubon, à Constantinople, il y a cinq ou six cens ans.

Voss. hist. gr. lib. 2. c. 15.

JULIUS POLLUX.

JULIUS POLLUX étoit compatriote & contemporain d'Athénée. Il adressa à Commode, lorsqu'il n'étoit que César, & que M. Aurele vivoit encore, les dix Livres que nous avons de lui sous le titre d'*Onomasticon*. C'est un recueil des mots synonymes par lesquels les bons Auteurs Grecs ont coutume d'exprimer une même chose. Il étoit apparemment un des Précepteurs de Commode. Il lui plut par sa belle voix, & ce Prince lui donna la chaire établie à Athenes pour les Professeurs en Eloquence. Philostrate, qui le met entre les Sophistes, lui attribue une grande connoissance de la langue Grecque, le discernement de ce qui étoit bien ou mal écrit, & assez de génie pour l'éloquence, mais peu d'art.

Philostr. p. 589. 590.

SOLINUS.

C. JULIUS SOLINUS nous a laissé une description de la terre, sous le nom de *Polyhistor.* Vossius rapporte plusieurs opinions sur le tems où a vécu cet Auteur, & conclut que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il a précédé saint Jérôme qui le cite, c'est-à-dire, qu'il est après le premier siecle, & avant la fin du quatrieme. Son ouvrage n'est qu'un extrait de divers Auteurs, particuliérement de Pline le Naturaliste, & est fait avec assez peu de lumiere & de jugement. *Voss. hist. Lat. lib. 3.*

PHILOSTRATE.

IL y a eu plusieurs Sophistes de ce nom. Nous ne parlerons ici que de celui qui a fait la vie d'Apollone de Tyannes. Il étoit du nombre des hommes de lettres qui fréquentoient la Cour de l'Impératrice Julie femme de Sévere. Il professa l'éloquence à Athenes, & ensuite à Rome sous Sévere. La vie d'Apollone, écrite par Damis le plus zélé de ses disciples, qui n'étoit proprement que des Mémoires assez mal écrits, étant tombée entre les mains de Julie, elle la donna à Philostrate, qui sur ces Mémoires, & sur ce qu'il put tirer des Ouvrages d'Apollone même, & sur quelques autres Ecrits, composa l'Histoire que nous en avons. *Suidas. An J.C. 194.*

Eusebe soutient qu'il seroit facile de montrer qu'une grande partie de ses narra- *Euseb. in Hier.*

tions se détruisent d'elles-mêmes, & qu'elles ne sentent que la fable & le roman. Aussi il ne craint point d'assurer que tout son Ouvrage est plein de fictions & de faussetés. Pho-
Phot. c. 44. tius, qui rapporte en abrégé une partie des faits de cette Histoire, en traite plusieurs de fables impertinentes. Suidas en parle de même.

Ce dernier, outre la vie d'Apollone, attribue à Philostrate beaucoup d'Ecrits, & entr'autres quatre Livres de Tableaux & de Descriptions que nous avons encore, qui ont passé pour un Ouvrage fort beau, bien soutenu, & écrit dans toute la délicatesse de la langue Attique.

MACROBE.

On donne à cet Auteur, à la tête de ses ouvrages, les noms d'*Aurélius Théodosius Ambrosius Macrobius*. On y ajoute le titre d'*Illustre*, propre à ceux qui étoient élevés aux premieres dignités de l'Empire Il étoit d'un pays où la langue Latine n'étoit pas d'un usage commun, c'est-à-dire, de la Grece ou de l'Orient. Il a vécu sous Théodose, & sous ses enfans.

Quoiqu'on n'ait pas de certitude que cet Auteur soit le Macrobe qu'on trouve dans les loix d'Honoré & de Théodose, on ne peut gueres néanmoins douter qu'il n'ait vécu vers ce tems-là, puisque toutes les personnes qu'il fait parler dans ses Saturnales, en sont à peu près.

Saturn. l. 1. in Præfat. Il feint cet entretien pour ramasser tout

ce qu'il ſavoit d'antiquités, afin que ce recueil pût ſervir à l'inſtruction de ſon fils Euſtathe, à qui il l'adreſſe. Et comme il y fait raſſembler tous les plus grands & les plus habiles de Rome durant les vacations des Saturnales, on a donné le nom de *Saturnales* à ſon ouvrage. Il y fait profeſſion de rapporter ordinairement les choſes dans les propres termes des Auteurs dont il les tiroit, parce qu'il ne cherchoit pas à faire paroître de l'éloquence, mais à inſtruire ſon fils : outre qu'étant Grec, il n'avoit pas une entiere facilité à s'exprimer en Latin. On prétend en effet que ſon élocution n'eſt ni pure, ni belle ; & que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaie en Latin. Pour les choſes, on y trouve de l'agrément & de l'érudition.

Outre les Saturnales, on a encore deux Livres de Macrobe ſur le ſonge que Cicéron attribue à Scipion, faits auſſi pour ſon fils Euſtathe, à qui il les adreſſe.

DONAT.

DONAT, (*Ælius Donatus*) dont ſaint Jérôme a été écolier, enſeignoit la Grammaire à Rome avec éclat ſous l'Empereur Conſtance. An. J.C. 354.

On a des Commentaires ſur Virgile & ſur Térence, qu'on prétend être ceux mêmes que ſaint Jérôme attribue à Donat ſon Maître. Les plus habiles croient qu'il peut y avoir quelque choſe de lui dans le Com-

mentaire sur Virgile, mais qu'on y en a ajouté beaucoup d'autres qui sont indignes d'un homme aussi habile qu'il étoit. Pour le Commentaire sur Térence, on l'attribue à Evanthius, nommé Eugraphe par d'autres, qui vivoit du même tems. On ne croit pas non plus que les vies de ces deux Poëtes soient de Donat. Nous avons sous son nom quelques Ecrits de Grammaire qui sont estimés.

SERVIUS.

SERVIUS (*Maurus Honoratus*) vivoit vers le tems des Empereurs Arcade & Honoré. Il est fort connu par le Commentaire sur Virgile qui lui est attribué. L'opinion commune est que ce sont des Extraits en forme d'Abrégé tirés de l'Ouvrage du véritable Servius, que ces Extraits ont fait perdre.

STOBÉE.

JEAN STOBÉE, Auteur Grec, vivoit vers le cinquieme siecle. Ce qui nous reste de son recueil, nous a conservé de rares monumens des Poëtes & des Philosophes anciens. On croit que parmi ces fragmens il se trouve plusieurs choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui.

pe[illegible]

les, en[illegible]

Il feint[illegible]

* *Saturn. l. 1. in Præfat.*

CHAPITRE TROISIEME.

DES RHETEURS.

ON appelle Rhéteurs ceux qui faisoient profession d'enseigner l'Eloquence, & qui en ont laissé des préceptes.

L'Eloquence est l'art de bien parler. On pourroit croire que pour l'acquérir il suffiroit d'écouter & de suivre la voix de la nature. Elle nous dicte, ce semble, en chaque occasion, ce qu'il faut dire, & souvent même la maniere de le dire. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de personnes, qui, sans art, sans étude, & par la seule force du génie, savent mettre de l'ordre, de la netteté, de l'éloquence, & sur-tout du sentiment dans leurs discours? Que faut-il davantage?

Il est (a) vrai que sans le secours de la nature les préceptes ne sont d'aucun usage: mais il est vrai aussi qu'ils l'aident & la fortifient beaucoup, en lui servant de guide & de regle. Les préceptes ne sont autre chose que des observations qu'on a faites sur ce qu'il y avoit de beau & de défectueux dans les discours qu'on entendoit. Car (b) comme le dit fort bien Ci-

(a) Illud imprimis testandum est, nihil præcepta atque artes valere, nisi adjuvante natura. *Quintil. lib. I. in Proœm.*

(b) [illegible] esse eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. *1. de Orat. n. 146.*

Initium dicendi dedit natura, initium artis observatio. *Quintil. l. 3. c. 2.*

céron, l'éloquence n'est point née par l'art, mais l'art est né de l'éloquence. Ces réflexions, mises par ordre, ont formé ce qu'on appelle Rhétorique. Or, qui doute qu'elles ne puissent être d'un grand secours pour acquérir & perfectionner le talent de la parole?

Quintilien, dans le troisieme Livre de ses *Institutions Oratoires*, fait un assez long dénombrement des anciens Rhéteurs, tant Grecs que Latins. Je ne m'arrêterai que sur ceux dont le nom & l'histoire sont plus connus, & même j'en omettrai plusieurs. M. Gibert, qui professe la Rhétorique au College Mazarin depuis près de cinquante ans avec beaucoup de réputation, & qui a rempli long-tems à plusieurs reprises, & toujours avec un égal succès, l'honorable place de Recteur dans l'Université de Paris, a composé sur le sujet que je traite ici, un Ouvrage plein d'érudition, dont il m'a permis, en qualité d'ancien ami, de faire tout l'usage que je voudrois.

ARTICLE PREMIER.

DES RHETEURS GRECS.

EMPÉDOCLE. CORAX. TISIAS.

Quintil. l. 3. cap. 1. Cic. in Brut. n. 46.

EMPÉDOCLE d'Agrigente, célebre Philosophe, passe pour le premier qui ait eu quelque connoissance de la Rhétorique; *Corax* & *Tisias*, tous deux Siciliens, pour les premiers qui en aient donné des regles. Ils eurent plusieurs disciples, plus con

nus sous le nom de Sophistes. Il en sera parlé dans la suite.

PLATON.

QUOIQUE Platon semble avoir pris à tâche de décrier la Rhétorique, il mérite à juste titre d'être mis au nombre des plus excellens Rhéteurs n'ayant censuré & tourné en ridicule que ceux qui déshonoroient cet Art par l'abus qu'ils en faisoient, & par le mauvais goût qu'ils s'efforçoient d'introduire dans l'Eloquence. Les réflexions sensées & solides qu'il a insérées dans plusieurs de ses dialogues, sur-tout dans le Phedre & dans le Gorgias, peuvent être regardées comme une bonne Rhétorique, & en contiennent les plus importants principes.

ARISTOTE.

ARISTOTE est reconnu avec raison pour le Chef & le Prince des Rhéteurs. Sa Rhétorique, divisée en trois livres, a toujours été considérée par les Savans comme un chef-d'œuvre, & comme le Traité le plus accompli qui ait paru sur cette matiere. Un sentiment de jalousie, ou plutôt d'émulation, nous a procuré cet Ouvrage. (a) Iso-

(a) Itaque ipse Aristoteles, cùm florere Isocratem nobilitate discipulorum videret, ... mutavit repentè totam formam propè disciplinæ suæ, versumque quemdam de Philocteta paulò secùs dixit: Ille enim tacere ait sibi esse turpe cum barbaris, hic autem, cùm Isocratem pateretur dicere. *De Orat.* l. 3. n. 141.

crate, alors fort âgé, enseignoit l'éloquence à Athenes avec un succès extraordinaire, & étoit suivi d'un grand nombre d'illustres disciples. J'aurois pu, par cette raison le mettre au nombre des Rhéteurs; mais je me réserve à en parler sous un autre titre. Une réputation si éclatante réveilla Aristote. S'appliquant par une parodie heureuse un vers d'une Tragédie Grecque, il se disoit à lui-même : *Il m'est honteux de garder le silence, & de laisser parler Isocrate.*

Αἴσχρον σιωπᾷν, Ἰσοκράτην δ' ἐᾷν λέγειν.

Jusques là il n'avoit donné que des leçons de Philosophie. Il les continua le matin seulement, & ouvrit son Ecole l'après-midi pour y enseigner les préceptes de Rhétorique.

Il paroît qu'Aristote avoit composé plusieurs ouvrages sur la Rhétorique. Cicé- *De Invent. lib. 2. n. 6.* ron parle en plus d'un endroit d'un Re- *De Orat. lib. 2. n. 160.* cueil, où (*a*) ce Philosophe avoit ramassé tous les préceptes de cet art qui avoient paru depuis Tisias, qu'il en regarde com-

Isocratis prestantissimi discipuli fuerunt in omni studiorum genere; eoque jam seniore . . . pomeridianis scholis Aristoteles præcipere artem oratoriam cœpit. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

(*a*) Nominatim cujusque præcepta magnâ conquisita curâ perspicuè conscripsit, atque enodata diligenter exposuit; ac tantum inventoribus ipsis suavitate & brevitate dicendi præstitit, ut nemo illorum præcepta ex ipsorum libris cognoscat; sed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quasi ad quemdam multò commodiorem explicatorem convertantur. *De Invent.* [illegible]

me l'inventeur, jusqu'à son tems; & il les avoit traités avec tant d'élégance & de netteté, & les avoit mis dans un si beau jour, qu'on ne les alloit plus chercher dans leurs Auteurs, mais dans Aristote seul.

Immédiatement après la Rhétorique d'Aristote renfermée en trois livres, on en trouve une qui a pour titre *Rhetorica ad Alexandrum*, comme si elle avoit été adressée à Alexandre, & composée exprès pour lui. Mais tous les Savans conviennent qu'elle n'est point d'Aristote.

Il avoit composé sur cette même matiere des Livres qui portoient le nom de Théodecte. Ce que raconte à ce sujet Valere Maxime ne feroit pas d'honneur à Aristote, s'il étoit vrai. Il dit que pour faire plaisir à Théodecte, l'un de ses disciples qu'il considéroit particuliérement, il lui avoit fait présent de ces Livres, & lui avoit permis de les publier sous son nom: mais qu'ensuite se repentant d'avoir cédé inconsidérément sa propre gloire à un autre, il s'en déclara l'auteur. En effet il les cite comme de lui dans sa Rhétorique. On doutoit encore, du tems de Quintilien, si cet Ecrit étoit d'Aristote ou de Théodecte. *Lib. 3. cap. 2. pag. 593. Quintil. l. 4. cap. 15.*

Quoi qu'il en soit, sa Rhétorique, qui est parvenue jusqu'à nous, & qu'on ne lui conteste point, est de tous ses Ouvrages le plus généralement estimé, pour l'ordre merveilleux qui y regne, pour la solidité des réflexions qui accompagnent ses

préceptes pour la profonde connoissance du cœur humain, qui paroît sur-tout dans son Traité des mœurs & des passions. Les Maîtres destinés à former les jeunes gens à l'Eloquence, ne peuvent trop étudier cet excellent Livre. J'en dis autant de sa Poétique.

ANAXIMENE.

ANAXIMENE de Lampsaque passe communément pour avoir été auteur de la *Rhétorique* adressée *à Alexandre*. Elle a son mérite, mais est très-inférieure à celle d'Aristote. Il avoit écrit sur beaucoup d'autres matieres.

DENYS D'HALICARNASSE.

DENYS D'HALICARNASSE tient un des premiers rangs entre les Historiens & les Rhéteurs. Je ne le considere ici que sous cette derniere qualité.

Aussi-tôt après qu'Auguste eut terminé les guerres civiles, vers le milieu de la CLXXXVIIme. Olympiade, environ vingt-huit ans avant Jesus-Christ, Denys d'Halicarnasse vint s'établir à Rome, & y séjourna vingt-deux ans. On juge, par quelques endroits de ses Ouvrages, qu'il y enseigna la Rhétorique ou publiquement, ou en particulier.

Tome II, p. 22, & p. 64.

Tout ce qu'il a écrit sur cette matiere n'est point parvenu jusqu'à nous. Nous avons de cet Auteur un Traité de l'*Arrangement des paroles*; un autre de l'*Art*; un

troisieme qui n'est pas entier, *touchant le caractere des Ecrivains* anciens, & surtout des Orateurs. Dans la premiere partie il parle de *Lisias*, d'*Isocrate*, & d'*Isée* : dans la seconde il traitoit de *Démosthene*, d'*Hypéride*, & d'*Eschine* ; il ne nous en reste que ce qui regarde Démosthene, encore ce morceau n'est-il pas entier. Il ajoute aussi quelque chose de *Dinarque*. Suivent deux Lettres : l'une à Ammée, où il examine *si Démosthene s'est formé sur la Rhétorique d'Aristote* ; l'autre à un Pompéius, où *il rend compte de ce qu'il a cru être blâmable dans la diction de Platon*. Nous avons encore ses *Comparaisons* d'Hérodote & de Thucydide, de Xénophon, de Philiste, & de Théopompe. Enfin nous avons ses réflexions *sur ce qui fait le propre caractere de Thucydide*. Le but de ces derniers ouvrages, est de faire connoître les Auteurs dont il parle ; de marquer en quoi ils sont imitables, & en quoi ils ne le sont pas.

Ce n'est donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur : ce ne sont que des morceaux de Rhétorique, ou quelques points de cet Art, qu'il a jugé à propos de traiter.

L'examen qu'il fait des Ecrivains de l'antiquité les plus estimés, & le jugement qu'il en porte, peuvent servir beaucoup à former le goût. Il est vrai qu'on est choqué d'abord de la liberté avec laquelle il fait le procès sur certains articles à Platon

& à Thucydide, pour lesquels d'ailleurs il témoigne une grande estime & un grand respect. Ce seroit une chose très-utile, & qui ne seroit pas désagréable aux Lecteurs d'entrer dans une discussion exacte de ces jugemens, & d'examiner, sans prévention & de bonne foi, s'ils sont fondés en raison & en vérité. Ni le plan de mon ouvrage, ni la médiocrité de mes talens, ne me permettent pas de songer à une telle entreprise. Notre Auteur déclare en plusieurs endroits que ce n'est ni l'envie de s'élever lui-même, ni le desir de rabaisser les autres, qui le guident & le conduisent dans ses critiques, mais une volonté sincere d'être utile à ses Lecteurs. C'est une heureuse disposition pour juger sainement.

Tome II. p. 120. 137. 161.

Tome II. p. 80. 81.

Un fragment fort court qui nous reste de lui, nous apprend quel motif l'avoit engagé à composer ses Traités de Rhétorique: c'étoit le desir de contribuer à l'affermissement du bon goût par rapport à l'Eloquence. Depuis la mort d'Alexandre, Roi de Macédoine, elle avoit souffert dans la Grece de grands changemens, & par des déclins imperceptibles, mais qui alloient toujours en croissant, elle étoit enfin tombée dans un état qui la rendoit méconnoissable. Nous verrons dans la suite que ce déchet & cette altération commença par Démétrius de Phalere. Au lieu de cette beauté mâle & naturelle, de cette noble & ancienne simplicité, de cet air de dignité & de grandeur, qui lui avoient

attiré un respect général, & procuré un empire souverain sur les esprits & sur les cœurs; sa rivale, j'entends la fausse Eloquence, sortie des contrées délicieuses de l'Asie, travailla sourdement à la supplanter, fit usage pour cela du fard & des couleurs les plus vives, employa les ornemens les plus propres à éblouir les yeux, & à faire illusion. Cette derniere venue, sans autre mérite que celui d'une brillante, mais vaine parure, vint à bout, quoiqu'étrangere, de s'établir dans toutes les villes Grecques, à l'exclusion de l'autre née dans le pays même, laquelle se vit exposée à l'oubli, au mépris, & même aux insultes de ceux qui l'avoient autrefois si long-tems & si justement admirée. Notre Auteur compare, en ce point, la Grece à une maison, où une concubine adroite & artificieuse, qui par ses charmes & ses attraits s'est rendue maîtresse de l'esprit du mari, a jetté le désordre & la corruption, & où elle exerce un empire absolu, pendant que la femme légitime, devenue en quelque sorte esclave, a la douleur de se voir méprisée & comptée pour rien, & contrainte d'essuyer tous les jours les rebuts & les outrages les plus sensibles. Il reconnoît avec joie qu'on a vu depuis peu la saine Eloquence reprendre son ancien crédit, & sa rivale obligée à son tour de lui céder la place. Tout ce qu'il dit ici regarde la Grece; & il attribue cet heureux changement au bon goût qui régnoit alors à Rome,

d'où il s'étoit déja répandu, & devoit se répandre encore de plus en plus dans toutes les villes Grecques, qui se piqueroient à l'envi d'imiter l'exemple de la ville dominante. C'est pour contribuer à ce renouvellement de l'Eloquence dans sa patrie, que Denys d'Halicarnasse avoit composé tous ses Livres de Rhétorique : motif bien louable, & digne d'un bon & zélé citoyen !

HERMOGENE.

Philost. de Vit. Sophist. l. 2. p. 575.

HERMOGENE étoit de Tarse en Cilicie, & vivoit sous l'Empereur Marc Aurele Antonin. Ce Prince ayant eu la curiosité de l'entendre faire ses leçons, en fut charmé, & lui fit de grands présens. Il commença à professer à l'âge de quinze ans; & il n'en avoit que dix-huit lorsqu'il composa sa Rhétorique, qui est regardée par les Savans comme un fort bon ouvrage. Mais, par un événement fort singulier, à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide, & sa stupidité dura le reste de sa vie. Il mourut au commencement du troisieme siecle.

APHTHONE.

APHTHONE vivoit à la fin du second siecle de l'Eglise, ou au commencement du troisieme, au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique que pour ceux qui sont déja avancés dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les y perfectionner; Aphthone, au con-

traire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence.

LONGIN.

DENYS LONGIN étoit d'Athenes, mais originaire de Syrie. Quoiqu'il excellât beaucoup dans la Philosophie, Plotin disoit néanmoins de lui que c'étoit moins un Philosophe, qu'un homme de Lettres : & c'est en effet par les Lettres qu'il s'est particuliérement rendu célebre. Il avoit beaucoup d'érudition, & le discernement très-fin, très-exact, & très-solide pour juger des pieces, & pour en marquer les beautés & les défauts.

De tous ses ouvrages le tems ne nous a conservé que son Traité *du Sublime*, qui est un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité. L'excellente traduction que M. Despréaux en a donnée, & qui ressemble plus à un original qu'à une copie, a mis tout le monde en état d'en juger, & a justifié l'estime générale qu'on a toujours eu de cet Auteur. Cécile, qui vivoit du tems d'Auguste, avoit déja composé un Traité du style sublime ; mais il s'étoit contenté de faire voir ce que c'est, sans donner aucune regle pour arriver à cette sublimité, qui ne persuade pas tant qu'elle ravit & enleve l'esprit du Lecteur. C'est ce dernier point que Longin entreprend de traiter dans son Ecrit.

Entre les exemples qu'il donne de ces traits magnifiques & éclatans, il parle de Moyse en ces termes : » Le Législateur » des Juifs, qui n'étoit pas un homme or» dinaire, ayant fort bien conçu la gran» deur & la puissance de Dieu, l'a expri» mée dans toute sa dignité au commen» cement de ses Loix par ces paroles : *Dieu » dit : Que la lumiere se fasse, & la lumie» re se fit ; Que la terre se fasse, & elle fut » faite.* L'hébreu est encore plus énergique & plus sublime. Il porte, *Que la lumiere soit, & la lumiere fut.* Le mot de *faire* semble indiquer quelque effort, & une succession de tems : au lieu que ces mots, *Que la lumiere soit, & la lumiere fut*, marquent mieux la rapide obéissance du néant à l'ordre du Souverain Maître.

Longin enseigna la langue Grecque à Zénobie, qui épousa le célebre Odenat, Roi de Palmyre, & ensuite Empereur des Romains. On prétendit qu'il avoit conseillé à cette Princesse d'écrire à l'Empereur Aurélien la lettre si fiere qu'elle lui envoya durant le siege de Palmyre ; & ce fut sur cela qu'Aurélien le fit mourir. Il souffrit la mort avec beaucoup de constance, & en consolant ceux qui témoignoient plaindre son malheur.

Aurel. Vict. in Aurel.

Eu. lib. 1.

DÉMÉTRIUS.

Il y a un Traité en Grec *touchant l'Elocution*, lequel, pour n'être qu'un très-petit morceau de Rhétorique, est pourtant,

capable de faire honneur à son Auteur, &c, on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage : c'est le fameux Démétrius le Phalérien, ainsi surnommé du port d'Athenes nommé Phalere, d'où il étoit natif. Tous les Critiques, néanmoins ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien postérieur au premier ; d'autres croient qu'il est de Denys d'Halicarnasse. M. Gibert prouve par un examen judicieux de l'ouvrage en lui-même, de son style & de ses principes, qu'il n'est point de Démétrius de Phalere.

ARTICLE SECOND.

DES RHÉTEURS LATINS.

Ce n'est point sans peine & sans contradiction que les Rhéteurs Latins vinrent à bout de s'établir à Rome. On sait que cette ville, uniquement occupée, dans les premiers siecles, du soin d'affermir sa puissance & d'étendre ses conquêtes, ne donna aucune application à l'étude des beaux arts & des sciences. Quatre ou cinq cens ans s'écoulerent, sans qu'on en fit grand cas à Rome. La philosophie y étoit absolument ignorée, & (*a*) l'on n'y connoissoit

(*a*) Primò quidem Romani, qui nullum artis præceptum esse arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, consequebantur. *Cic. lib.* 2. *de Orat. n.* 14.

d'autre éloquence que celle qui vient de la nature & d'un génie heureux, sans le secours de l'art & des préceptes. Les Philosophes & les Rhéteurs Grecs qui passerent à Rome, y porterent avec eux le goût des arts dont ils faisoient profession. Nous
An. R. 585. avons vu que Paul Emile, dans le voyage
Av. J.C. 167. qu'il fit en Grece après avoir vainçu Persée dernier Roi de Macédoine, demanda aux Athéniens de lui choisir un excellent Philosophe pour achever d'instruire ses enfans.

Cette coutume avoit commencé depuis
An. R. 591. quelque tems à Rome : mais elle y fut bien-
Av. J.C. 161. tôt troublée par un Edit donné sous le Consulat de Strabon & de Messala, par lequel il étoit ordonné aux Philosophes & aux Rhéteurs de sortir de Rome. Ces exercices inusités jusques là, donnoient de l'inquiétude.

An. R. 597. Cinq ou six ans après cet Edit, arrive-
Av. J.C. 155. rent à Rome des Ambassadeurs d'Athenes
Plut. in Cat. Cens. p. 367. pour une affaire particuliere. Tous les jeunes Romains qui avoient quelque goût pour l'étude, allerent les voir, & prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Carnéade surtout, l'un de ces Ambassadeurs, qui joignoit à la force de son éloquence beaucoup de grace & de délicatesse, s'acquit une réputation extraordinaire. Toute la ville retentissoit de ses louanges. On disoit par-tout, qu'il étoit arrivé un Grec avec des talens admirables, qui étoit au-dessus de

de l'homme par son grand savoir, & dont l'éloquence également vive & douce inspiroit aux jeunes gens une ardeur pour l'étude, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes leurs autres occupations. Les Romains voyoient avec grand plaisir leurs enfans s'adonner à cette érudition Grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton, dès le commencement que cet amour des Lettres se glissa dans la ville, en fut très-fâché, craignant que les jeunes gens ne tournassent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. Mais quand il vit que les discours de ces Philosophes, traduits en Latin par un des Sénateurs, couroient dans toute la ville, & y étoient lus avec un applaudissement général, il employa dans le Sénat tout son crédit pour faire terminer l'affaire qui avoit fait venir ces Ambassadeurs à Rome, & pour hâter leur départ. » Qu'ils s'en retournent dans leurs Ecoles, disoit-il, & » qu'ils y instruisent, tant qu'ils vou- » dront, les enfans des Grecs : mais que » les enfans des Romains n'écoutent ici que » les Loix & les Magistrats, comme ils fai- » soient avant leur arrivée «. Comme si l'étude de la Philosophie & de l'Eloquence étoit opposée à l'obéissance que l'on doit aux Loix & aux Magistrats.

Le départ & l'absence de ces Philosophes n'éteignirent point l'ardeur pour l'é-

tude que leurs discours (a) avoient allumée dans les esprits. Le goût pour l'éloquence devint la passion de toute la jeunesse Romaine ; & bien loin que cette passion amortît dans les jeunes gens, comme l'avoit appréhendé Caton, le desir de la gloire militaire, elle ne servit qu'à en relever le prix & le mérite. On en peut juger par ce que l'histoire nous apprend du second Scipion l'Africain, qui vivoit dans ce tems-là. Il étoit, par rapport aux Belles-Lettres, d'un goût si fin & si délicat, qu'il fut soupçonné, aussi-bien que Lélius, d'avoir eu quelque part aux Comédies de Térence, ouvrage le plus parfait que nous ayons dans ce genre. Il (b) avoit toujours auprès de lui des Savans du premier mérite, comme Panétius & Polybe, qui l'accompagnoient même dans ses campagnes. Ce dernier nous marque que Scipion encore tout jeune, & par conséquent dans le tems même dont nous parlons, avoit une forte inclination pour les sciences, & que pour lors il venoit tous les jours de Grece à Rome un grand nombre de Savans en tout genre. Or Scipion, pour avoir été un homme Lettré, en fut-il un moins bon Capitaine ?

Depuis ce tems-là l'étude de l'éloquen-

(a) Auditis oratoribus Græcis, cognitisque eorum litteris, adhibitisque doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

(b) Scipio tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. *Vell. Paterc. lib. 1. cap. 13.*

ce, pendant près de cinquante ans, prit tellement faveur à Rome, qu'elle étoit regardée comme l'un des moyens les plus efficaces pour parvenir aux premieres dignités de la République. Mais elle n'étoit enseignée que par des Rhéteurs Grecs. Ainsi tous les exercices, par lesquels on formoit la Jeunesse, se faisoient dans une langue étrangere ; & cependant la langue du pays, c'est-à-dire, la langue Latine, étoit presque généralement négligée. Qui ne sent pas combien cet usage étoit, si j'ose le dire, contraire au bon sens & à la droite raison ? Car enfin c'étoit en Latin que ces jeunes gens devoient un jour plaider au Barreau, haranguer devant le Peuple, dire leur avis dans le Sénat : c'étoit donc en Latin aussi qu'il falloit leur apprendre à parler & à composer. Je ne dis pas qu'il fallût exclure les compositions Grecques. Comme ils ne pouvoient trouver de modeles parfaits d'éloquence que dans les Orateurs Grecs, il leur étoit absolument nécessaire d'étudier à fond cette langue, & de composer en Grec, pour se former sur de si excellens modeles. Cicéron pratiqua cette coutume, dans un âge même déja avancé, & il en apporte la raison. » J'en usois » ainsi, dit-il, parce que la langue Grec» que fournissant plus d'ornemens, accou» tumoit à composer de la même maniere » en Latin. D'ailleurs étudiant sous de » très habiles Maîtres d'éloquence, qui tous » étoient Grecs, ils auroient été hors d'é-

De clar. Orat. n. 310.

» tat de m'instruire, & de corriger mes com-
» positions, si je ne les avoit faites en Grec «.
Mais il avertit qu'il y joignoit aussi des compositions Latines, quoique moins fréquemment.

J'ai dit que Cicéron avoit pour lors quelque âge. Car nous verrons bientôt que dans le tems de ses premieres études il ne composoit qu'en Grec, les Rhéteurs Latins ne s'étant pas encore établis à Rome, ou n'ayant commencé que très-récemment à y enseigner. C'est ce qu'il est tems d'expliquer, & par où j'entrerai dans le dénombrement des Rhéteurs Latins dont je dois parler dans cet Article.

L. PLOTIUS GALLUS.

LA coutume a une force bien impérieuse, & ce n'est point sans beaucoup de peine qu'elle cede à la raison même & à l'expérience. Suétone, sur le témoignage de Cicéron dans une Lettre qui n'existe plus, nous apprend que L. Plotius Gallus fut le premier qui enseigna la Rhétorique à Rome dans la langue Latine. Il le fit avec un grand succès, & eut un grand concours d'auditeurs.

De clar. Rhet. cap. 2.
AN. R. 658.
AV. J. C. 94.

Cicéron alors, encore tout jeune, étudioit la Rhétorique, mais sous des Maîtres Grecs, qui seuls, jusques là, l'avoient enseignée à Rome. Il s'étoit acquis une si grande réputation parmi ses camarades, que, par une distinction particuliere & pour lui faire honneur, au sortir des Ecoles ils

Plut. in Cic. pag. 861.

le mettoient toujours au milieu de leur troupe ; & les peres de ces enfans, qui leur entendoient tous les jours vanter la vivacité de son esprit, & la maturité de son jugement, alloient exprès dans les Ecoles pour en être témoins par eux-mêmes, ne pouvant croire tout le bien qu'on leur en rapportoit.

Ce fut (a) dans ce tems que Plotius ouvrit une Ecole de Rhétorique à Rome. Toute la Jeunesse Romaine, pour peu qu'elle eût du goût pour l'Eloquence, alloit l'entendre avec empressement. Cicéron, âgé pour lors de quatorze ans, auroit bien voulu suivre cet exemple, & profiter des leçons de ce nouveau Maître, dont la réputation faisoit beaucoup de bruit dans toute la Ville; & il étoit vivement touché de ce qu'on ne lui en laissoit pas la liberté. » J'étois retenu, dit-il, par l'autorité & le conseil de personnes très-savantes, qui croyoient que les exercices de » Rhétorique en langue Grecque étoient plus » propres à former l'esprit des jeunes gens.

Il n'est pas douteux que Cicéron entend ici parler de Crassus: il s'en explique ailleurs plus clairement, & dit qu'encore *Lib. 2. de Orat. n. 2.*

(a) Equidem memoriâ teneo, pueris nobis primùm Latinè docere cœpisse Lucium Plotium quemdam : ad quem cùm fieret concursus, quòd studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant Græcis exercitationibus ali meliùs ingenia posse. *Cic. apud Sueton. de clar. Rhet. cap. 2.*

tout jeune il étudioit avec ses cousins les fils d'Aculéon sous des Maîtres qui étoient du choix & du goût de Crassus.

An. R. 660. Av. J.C. 92. Sueton. de clar. Rhet. cap. 4.

Les Rhéteurs Latins étoient dans une grande estime à Rome, & leurs Ecoles fort fréquentées; mais il s'éleva bientôt contr'eux un terrible orage. Les Censeurs Domitius Enobarbus & Licinius Crassus donnerent contr'eux un Edit, dont Suetone nous a conservé la teneur. « Nous
» avons appris, disent ces Censeurs, qu'il
» y a des hommes, qui, sous le nom de
» Rhéteurs Latins, se donnent pour Maî-
» tres d'un nouvel Art, & que la Jeunesse
» s'assemble dans leurs Ecoles, & y passe
» les journées entieres dans l'oisiveté. Nos
» ancêtres ont marqué ce qu'ils souhai-
» toient que leurs enfans apprissent, &
» dans quelles Ecoles ils vouloient qu'ils
» allassent. Ces nouveaux établissemens,
» opposés aux coutumes & aux usages de
» nos ancêtres, ne nous plaisent point & pa-
» roissent contre le bon ordre. C'est pour-
» quoi nous nous croyons obligés de noti-
» fier notre sentiment, & à ceux qui ont
» ouvert ces Ecoles, & à ceux qui les fré-
» quentent, & de leur déclarer que cette
» nouveauté ne nous plaît pas.

An. R. 662. Av. J.C. 90.

Ce Crassus dont j'ai parlé jusqu'ici, est un des Interlocuteurs que Cicéron introduit dans ses Livres de l'Orateur. On suppose que ce Dialogue se passa deux ans après la Censure de Crassus. Il y fait l'apologie de son Edit, contre les Rhéteurs La-

tins. » Je (a) leur avois imposé silence, dit- » il; non que je m'opposasse, comme quel- » ques-uns me le reprochoient, aux pro- » grès des jeunes gens dans l'éloquence, » mais au contraire parce que je ne voulois » pas qu'on leur gâtât l'esprit, & qu'on » leur inspirât une hardiesse qui va jusqu'à » l'impudence. Car enfin je voyois que chez » les Rhéteurs Grecs, quelque médiocrité » de mérite qu'ils eussent, outre l'exercice » de la parole qui fait proprement leur » profession, il y avoit un fonds de con- » noissances solides & estimables. Mais je » ne concevois pas que ces nouveaux Maî- » tres pussent apprendre autre chose à no- » tre Jeunesse, sinon à parler avec un air » de hardiesse & de confiance, toujours » blâmable, quand même il se trouveroit » joint avec d'autres bonnes qualités. Com- » me donc c'étoit là tout ce qu'on y appre- » noit, & que leur Ecole, à proprement » parler, n'étoit qu'une Ecole d'impuden- » ce, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un

(a) Etiam Latini, si Diis placet, hoc biennio magistri dicendi extiterunt; quos ego Censor edicto meo sustuleram: non quo (ut nescio quos dicere aiebant) acui ingenia adolescentium nollem; sed contrà, ingenia obtundi nolui, corroborari impudentiam. Nam apud Græcos, cuicuimodi essent, videbam tamen esse, præter hanc exercitationem linguæ, doctrinam aliquam & humanitatem dignam scientiâ. Hos verò novos magistros nihil intelligebam posse docere, nisi ut auderent: quod etiam cum bonis rebus conjunctum, per se ipsum est magnoperè fugiendum. Hoc cùm unum traderunt, & cùm impudentiæ ludus esset, putavi esse Censoris, ne longiùs id serperet, providere. *Lib. 3. de Orat. n. 93. 94.*

» Censeur d'arrêter cet abus, & d'en pré-
» venir les suites fâcheuses.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici, nous montre combien, en matiere d'érudition & de science, les nouvelles méthodes & les nouveaux établissemens trouvent d'obstacles & de contradictions de la part même de personnes fort estimables d'ailleurs, & pleines de bonnes intentions. Mais enfin l'utilité & la vérité l'emportent, & se font jour à travers toutes les difficultés qu'on leur oppose. Quand ces tems d'orage & de trouble sont passés; que les préventions, souvent aveugles & précipitées, ont fait place à de sérieuses & tranquilles réflexions; & que l'on examine les choses de sang froid, on est tout étonné que des pratiques si utiles en elles-mêmes, aient pu trouver tant d'oppositions. C'est le sort qu'a essuyé parmi nous, dans un genre différent, la Philosophie de Descartes, attaquée si vivement d'abord, & depuis presque généralement approuvée.

Il en fut de même à Rome, par rapport aux Rhéteurs Latins. On comprit combien il étoit conforme au bons sens & à la droite raison de former & d'exercer les jeunes gens à l'éloquence dans une langue qu'ils devoient toujours parler, & après ces premieres secousses, l'École des Rhéteurs Latins demeura stable & tranquille, & ne contribua pas peu au progrès étonnant que fit à Rome, dans les années suivantes, l'étude de l'éloquence.

Les Rhéteurs Grecs cependant ne furent point négligés, & ils eurent grande part à l'avancement dont je viens de parler. On est surpris quand on voit avec quelle ardeur & quel empressement les jeunes Romains alloient entendre ces Maîtres, même dans un âge assez avancé. Cicéron avoit commencé de paroître au Barreau à l'âge de vingt-six ans. Son plaidoyer pour S. Roscius d'Amérie lui acquit une réputation extraordinaire. Molon, célebre Rhéteur Grec, étoit venu vers ce tems-là à Rome, député par les Rhodiens. Cicéron, tout habile qu'il étoit déja, se rendit son disciple, & se crut heureux & fort honoré de recevoir ses leçons. Après qu'il eut plaidé pendant deux ans, sa santé, ou peut-être des raisons de politique, l'ayant obligé d'interrompre la plaidoierie, & de faire un voyage dans la Grece & dans l'Asie, outre plusieurs autres Maîtres d'éloquence qu'il entendit à Athenès & ailleurs, il alla exprès à Rhodes pour se remettre sous la discipline de Molon, afin que cet habile Maître travaillât à réformer & pour ainsi dire à refondre son style. *Apollonio Moloni se Rhodi rursus formandum ac velut recoquendum dedit.* (a)

De clar. Orat. n. 312.

Ibid. n. 315. 316.

Quintil.

(a) Quibus non contentus, Rhodum veni, meque ad eundem, quem Romæ audiveram, Molonem applicavi; cùm actorem in veris causis, scriptorumque præstantem, tùm in notandis animadvertendisque vitiis, & instituendo docendoque prudentissimum. Is degit operam (si modò id consequi potuit) ut nimis redundantes nos, & superfluentes juvenili quâdam dicendi impunitate & licentiâ, reprimeret, & quasi

Molon plaidoit fort bien, & avoit une composition fort belle : mais son principal talent étoit de discerner & de reconnoître dans ceux qui s'adressoient à lui les défauts de style, & il avoit un secret merveilleux pour les en corriger par les sages avis & les solides instructions qu'il leur donnoit. Il s'appliqua, car je n'oserois dire qu'il y réussit, (c'est Cicéron qui parle) à réprimer en moi, & à retenir une vicieuse abondance de style, qui se répandoit avec trop de licence au-delà des justes bornes, & il m'apprit à ne pas m'abandonner à l'ardeur de l'âge, & au feu d'une imagination qui n'avoit pas encore eu le tems de se régler. Cicéron avoue que, depuis ce tems-là, il se fit en lui un grand changement, soit pour le ton de la voix qu'il ne poussoit plus avec tant de véhémence, soit pour le style qui étoit devenu plus exact & plus châtié.

Il falloit que ces jeunes Romains eussent un desir bien vif de se perfectionner dans l'éloquence, pour s'assujettir à aller entendre ainsi ces Rhéteurs, & pour ne point rougir, au milieu d'une réputation déja brillante, de se rendre encore leurs disciples, & d'avouer qu'ils avoient besoin de leurs secours. Mais, d'un autre côté, il falloit aussi que ces Rhéteurs eussent un mérite bien solide & bien reconnu pour s'attirer

extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio post, non modo exercitatior, sed prope mutatus. Nam & contentio nimia vocis resederat, & quasi deferbuerat oratio. *De clar. Orat.* n. 316.

une telle confiance, & pour soutenir l'idée que des hommes, tels que Cicéron, avoient conçue d'eux.

Plotius, le premier des Rhéteurs Latins, qui a donné lieu à tout ce que j'ai dit jusqu'ici, eut sans doute des Collegues & des Successeurs qui remplirent la même fonction avec honneur. Suétone en rapporte quelques-uns : mais, comme ils sont peu connus, je passe tout d'un coup à Cicéron, qui n'a pas à la vérité enseigné de vive voix l'Eloquence, mais qui nous en a laissé d'excellens préceptes.

CICÉRON.

CICÉRON, par ses Traités sur la Rhétorique, a mérité à juste titre d'être mis à la tête des Rhéteurs Latins ; comme par ses Harangues, il a mérité de tenir le premier rang parmi les Orateurs.

Ses Traités sur la Rhétorique sont : *Trois Livres de l'Orateur* ; un livre intitulé simplement l'*Orateur* ; un *Dialogue sur les Orateurs illustres*, intitulé *Brutus* ; deux Livres de l'*Invention* ; les *Partitions Oratoires* ; l'*Orateur parfait* ; & les *Topiques*. Dans ce dénombrement des Ouvrages de Cicéron sur l'Eloquence, je ne suis point l'ordre des tems où ils ont été composés.

I. LES trois premiers sont des chef-d'œuvres parfaits, où regne souverainement ce qu'on appelle l'*Urbanité Romaine*, qui répond à l'Atticisme des Grecs, c'est-à-dire, à ce qu'il y avoit parmi eux de plus fin,

de plus délicat, de plus spirituel, en un mot de plus achevé pour les pensées, pour les expressions, pour les tours.

Les trois Livres *de l'Orateur* sont, à proprement parler, la Rhétorique de Cicéron : non une Rhétorique seche, hérissée de préceptes, & dénuée de tout agrément ; mais qui joint à la solidité des principes & des réflexions tout l'art, toute la délicatesse, toutes les graces dont une telle matiere est susceptible. Il (a) composa cet ouvrage à la priere de Q. Cicéron son frere, qui desiroit avoir de lui quelque chose de plus parfait que les livres de l'Invention qui étoient le premier fruit de sa jeunesse, & peu dignes de la réputation où il étoit ensuite parvenu. Pour éviter la sécheresse de l'école, il traite cette matiere par Dialogues, où il fait paroître pour Interlocuteurs tout ce que Rome avoit de plus grands hommes & de plus estimés pour l'esprit, pour l'érudition & pour l'éloquence. Le tems où l'on suppose que se sont tenus ces Dialogues, est la 662me. année depuis la fondation de Rome, 90. ans avant Jesus-Christ, sous le Consulat de L. Marcius Philippus & de Sex. Julius César.

Ce genre d'écrire, j'entens les Dialogues, est d'une extrême difficulté : parce que, sans parler de la variété des caracte-

(a) Vis enim, quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex commentariolis nostris inchoata atque rudia exciderunt, vix has ætate digna & hoc usu, aliquid iisdem de rebus politius à nobis perfectiusque proferri. *De orat. lib.* 1. *n.* 5.

res qui doivent se soutenir par-tout également, & ne jamais se démentir; il faut y réunir deux choses, qui paroissent presque incompatibles, l'air simple & naturel d'entretiens familiers avec le style noble d'une conversation de gens d'esprit. Platon passe pour celui de tous les Auteurs anciens qui a le mieux réussi dans les Dialogues. On peut certainement, pour ne rien dire de plus, lui égaler Cicéron, sur-tout dans les Traités dont il s'agit ici. Je ne sais si mon estime & mon amour pour un Orateur, dont je pourrois dire que j'ai été nourri dès ma plus tendre enfance, me préviennent & m'aveuglent en sa faveur; mais il me semble qu'on trouve dans ses Entretiens un goût, un sel, un esprit, une grace, un naturel, qu'on ne se lasse point d'y admirer.

Le troisieme des livres dont je parle, traite, entre autres sujets, du choix & de l'arrangement des mots, matiere seche & désagréable en elle-même, mais qui fut d'une grande utilité pour l'Eloquence Latine, & qui marque mieux que toute autre chose le profond génie, & les vues étendues de cet Orateur. Quand il entra dans le Barreau, il trouva l'Eloquence Latine absolument dénuée d'un avantage, qui relevoit infiniment celle des Grecs, à laquelle il avoit donné toute son application, & dont il sentoit toutes les beautés, comme si ç'avoit été sa langue propre & naturelle, tant il se l'étoit rendu familiere par une étude sérieuse & profonde. Cet avantage étoit le

son, le nombre, la cadence, l'harmonie, dont la langue Grecque est plus susceptible que toutes les autres, & qui lui donne sur elles par cet endroit une supériorité incontestable. Cicéron, qui étoit un citoyen extrêmement zélé pour l'honneur de sa patrie, entreprit de lui faire part de cet avantage, dont jusques là les Grecs seuls avoient été en possession.

Il (a) sentit que les mots, semblables à une cire molle, ont une fléxibilité merveilleusement propre à prendre toutes sortes de formes; de sorte qu'on les manie & qu'on les tourne comme on veut. La preuve en est que pour toutes les différentes especes de vers, qui sont en fort grand nombre; pour tous les différens styles, le simple, l'orné, le sublime; pour tous les effets que doit produire le discours, plaire, convaincre, toucher; ce ne sont point des mots d'une différente nature qu'on emploie, mais que tirés, pour ainsi dire, de la même masse, &

(a) Nihil est tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè sequatur quòcumque ducas, quàm oratio. Ex hac versus, ex hac eidem dispares numeri conficiuntur; ex hac etiam soluta variis modis multorumque generum oratio. Non enim sunt alia sermonis, alia contentionis verba: neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur; sed ea nos cùm jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram, ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. Itaquè tùm graves sumus, tùm subtiles, tùm medium quiddam tenemus: sic institutam nostram sententiam sequitur orationis genus, idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur, & flectitur. De Orat. lib. 3, n. 176. 177.

disposés également à tout, ces mots se prêtent au gré du Poëte & de l'Orateur, qui en font tous les usages qu'il leur plaît.

Cicéron, bien persuadé de ce principe, dont la lecture & l'étude assidue des Auteurs Grecs lui avoit donné une preuve sensible, ou plutôt qu'il avoit puisé dans la nature même, entreprit d'ajouter à la langue Latine cet agrément, dont, jusqu'à son tems, elle avoit été absolument destituée. Il en vint à bout si heureusement & si promptement, qu'en peu d'années elle prit une forme toute nouvelle, & ce qui est sans exemple, arriva tout d'un coup, en ce genre, à une souveraine perfection. Car on sait que dans les arts & dans les sciences, pour l'ordinaire, le progrès est lent, & n'arrive que par dégrés à une pleine maturité.

Il n'en fut pas ainsi dans la matiere dont nous parlons, c'est-à-dire, dans ce qui regarde le nombre & la cadence du discours. Cicéron saisit tout d'un coup le beau & le parfait, & introduisit dans sa langue, par l'heureux arrangement des mots, une douceur, une grace, une majesté qui l'égalerent presque à la langue Grecque, & dont l'oreille est encore agréablement flattée, pour peu qu'on ait de goût & de sensibilité pour le son & pour l'harmonie. Il n'est donc pas étonnant que ce grand Orateur, pour assurer à sa langue ce nouvel avantage qu'il lui avoit procuré, & pour lui en perpétuer l'usage & la possession, ait cru devoir traiter à fond cette matiere. Il entre

effectivement sur ce sujet, dans un détail infini, qui ne peut plus nous être agréable, à nous pour qui cette langue est étrangere, mais qui étoit alors extrêmement utile & important; & l'on sent bien qu'il a traité cette matiere avec un soin particulier, & qu'il a fait usage de toutes ses lumieres pour la mettre dans tout son jour. Aussi Quintilien remarque-t-il, que (a) parmi ses ouvrages de Rhétorique, cette partie est celle qu'il a le plus travaillée.

On a rendu le même service à notre langue; & si je ne me trompe, c'est Balzac qui a senti le premier, & qui a fait sentir aux autres, combien elle est susceptible de nombre, d'harmonie, & de cadences gracieuses. Depuis lui cette partie de la composition s'est beaucoup perfectionnée: Mr. Fléchier en particulier, & tous nos bons Auteurs, ne nous laissent rien à desirer sur cet article. Il est bien important d'y rendre les jeunes gens attentifs, & d'accoutumer leurs oreilles à discerner par un vif & prompt sentiment ce qu'il y a de doux & d'agréable, ou de dur & de malsonnant dans l'arrangement des mots. Le Traité que Mr. l'Abbé d'Olivet vient de donner sur la Prosodie Françoise, peut être pour cela d'un grand usage.

J'ai déja dit que les trois livres de l'Orateur pouvoient être regardés comme la Rhétorique de Cicéron. En effet, il y a

(a) Cui (M. Tullio) nescio an ulla pars hujus operis sit magis elaborata. *Lib. 9. cap. 4.*

fait entrer presque tous les préceptes de cet Art, non dans l'ordre ordinaire & didactique de l'Ecole, mais d'une maniere plus libre, & qui paroît moins étudiée ; & il les a accompagnés de réflexions qui en relevent infiniment le prix, & qui en montrent le véritable usage.

II. LE LIVRE intitulé *l'Orateur*, ne le cede point en beauté ni en solidité aux précédens. Cicéron y donne l'idée d'un Orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Il (a) faisoit un cas particulier de cet Ouvrage, qu'il regardoit avec une sorte de complaisance, & où il ne dissimuloit point qu'il avoit mis tout son esprit, & employé toute la force de son jugement : c'est beaucoup dire. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même en écrivant à un ami qui avoit fort goûté cet Ouvrage, & il consent que le jugement qu'on en portera en bien ou en mal, fixe de la même maniere la réputation de l'Auteur. Il ajoute, (je dis ceci pour nos jeunes gens) qu'il souhaite que le jeune Lepta, qui étoit le fils de son ami, commence déjà à lire des Ecrits de ce genre avec quel-

(a) Oratorem meum tantoperè à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem sic persuadeo, me, quicquid habuerim judicii, in illum librum contulisse. Qui si est talis, qualem tibi videri scribis, ego quoque aliquid sum. Sin aliter, non recuso quin, quantum de illo libro, tantundem de judicii mei famæ detrahatur. Leptam nostrum cupio delectari jam talibus scriptis. Et si abest maturitas ætatis, jam tamen personare aures ejus hujusmodi vocibus, non est inutile. *Ep.* 19. *l.* 6. *ad Fam.*

que plaisir; parce que, quoique son âge ne lui permette pas encore d'en recueillir tout le fruit, il n'est pas inutile que ces sortes de leçons frappent de bonne heure ses oreilles.

III. LE *Brutus* de Cicéron, est un Dialogue touchant les Orateurs illustres, tant Grecs que Latins, qui avoient paru jusqu'à son tems: car il ne fait point mention de ceux qui étoient encore vivans, excepté de César & de Marcellus. Cet ouvrage fut composé peu de tems avant le précédent, & peut être la même année.

Dans le long dénombrement que ce Livre renferme, & où Cicéron marque en particulier le style d'un très-grand nombre d'Orateurs, on trouve une variété admirable de portraits & de caractères, qui roulent tous sur la même matiere, sans jamais pourtant se ressembler. Il y joint de tems en tems des réflexions & des especes de digressions, qui y ajoutent un grand prix, & qui peuvent être d'un grand secours pour former l'Orateur.

IV. LE TRAITÉ *du genre d'Orateur le plus parfait*, est fort court. Cicéron soutenoit que le style Attique est le plus parfait mais qu'il renferme les trois caractères, & que l'Orateur les emploie selon l'exigence des sujets. Pour en convaincre ceux qui pensoient autrement que lui, il traduisit les célébres plaidoyers d'Eschine contre Démosthene, & de Démosthene contre Eschine. L'Ouvrage dont il s'agit ici n'é-

toit qu'une espece de Préface pour cette Traduction, dont la perte ne peut être trop regrettée.

V. LES *Topiques* de Cicéron contiennent la méthode de trouver les argumens par le moyen de certains termes qui les caractérisent & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique*, ou *Lieux de Logique*. C'est un art dont l'invention ou la perfection est due à Aristote. Ce fut pour expliquer le Traité où ce Philosophe en parle, que Cicéron composa celui-ci à la priere d'un Jurisconsulte de ses amis, nommé Trébatius. Une chose remarquable dans cet Ouvrage, pour montrer le génie, la mémoire, & la facilité de Cicéron, c'est qu'il n'avoit point le Livre du Philosophe Grec, lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voyage, & sur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce Livre. Il rappella dans sa mémoire l'Ouvrage d'Aristote, il l'expliqua, & envoya à son ami ce qu'il avoit fait. Il falloit le bien savoir, & l'avoir bien présent à l'esprit, pour travailler dessus de pure mémoire.

Τόποι. Lieux.

Topic. n. 21.

VI. LES *Partitions Oratoires* sont une très-bonne Rhétorique, donnée par divisions & soudivisions des matieres, (ce qui est la raison du titre) d'un style fort simple, mais clair, succint, & élegant, très-proportionné à la portée de ceux qui commencent; de telle sorte qu'on peut s'en servir utilement en y joignant des exemples, au lieu que Cicéron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

VII. LES LIVRES DE RHÉTORIQUE, ou *de l'Invention Oratoire*, sont certainement de Cicéron. Il n'en reste que les deux premiers : les deux autres sont perdus. J'ai
De Orat. l. 1. 2. 5. déja remarqué qu'il les composa pendant sa jeunesse, & que lui-même, dans la suite, les trouva peu dignes de sa réputation.

La Rhétorique à Hérennius.

IL n'est pas aisé de savoir qui est l'Auteur des quatre Livres de Rhétorique adressés à Hérennius, & qu'on voit à la tête des Ouvrages de Cicéron dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en sait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. C'est une Rhétorique dans les formes, dont le style, quoique simple & familier, est pur & Cicéronien ; & c'est ce qui a fait croire à quelques personnes que cet Ouvrage est de Cicéron ; mais ce sentiment souffre bien des difficultés.

SÉNEQUE LE RHÉTEUR.

SÉNEQUE, dont nous parlons ici, naquit à Cordoue en Espagne environ l'an 700. de la ville de Rome, 53. ans avant Jésus-Christ. Son surnom étoit *Marcus*. Il vint s'établir à Rome sous le regne d'Auguste. Il y amena, avec sa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Méla*, fut pere du Poëte Lucain ; le Philosophe se nommoit *Lucius* ; le nom du troisiéme étoit *Novatus* : mais

celui-ci ayant passé dans une autre famille par adoption, prit les noms de son pere adoptif *Junius Gallio.* Il est parlé de ce dernier dans les actes des Apôtres. *Act.* 18.

Séneque le pere avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou pensé de plus remarquable sur différens sujets qu'ils avoient traités comme à l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'Eloquence selon la maniere de ces tems-là. De dix Livres de *Controverses* ou de *Plaidoyers* que contenoit ce Recueil, à peine en reste-t-il cinq, qui sont très-défectueux. Avec les Livres des Controverses, il y a aussi un Livre de Délibérations, qu'on met à la têre des autres, quoiqu'on sache que Séneque ne le donna qu'après.

Ces Ouvrages de Séneque donnent lieu à Mr. Gibert d'expliquer avec beaucoup d'ordre & de clarté l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation.* J'insérerai ici ce petit Traité presque tout entier. Il servira beaucoup à entendre ce qui sera dit dans la suite sur la maniere dont les Rhéteurs formoient les jeunes gens à l'Eloquence.

Déclamation est un mot connu dans (*a*) Horace, & encore plus dans (*b*) Juvénal;

(*a*) Trojani belli scriptorem....
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi.
Horat. Epist. 2. *lib.* 1.

(*b*) Ut pueris placeas, & declamatio fias.
Juven. Satyr. 10.

il ne (*a*) le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus. On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les sujets, vrais ou inventés, étoient tantôt dans le genre Délibératif, tantôt dans le Judiciaire, rarement dans le Démonstratif. Les discours que l'on faisoit sur ces sujets, étoient une image de ce qui se passe dans les Conseils ou au Barreau.

La Déclamation fut la voie que prit (*b*) Cicéron, encore jeune, pour devenir Orateur, & pour lors ce fut dans la langue Grecque. Il en fit encore usage dans un âge plus avancé, mais en Latin. Il continua cet exercice lors même que les troubles de l'Etat lui eurent fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Cassius & à Dolabella, ou à d'autres, les harangues qu'il n'avoit ainsi composées que pour s'exercer. C'étoit l'exercice commun de tous ceux qui aspiroient à l'éloquence, ou qui vouloient s'y perfectionner, c'est-à-dire, des premieres personnes de l'Etat. Ils s'y appliquoient sous les yeux de Cicéron, & profitoient de ses avis. *Hirtius* (*c*) *& Dolabella*, dit Cicéron, *viennent chez moi dé-*

Cic. lib. 7. Epist. 33. ad Famil. Orat. n. 310.

(*a*) Apud nullum auctorem antiquum, ante ipsum Ciceronem & Calvum, inveniri potest *Senec. Controv. liv.* 1.

(*b*) Cicero ad Præturam usque græcè declamavit, latinè verò senior quoque. *Sueton. de clar. Rhet.*

(*c*) Hirtium ego & Dolabellam dicendi discipulos habeo, cœnandi magistros. Puto enim te audisse... illos apud me declamitare, me apud illos cœnitare. *Epist.* 16. *liv.* 9.

clamer ; & moi je vais chez eux faire bonne chere. Ils venoient chez lui, ou réciter leurs discours, ou les corriger ; & ensuite il alloit souper chez eux, leur table étant meilleure que la sienne.

Le grand Pompée s'appliqua aussi très-sérieusement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour se mettre en état de répondre à Curion, dont le talent vendu aux intérêts de César donnoit de l'inquiétude au parti contraire. Marc Antoine en fit de même pour répondre à Cicéron ; & Octavien, au siege même de Modene, n'interrompit pas cet exercice. Il faut se souvenir qu'à Rome, soit dans le Sénat, soit devant le Peuple, l'éloquence décidoit ordinairement des plus importantes affaires, & par là devenoit d'une absolue nécessité pour ceux qui vouloient s'y rendre puissans. *Suet. de clar. Rhet.*

Je laisse Cicéron le fils, qui s'exerça aussi en Grec & en Latin, à l'imitation de son pere, mais qui ne réussit pas de même. *Epist. 21. l. 16. ad Famil.*

On attribue l'invention de la Déclamation à Démétrius de Phalere : & Plotius Gallus, dont nous avons parlé ci-dessus, en transporta le premier l'usage dans la langue Latine.

C'étoit, selon cette idée générale de la Déclamation, que tous les amateurs de l'Éloquence, soit Grecs, soit Latins, s'assembloient chez d'habiles gens, tels par exemple qu'étoit Séneque ; & que là ils prononçoient des discours sur les sujets

Senec. in Praef. Controv. dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle mémoire du monde. Il cite plusieurs exemples de personnes qui l'avoient eue excellente. Cynéas, Ambassadeur de Pyrrhus, ayant eu à son arrivée audience du Sénat, salua le lendemain par leurs noms tous les Sénateurs, & tous ceux du peuple qui avoient assisté en grand nombre à cette audience. Un particulier ayant entendu réciter un Poëme, pour embarrasser celui qui l'avoit composé, prétendit que c'étoit son ouvrage, & pour preuve le répéta tout entier sans hésiter, ce que ne put faire l'Auteur même. Hortensius, en conséquence d'un défi, demeura tout un jour à une vente de meubles qu'on crioit à l'encan, & sur le soir répéta par ordre, & sans s'égarer en quoi que ce fût, les différens meubles qui avoient été vendus, & le nom de tous les acheteurs. La mémoire de Séneque n'étoit gueres moins admirable. Il dit que, dans sa jeunesse, il répétoit jusqu'à deux mille mots, après les avoir simplement entendus; & il les répétoit dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. C'est par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entendues, s'étoit si bien imprimé dans son esprit, que long-tems après, dans un âge fort avancé, il se trouva en état de rappeller tant de morceaux détachés, & les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils, & pour les transmettre à la postérité.

J'aurai

J'aurai lieu dans la suite d'expliquer comment les Déclamations contribuerent à faire dégénérer & à corrompre le goût de la saine Eloquence.

Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence.

L'AUTEUR de cet Ouvrage est inconnu. Quelques-uns le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais sans beaucoup de fondement. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il prouve de l'esprit & du talent dans son Auteur, quel qu'il puisse être, & mérite d'avoir place parmi les ouvrages qui sont le plus estimés depuis l'heureux siecle d'Auguste, de la pureté & de la beauté duquel pourtant il faut avouer qu'il est fort éloigné. On y trouve de très-beaux endroits. Ce qu'il dit pour relever la profession des Avocats, me paroît de ce genre. Il faut se souvenir que c'est un païen qui parle.

» Le (a) plaisir que cause la profession

(a) Ad voluptatem oratoriæ eloquentiæ transeo, cujus jucunditas non uno aliove momento, sed omnibus propè diebus, & propè omnibus horis contingit. Quid enim dulcius libero & ingenuo animo, & ad voluptates honestas nato, quàm videre plenam semper & frequentem domum concursu splendidissimorum hominum? Idque scire non pecuniæ, non orbitati, neque officii alicujus administrationi, sed sibi ipsi dari? Illos quinimò orbos, & locupletes, & potentes, venire plerumque ad juvenem & pauperem, ut aut sua, aut amicorum discrimina commendent. Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas, quàm spectare homines veteres, & senes, & totius urbis gratiâ subnixos, in summa

» de l'Eloquence, n'eſt point, dit-il, un » plaiſir rapide & paſſager; il ſe renouvelle » tous les jours, & preſque à tous les mo- » mens. En effet, quoi de plus doux pour » une ame bien née, & qui a le goût » de la ſolide gloire, que de voir ſa mai- » ſon fréquentée en tout tems par ce qu'il » y a de perſonnes plus conſidérables dans » une ville? De ſavoir que ce n'eſt point à » ſes richeſſes ni à ſon crédit, mais à ſa » propre perſonne, qu'on vient rendre cet » honneur? Les plus grandes richeſſes, les » plus éclatantes dignités, ont-elles rien » d'auſſi flatteur que cet hommage volon- » taire que des hommes également reſpec- » tables par leur naiſſance & par leur âge » viennent rendre au mérite & au ſavoir » d'un Avocat, ſouvent encore jeune, & » quelquefois dénué des biens de la fortu-

rerum omnium abundantia confitentes, id quod optimum ſit ſe non habere? Jam verò qui togatorum comitatus & egreſſus! Quæ in publico ſpecies! quæ in judiciis veneratio! Quod gaudium conſurgendi aſſiſtendique inter tacentes, in unum converſos! Coire populum, & circumfundi coram, & accipere affectum quemcumque orator induerit. Vulgata dicentium gaudia, & imperitorum quoque oculis expoſita percenſeo. Illa ſecretiora, & tantùm ipſis orantibus nota, majora ſunt. Sive accuratam meditatamque affert orationem, eſt quoddam, ſicut ipſius dictionis, ita gaudii pondus & conſtantia. Sive novam & recentem curam non ſine aliqua trepidatione animi attulerit, ipſa ſollicitudo commendat eventum, & lenocinatur voluptati. Sed extemporalis audaciæ, atque ipſius temeritatis vel præcipua jucunditas eſt. Nam ingenio quoque, ſicut in agro, quanquam alia diù ſerantur atque elaborentur, gratiora tamen quæ ſuâ ſponte naſcuntur. Cap. 6.

» ne, en implorant le secours de son élo-
» quence, soit pour eux-mêmes, soit pour
» leurs amis, & avouant qu'au milieu de
» cette affluence de biens dont ils sont en-
» vironnés, ce qu'il y a de plus estimable
» & de plus excellent leur manque ? Que
» dirai-je de ce vif empressement des ci-
» toyens à lui faire cortege au sortir de sa
» maison, & à son retour ? De ces nom-
» breux auditoires, où tous les yeux sont
» attachés sur un seul homme, & où regne
» un profond silence, qui n'est interrom-
» pu que par des cris d'admiration & par
» des applaudissemens ? Enfin de cet em-
» pire souverain qu'il exerce sur les esprits,
» en leur inspirant tels sentimens qu'il
» lui plaît ? Rien de plus glorieux & de
» plus frappant que ce que je viens de dire.
» Mais il est encore un autre plaisir plus
» intérieur & plus vif, & qui n'est senti
» que de l'Orateur. S'il apporte un dis-
» cours travaillé à loisir & composé avec
» soin, sa joie, aussi-bien que sa diction,
» a quelque chose de plus ferme & de plus
» assuré. S'il n'a pu se préparer à sa cause
» que par quelques momens de réflexion,
» l'inquiétude même qu'il ressent lui rend
» le succès plus doux, & est un assaison-
» nement plus piquant au plaisir qu'il goû-
» te. Mais ce qui le flatte le plus agréa-
» blement, c'est le succès d'un discours
» sans préparation, & hazardé sur le
» champ. Car il en est des productions de
» l'esprit, comme de celles de la terre. Les

» fruits qui n'ont rien coûté & qui vien-
» nent d'eux-mêmes, sont plus agréables que
» ceux qu'il a fallu acheter par beaucoup de
» peine & de travail «.

On ne peut nier, ce me semble, qu'il n'y ait dans cette description beaucoup de pensées ingénieuses & solides, d'expressions fortes & énergiques, de tours vifs & éloquens. Peut-être y a-t-il un peu trop d'esprit & de brillant; mais c'étoit le défaut du siecle.

J'ajouterai encore ici un fort bel endroit, où l'Auteur met la mauvaise éducation des enfans entre les principales causes de la corruption de l'éloquence.

» Qui (a) est-ce qui ignore que ce qui a

(a) Quis ignorat & eloquentiam & cæteras artes descivisse ab ista vetere gloria, non inopiâ hominum, sed desidiâ juventutis, & negligentiâ parentum, & inscientiâ præcipientium, & oblivione moris antiqui? quæ mala primùm in urbe nata, mox per Italiam fusa, jam in provincias manant....

Jam primùm suus cuique filius, ex casta parente natus; non in cella emptæ nutricis, sed gremio ac sinu matris educabatur; cujus præcipua laus erat, tueri domum, & inservire liberis. Eligebatur autem aliqua major natu propinqua, cujus probatis spectatisque moribus omnis cujuspiam familiæ soboles committebatur; coram qua neque dicere fas erat quod turpe dictu, neque facere quod inhonestum factu videretur. Ac non studia modo curasque, sed remissiones etiam lususque puerorum, sanctitate quadam ac verecundiâ temperabat. Sic Corneliam Gracchorum, sic Aureliam Cæsaris, sic Attiam Augusti matrem præfuisse educationibus, ac produxisse principes liberos accepimus. Quæ disciplina ac severitas eò pertinebat, ut sincera & integra & nullis pravitatibus detorta uniuscujusque natura, toto statim pectore arriperet artes honestas: &, sive ad rem militarem, sive ad juris scientiam, sive ad eloquentiæ studium inclinasset, id solum ageret, id universum hauriret. *Cap.* 28.

» fait dégénérer l'éloquence & les autres
» arts de leur ancienne gloire, n'est point
» la disette des bons esprits, mais la lan-
» gueur où est tombé la Jeunesse, la né-
» gligence des peres & meres à élever leurs
» enfans, l'ignorance des Maîtres chargés
» de leur instruction, enfin l'oubli & le mé-
» pris du goût ancien? Ces maux, qui ont
» pris leur naissance dans Rome se sont
» répandus de la Ville dans l'Italie, & ont
» infecté toutes les provinces...

» Autrefois, dans chaque maison, un
» enfant, né d'une chaste mere, n'étoit point
» livré à une nourrice achetée parmi les es-
» claves, mais étoit nourri & élevé dans
» le sein de sa propre mere, dont le mé-
» rite & la louange étoit de veiller sur sa
» maison, & sur ses enfans. On choisissoit
» dans la famille quelque parente âgée,
» d'une probité & d'une vertu reconnue,
» aux soins de laquelle on confioit tous les
» enfans de la maison, & en présence de
» qui l'on n'osoit rien dire ni faire qui fût
» contraire aux bonnes mœurs. Elle trou-
» voit le moyen de mêler, non-seulement
» dans leur étude & leur travail, mais dans
» leurs jeux même & dans leurs récréations
» un certain air de modestie & de retenue,
» qui en tempéroit la vivacité. C'est ainsi
» que nous avons appris que Cornélie mere
» des Gracques, Aurélie de César, Attia
» d'Auguste, avoient pris soin de leurs en-
» fans, & les avoient mis en état de paroî-
» tre avec éclat dans le monde. Le but de

» cette éducation mâle & robuste étoit de
» faire en sorte que l'esprit de ces enfans,
» conservé dans toute sa pureté & son inté-
» grité naturelle, & n'etant infecté d'au-
» cun mauvais principe, saisît dans la suite
» avec avidité l'étude des arts & des scien-
» ces; & que, soit qu'ils prissent le parti des
» armes, ou qu'ils étudiassent les loix, ou
» qu'ils tournassent du côté de l'éloquence,
» ils pussent s'appliquer chacun uniquement
» à leur profession, & s'y rendre parfaite-
» ment habiles.

» Mais (a) maintenant, dès qu'un en-
» fant est né, on le livre à quelque esclave
» Grecque, à laquelle on joint un ou deux
» serviteurs des plus vils, & des moins ca-
» pables d'aucun emploi sérieux. Dans cet
» âge tendre & susceptible de toutes les im-
» pressions, il n'entend que les contes fri-
» voles & souvent licencieux des valets. Au-

(a) At nunc natus infans delegatur Græculæ alicui ancillæ, cui adjungitur unus aut alter ex omnibus servis plerumque vilissimus, nec cuiquam serio ministerio accommodatus. Horum fabulis & erroribus teneri statim & rudes animi imbuuntur. Nec quisquam in toto domo pensum habet quid coram infante domino aut dicat, aut faciat: quando etiam ipsi parentes nec probitati neque modestiæ parvulos assuefaciunt, sed lasciviæ & libertati: per quæ paulatim impudentia irrepit, & sui alienique contemptus. Jam verò propria & peculiaria hujus urbis vitia penè in utero matris concipi mihi videntur, histrionalis favor, & gladiatorum, equorumque studia. Quibus occupatus & obsessus animus quantulum loci bonis artibus relinquit? quorumquemque inveneris qui domi quidquam aliud loquatur? quos alios adolescentulorum sermones excipimus, si quando auditoria intravimus? Cap. 29.

» cun d'eux ne fait attention à ce qu'ils di-
» sent ou font devant leur jeune maître. Et
» comment voudroit-on qu'ils y fussent at-
» tentifs, les parens eux-mêmes accoutu-
» mant leurs enfans, non à la modestie &
» à la pudeur, mais à toute sorte de liberté
» & de licence : d'où s'en suit peu-à peu
» un air d'impudence déclarée, qui fait
» qu'ils n'ont aucun égard ni pour eux-mê-
» mes, ni pour les autres. Il y a, outre
» cela, des vices propres & particuliers à
» cette Ville, qui semblent presque nés
» avec eux dans le sein de leurs meres : le
» goût pour les spectacles du théatre, pour
» les combats des gladiateurs, pour les cour-
» ses de chariots. Parmi les jeunes gens, &
» presque généralement dans toutes les
» compagnies, n'est-ce pas là ce qui fait le
» sujet le plus ordinaire des conversations?
» Croit-on qu'un esprit rempli & obsédé
» de ces frivoles amusemens, soit fort ca-
» pable de s'occuper d'études sérieuses ?

Ces deux morceaux sont plus que suffisans pour donner aux Lecteurs quelque idée de cet ouvrage, & pour leur faire regretter qu'il ne soit pas parvenu jusqu'à nous en entier.

Ce Dialogue peut se diviser en trois parties. La premiere nous présente un Avocat & un Poëte qui sont aux prises sur la prééminence de leur Art, & qui font l'éloge, l'un de l'Eloquence, l'autre de la Poésie. La seconde partie est pour ainsi dire, un Plaidoyer du même Avocat, il se nomme Aper,

en faveur des Orateurs de son tems contre les anciens. Il vivoit du tems de Vespasien, & étoit à la tête du Barreau. La troisieme partie de l'Ouvrage est une recherche des causes de la chûte ou de la corruption de l'Eloquence. Les Interlocuteurs sont Messala, Secundus, Maternus, Aper. Tout ce que disoit Secundus s'est perdu, avec une partie de ce que disoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux.

QUINTILIEN. (*Marcus Fabius Quintilianus*).

JE réduirai à trois points ce que j'ai à dire sur Quintilien. D'abord je rapporterai ce qu'on sait de son histoire. En second lieu, je parlerai de son Ouvrage, & en tracerai le plan. Enfin j'exposerai la maniere d'instruire la jeunesse & d'enseigner la Rhétorique, usitée de son tems.

I. *Histoire de ce qu'on sait de Quintilien.*

IL paroît que Quintilien est né la seconde année de l'Empereur Claude, qui est la quarante-deuxieme de Jesus-Christ. M. Dodwel le conjecture ainsi dans ses annales sur Quintilien; & il sera mon guide par rapport à la chronologie, sur ce qui regarde la naissance, la vie, & les occupations de notre Rhéteur, qu'il a rangées dans un ordre fort clair & fort vraisemblable.

On dispute sur les lieux de sa patrie. Plusieurs disent qu'il étoit de Calagurris ville d'Espagne sur l'Ebre, nommée présentement *Calahorra*. D'autres croient avec assez de fondement, qu'il étoit né à Rome.

On ne sait point certainement s'il étoit fils, ou petit-fils de l'Orateur Fabius dont Séneque le Pere a dit quelque chose, & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs dont la réputation meurt avec eux. *Senec. Controv. l. 5. in Praef.*

Quintilien fréquenta sans doute à Rome les Ecoles des Rhéteurs, où la Jeunesse se formoit pour l'Eloquence. Il employa un autre moyen encore plus efficace pour arriver à ce but, qui étoit de se rendre le disciple des grands Orateurs qui avoient le plus de réputation. *Domitius Afer* tenoit alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentoit pas d'entendre ses plaidoyers au Barreau : il lui rendoit aussi de fréquentes visites ; & ce vénérable Vieillard, qui faisoit l'admiration de son siecle, ne dédaignoit pas d'entrer en conversation avec un jeune homme en qui il voyoit de grands talens & de grandes espérances. C'est le service important que peuvent rendre à de jeunes Avocats ceux qui ont vieilli avec gloire dans cette illustre profession, sur-tout lorsqu'ils ont quitté la plaidoierie, & qu'ils se sont retirés. Leur (a) maison alors

(a) Frequentabunt ejus domum optimi Juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculò petent. Hos ille formabit, quasi eloquentiae parens. *Quintil. lib. 12. cap. 11.*

devient comme l'Ecole publique de la Jeunesse qui aspire à la gloire de l'Eloquence, & qui s'adresse à eux comme à des Oracles pour apprendre de leur bouche par quelle route on y peut arriver. Quintilien sut bien profiter de la bonne volonte d'Afer, & il paroît, par les questions qu'il lui proposoit, que son but étoit de se former dans ces entretiens le goût & le jugement. Il (a) lui avoit demandé un jour lequel d'entre les Poëtes il croyoit approcher le plus près d'Homere. *Virgile*, dit Afer, *est le second, mais beaucoup plus près du premier que du troisieme.* Il eut la douleur de voir ce grand homme, qui avoit fait si long-tems l'honneur du Barreau, survivre à sa propre réputation, pour n'avoir pas su profiter du sage conseil (b) d'Horace, & avoir mieux aimé succomber que se retirer; c'est le reproche qu'on lui fit: *malle eum deficere, quàm desinere.* Domitius Afer mourut la 59e. année de l'Ere de Jesus-Christ; & Juvénal vint au monde cette même année.

Quintil. l. 12. cap. 11.

An. J. C. 61. Deux ans après, Néron envoya Galba dans l'Espagne Tarraconnoise en qualité de Gouverneur. On croit que Quintilien l'y

(a) Utar verbis iisdem, quæ ex Afro Domitio juvenis accepi; qui mihi interroganti, quem Homero crederet maximè accedere: *Secundus*, inquit, *est Virgilius*, *propior tamen primo quàm tertio*. Quintil. lib. 10. cap. 1.

(b) Solve senescentem maturè sanus equum, ne Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat. *Horat. Epist.* 1. *lib.* 1.

suivit ; & qu'après y avoir enseigné la Rhétorique & exercé la profession d'Avocat pendant plus de sept ans, il revint à Rome avec lui.

Ce fut sur la fin de cette année-là même que Galba fut déclaré Empereur, & que Quintilien ouvrit à Rome une Ecole de Rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, & aux gages de l'Etat ; de quoi il eut l'obligation à Vespasien. Car, (a) selon Suétone, ce Prince fut le premier qui assigna sur le Trésor public aux Rhéteurs tant Grecs que Latins des pensions qui montoient par an à douze mille cinq cens livres. Avant cet établissement il y avoit des Maîtres de Rhétorique qui l'enseignoient sans être autorisés du public. Outre ce que ces Rhéteurs recevoient du public, les (b) peres dont ils instruisoient les enfans leur donnoient une somme, que Juvénal trouve fort modique par comparaison à celles qu'ils employoient pour des dépenses frivoles. Car, selon lui, rien ne coûtoit moins à un pere que son fils, & il plaignoit tout pour son éducation : *Res nulla minoris constabit patri quàm filius.* Cette somme montoit à deux cens cinquante livres : *Duo sestertia.* Quintilien remplit la chaire

An. J. C. 68.

Sueton. in Vespas. c. 18.

(a) Primus è fisco Latinis Græcisque Rhetoribus annua centena constituit.

(b) Hos inter sumptus sestertia Quintiliano
Ut multum duo sufficient. Res nulla minoris
Constabit patri quàm filius.
Juvenal. Satyr. 7. lib. 3.

de Rhétorique pendant vingt ans, avec un applaudissement général.

Il exerça en même tems & avec un pareil succès la fonction d'Avocat, & se fit aussi un grand nom dans le Barreau. Quand on distribuoit les différentes parties d'une cause à différens Avocats, comme c'étoit autrefois la coutume, on le chargeoit pour l'ordinaire du soin d'exposer le fait, ce qui demande un esprit d'ordre & une grande netteté. Il excelloit aussi dans l'art d'émouvoir les passions; & (a) il avoue, avec cet air de franchise modeste qui lui étoit naturel, qu'on le voyoit souvent, lorsqu'il plaidoit, non-seulement répandre des larmes, mais changer de visage, pâlir, & donner toutes les marques d'une vive & sincere douleur. Il ne dissimule pas que c'est à ce talent qu'il devoit la réputation qu'il s'étoit faite au Barreau. En effet c'est par cet endroit principalement que l'Orateur se distingue, & qu'il enleve les suffrages.

Quintil. l. 4. cap. 2.

Id. lib. 6. cap. 2.

Nous verrons bientôt combien il étoit propre pour instruire la Jeunesse, & comment il venoit à bout de s'en faire aimer & respecter. Entre plusieurs illustres disciples qui fréquenterent son école, Pline le Jeune est celui qui lui a fait le plus d'honneur par la beauté de son génie, par l'élégance & la solidité de son style, par la douceur admi-

(a) Hæc dissimulanda mihi non fuerunt, quibus ipse, quantuscumque sum aut fui, (nam pervenisse me ad aliquod nomen ingenii credo) frequenter motus sum, ut me non lacrymæ solùm deprehenderint, sed pallor, & vero similis dolor. *Quintil.*

table de son caractere, par sa libéralité envers les gens de Lettres, & sur-tout par sa vive reconnoissance pour son Maître, dont il lui donnera une illustre preuve dans la suite.

Après avoir employé de suite & sans interruption vingt années, tant pour instruire la Jeunesse dan l'Ecole, que pour défendre les particuliers dans le Barreau, il obtint de l'Empereur Domitien la permission de quitter ces deux emplois également utiles & pénibles. Instruit par le triste exemple de Domitius Afer son Maitre, il crut qu'il falloit songer à la retraite avant qu'elle lui devînt absolument nécessaire, & qu'il ne pouvoit mettre une fin plus honnête à ses travaux qu'en y renonçant dans un tems où on le regretteroit: *Honestissimum finem putabamus, desinere dum desideraremur*, au lieu que Domitius avoit mieux aimé succomber sous le fardeau, que le déposer. C'est à cette occasion qu'il donne aux Avocats un sage conseil. (a) *L'Orateur, dit-il, s'il m'en croit, battra en retraite avant que de tomber dans les pieges de la caducité, & gagnera le port pendant que son vaisseau est encore bon & entier.* Quintil. l. 12. cap. 11.

Quintilien n'avoit pourtant alors que quarante-six ou quarante-sept ans, qui est un âge encore verd & robuste. Peut-être que ses longs travaux avoient commencé An. J. C. 87.

(a) Antequam in has ætatis veniat insidias, receptui canet, & in portum integra nave perveniet. *Quintil. lib. 12. cap. 11.*

d'affoiblir sa santé. Quoi qu'il en soit, son loisir ne fut point un loisir de langueur & de paresse, mais d'activité & d'ardeur ; de sorte qu'il devint, en un certain sens, encore plus utile au Public, qu'il ne l'avoit été par tous ses travaux passés. Car enfin ceux-ci furent renfermés dans les bornes étroites d'un certain nombre de personnes & d'années, au lieu que les Ouvrages qui furent le fruit de son repos, ont instruit tous les siecles : de sorte qu'on peut dire que l'Ecole de Quintilien est demeurée ouverte depuis sa mort à tous les peuples, & qu'elle retentit encore tous les jours des admirables préceptes qu'il nous a laissés sur l'Eloquence.

An. J. C. 89. Il commença par composer un Traité *sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, dont on ne sauroit trop regretter la perte. Ce n'est point certainement celui que nous avons sous le titre de *Dialogue sur les Orateurs*.

Quintil. in Proæm. l. 6. Dans le tems qu'il commençoit cet Ouvrage, il perdit le plus jeune de ses deux fils qui n'avoit que cinq ans : & peu de mois auparavant une mort prématurée lui avoit enlevé sa femme, qui n'étoit âgée que de dix-neuf ans, & même un peu moins.

An. J. C. 90. Quelque tems après, pressé par les prieres de ses amis, il commença son grand Ouvrage des *Institutions Oratoires*, composé de douze Livres : j'en rendrai compte dans la suite.

An. J. C. 92. Quintil. in Proæm. l. 4. Il en avoit achevé les trois premiers, lorsque l'Empereur Domitien lui confia le soin

de deux jeunes Princes ses petits-neveux, qu'il destinoit pour lui succéder à l'Empire. Ils étoient petits-fils de Domitille sa sœur, dont la fille, nommée aussi Domitille, avoit épousé Flavius Clément, cousin germain de l'Empereur : elle en avoit eu les deux Princes dont il s'agit. Ce fut une nouvelle raison pour lui de redoubler ses soins pour perfectionner son travail. Il est bon de l'entendre lui-même : l'endroit est remarquable. (a) » Jusqu'ici, dit-il en s'adressant à Victorius à qui il avoit dédié son Ouvrage, » j'écrivois seulement pour vous » & pour moi; & renfermant ces instruc» tions dans notre domestique, quand elles

Sueton. in Domit. c. 15.

(a) Adhuc velut studia inter nos conferebamus; & si parùm nostra institutio probaretur à cæteris, contenti fore domestico usu videbamur, ut tui meique filii disciplinam formare, satis putaremus. Cùm verò mihi Domitianus Augustus sororis suæ nepotum delegaverit curam, non satis honorem judiciorum cœlestium intelligam, nisi ex hoc quoque oneris magnitudinem metiar. Quis enim mihi aut mores excolendi sit modus, ut eos non immeritò probaverit sanctissimus Censor? aut studia, ne fefellisse in his videar Principem, ut in omnibus, ita in eloquentia quoque eminentissimum? Quòd si nemo miratur Poëtas maximos sæpè fecisse, ut non solùm initiis operum suorum Musas invocarent, sed provecti quoque longiùs, cùm ad aliquem graviorem locum venissent, repeterent vota, & velut nova precatione uterentur: mihi quoque profectò poterit ignosci, si, quod initio, cùm primùm hanc materiam incheavi, non fecerim, nunc omnes in auxilium Deos, ipsumque inprimis, quo neque præsentius aliud, neque studiis magis propitium numen est, in vocem; ut, quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aspiret, dexterque ac volens adsit, & me, qualem esse credidit, faciat,

» n'auroient pas été goutées du Public, je
» m'estimois trop heureux qu'elles pussent
» être utiles à votre fils & au mien. Mais
» depuis que l'Empereur m'a chargé de l'é-
» ducation de ses petits-neveux, seroit-ce
» faire le cas que je dois de l'approbation
» d'un Dieu, & connoître le prix de l'hon-
» neur que je viens de recevoir, que de ne
» pas régler sur cette idée la grandeur de
» mon entreprise ? En effet, de quelque
» maniere que je la regarde, soit du côté
» des mœurs, soit du côté des connoissan-
» ces & de l'art, que ne dois-je point faire
» pour mériter l'estime d'un si religieux
» Censeur, & d'un Prince en qui l'élo-
» quence suprême est jointe à la suprême
» puissance ? Que si l'on n'est point surpris
» de voir les plus excellens Poëtes non-seu-
» lement invoquer les Muses au commen-
» cement de leur Ouvrage, mais implorer
» de nouveau leur assistance lorsque dans
» la suite il se présente quelque important
» objet à traiter ; à combien plus forte rai-
» son doit-on me pardonner, si, ce que je
» n'ai pas fait d'abord, je le fais mainte-
» nant, & si j'appelle à mon secours tous
» les Dieux, particuliérement celui sous les
» auspices duquel j'écris désormais, & qui
» plus que tous les autres, préside aux étu-
» des & aux sciences ? Qu'il daigne donc
» m'être favorable, & proportionnant ses
» bontés à la haute idée qu'il a donnée de
» moi par un choix si glorieux & si difficile
» à soutenir, qu'il m'inspire tout l'esprit

» dont j'ai besoin, & me rende tel qu'il
» m'a cru. *Et me, qualem esse credidit,*
» *faciat* «.

Il faut avouer qu'il y a, dans ce compliment, beaucoup d'esprit, de noblesse, de grandeur, sur-tout dans la pensée qui le termine: *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Mais est-il possible de pousser plus loin la flatterie & l'impiété, que de traiter de Dieu un Prince qui étoit un monstre de vices & de cruautés? Je ne sais même si dans cette derniere pensée il y a autant de justesse que de brillant: *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Il ne l'étoit donc pas. Et comment ce prétendu Dieu a-t-il pu croire qu'il le fût? Encore si, au lieu de relever en lui la régularité & la pureté des mœurs, il s'étoit contenté de faire valoir son éloquence, & les autres talens de l'esprit dont il se piquoit, la flatterie seroit moins odieuse. C'est ainsi qu'il le loue dans un autre endroit, où il le met au-dessus de tous les Poëtes. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour lors que les ornemens Consulaires furent accordés à Quintilien. *Lib. 10. c. 1.*

Le soin de l'éducation des jeunes Princes dont Quintilien se trouvoit chargé, ne l'empêchoit pas de travailler à son Livre des Institutions Oratoires. La considération du fils unique qui lui restoit, dont l'heureux naturel méritoit toute sa tendresse & toute son attention, étoit pour lui un puissant motif de hâter cet ouvrage, qu'il regardoit comme la plus précieuse partie de l'hé- *Quintil. in Proœm. l. 6.*

ritage qu'il devoit lui laisser ; afin, dit-il lui-même, que si un accident imprévu enlevoit à ce cher fils son pere, il pût, même après sa mort, lui servir encore de maître & de conducteur.

An.J.C. 92.

Continuellement donc occupé de la vue & de la crainte de sa mortalité, il travailloit jour & nuit à son Ouvrage ; & il en avoit déja achevé le cinquieme Livre, lorsqu'une mort avancée lui ravit ce cher fils, qui faisoit toute sa joie & toute sa consolation. Ce fut pour lui, après la perte qu'il avoit déja faite du plus jeune de ses fils, un nouveau coup de foudre qui l'abattit & le renversa sans lui laisser de ressource. Sa douleur, ou plutôt son désespoir, éclata en plaintes & en réproches contre les Dieux mêmes, qu'il accusa hautement d'injustice & de cruauté, déclarant qu'on voyoit bien après un traitement si cruel & si injuste que ni lui ni ses enfans n'avoient point mérité qu'il n'y a point de Providence qui veille sur les choses d'ici-bas.

De tels discours nous marquent clairement ce qu'étoit la probité païenne même la plus parfaite : car je ne sais si dans toute l'antiquité on peut trouver un homme d'un caractere plus doux, plus sage, plus raisonnable, plus vertueux que l'étoit Quintilien, selon les regles du paganisme. Ses Livres sont pleins d'excellentes maximes sur l'éducation des enfans, sur le soin que les peres & les meres doivent prendre pour les préserver des dangers du monde, sur

l'attention que les maîtres doivent apporter pour conserver en eux le précieux dépôt de l'innocence, sur le généreux désintéressement que doivent faire paroître les personnes qui sont en place, enfin sur le zele & l'amour du bien public.

Sa douleur auroit été très-juste, si elle avoit été modérée ; car jamais enfant ne dut être plus regretté que celui-ci. Outre les graces naturelles & les talens extérieurs, un son de voix charmant, une physionomie aimable, une facilité surprenante à bien prononcer les deux langues comme s'il eût été également né pour l'une & pour l'autre ; il avoit les plus heureuses dispositions qu'on puisse souhaiter pour les sciences, jointes à un goût & à une inclination pour l'étude qui étonnoit ses maîtres. Mais les qualités du cœur l'emportoient sur celles de l'esprit. Quintilien, qui avoit connu beaucoup de jeunes gens, atteste avec serment qu'il n'avoit jamais vu tant de probité, de naturel, de bonté d'ame, de douceur, & d'honnêteté, que dans ce cher fils. Il fit paroître pendant une maladie de huit mois une égalité & une fermeté d'ame, que les Médecins ne se lassoient point d'admirer, se roidissant avec force contre les craintes & les douleurs, & sur le point d'expirer consolant lui-même son pere, & tâchant d'arrêter ses larmes. Quel malheur que tant de belles qualités aient été perdues ! mais quelle honte & quels reproches, si des enfans chrétiens étoient moins vertueux !

Après avoir fait treve avec l'étude pendant quelque tems, Quintilien, revenu un peu à lui-même, reprit son Ouvrage ; dont il dit que le Public lui devoit savoir d'autant plus de gré, que désormais il ne travailloit plus pour lui-même, ses écrits, de même que ses biens, devant passer à des étrangers. Il acheva enfin son plan en douze Livres. Il n'y avoit gueres mis que deux ans : encore avoit-il employé une grande partie de ce tems-là, non à le composer actuellement, mais à le préparer, en amassant par la lecture d'une infinité d'Auteurs qui avoient traité le même sujet, tous les matériaux qui devoient y entrer. Et nous avons vu combien ces deux années avoient été remplies pour lui de troubles & de tristes occupations. Il est étonnant, & presque incroyable, comment un Ouvrage si parfait a pu être composé en si peu de tems. Son (a) dessein étoit de suivre le conseil d'Horace, qui, dans son Art Poétique, recommande à ceux qui écrivent de ne pas se presser de rendre publics leurs Ecrits. Il gardoit donc les siens, afin de les revoir à loisir & à tête reposée ; de laisser passer ce premier mouvement d'amour-propre & de complaisance que l'on a toujours pour ses productions ; & de les examiner, non plus en Auteur préoccupé, mais avec le sang

An. J. C. 93. Epist. ad Tryph. bibliop.

(a) Usus deindè Horatii consilio, qui in Arte poëtica suadet, ne præcipitetur editio, *nonumque prematur in annum*, dabam iis otium, ut refrigerato inventionis amore, diligentiùs repetitos tanquàm lector perpenderem.

froid d'un Lecteur. Il ne put pas résister long-tems à l'empressement & à l'avidité du Public, impatient d'avoir ses écrits; & il se vit comme forcé de les lui abandonner, se contentant de souhaiter un bon succès, & de recommander à son Libraire d'avoir grand soin qu'ils fussent bien exacts & bien corrects. Il dut se passer un an au moins, avant qu'ils fussent en état de paroître. Nous avons obligation à M. l'Abbé Gédoyn d'avoir mis le Public, par la traduction qu'il a faite de Quintilien, en état de juger du mérite de cet Auteur.

M. Dodwel croit que ce fut vers ce tems-ci que Quintilien, délivré des soins de son grand Ouvrage qu'il venoit d'achever, songea à un second* mariage, & prit pour femme la petite-fille de Tullius, c'est ainsi que l'appelle Pline le Jeune. Il en eut sur la fin de cette année une fille. AN. J.C. 94.

Domitien, malgré sa divinité prétendue, fut tué dans son Palais par Etienne, qui s'étoit mis à la tête des Conjurés. Cet Empereur avoit fait mourir Flavius Clément, alors Consul, son cousin; & avoit banni Flavie Domitille sa niece, femme de ce Clément. Il avoit aussi banni sainte Flavie Domitille fille d'une sœur du même Consul. Toutes ces personnes souffrirent pour le nom de Jesus-Christ. La mort de Clément fut ce qui avança le plus celle de Domitien, soit par l'horreur & la crainte qu'elle AN. J.C. 96.

* *Ce second mariage n'est pas certain, mais paroît assez vraisemblable.*

donna à tout le monde, soit parce qu'elle anima contre lui Etienne, affranchi, & Intendant des biens de Domitille femme de Clément, dont on l'obligeoit de rendre compte, & on l'accusoit de n'en avoir pas bien usé. Nerva succéda à Domitien, & ne régna que seize mois & quelques jours. Il eut pour successeur Trajan, qu'il avoit adopté,
An. J.C. 98. & qui régna vingt ans.

On ignore tout ce qui regarde Quintilien depuis la mort de Domitien, excepté le mariage de sa fille, supposé qu'il en ait eu une. Dès qu'elle fut en âge nubile, il lui donna pour époux Nonius Céler. Pline se signala dans cette occasion par une générosité & une reconnoissance, qui lui font, ce me semble, encore plus d'honneur que ses Ecrits, quelque excellens qu'ils soient. Il avoit étudié l'Eloquence sous Quintilien. Les Ouvrages qu'il nous a laissés sont une bonne preuve qu'il fut un digne disciple d'un si grand maître : mais le fait qui suit ne marque pas moins son bon cœur, & le souvenir toujours présent qu'il conservoit des services qu'il en avoit reçus. Dès qu'il sut que Quintilien songeoit à marier sa fille, il crut devoir lui témoigner sa reconnoissance par un petit présent. La difficulté étoit de le lui faire accepter. Il lui écrivit sur ce sujet une Lettre, dont on ne peut trop admirer l'art & la délicatesse. La traduction que j'en insere ici, est du célebre M. de Sacy.

Lettre de Pline à Quintilien.

» (*a*) Quoique vous soyez très-modeste, & » que vous ayez élevé votre fille dans les vertus convenables à la fille de Quintilien, & » à la petite fille de Tutilius : cependant, aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Céler, » homme de distinction, & à qui ses emplois » & ses charges imposent une certaine nécessité de vivre dans l'éclat, il faut qu'elle regle » son train & ses habits sur le rang de son » mari. Ces dehors n'augmentent pas notre » dignité, mais ils lui donnent plus de relief. » Je sais que vous êtes très-riche des biens de » l'ame, & beaucoup moins de ceux de la fortune que vous ne devriez l'être. Je prends » donc sur moi une partie de vos obligations ; & , comme un second pere, je » donne à notre chere fille cinquante mille » sesterces. (6250. livres.) Je ne me bornerois pas là, si je n'étois persuadé que » la médiocrité du petit présent pourra seu-

(*a*) Quamvis & ipse sis continentissimus, & filiam tuam ita institueris, ut decebat filiam tuam, Tutilii neptem : cùm tamen sit nuptura honestissimo viro Nonio Celeri, cui ratio civilium officiorum necessitatem quandam nitoris imponit ; debet, secundùm conditiones mariti, veste, comitatu augeri : quibus non quidem augetur dignitas, ornatur tamen & instruitur. Te porrò animo beatissimum, modicum facultatibus scio. Itaquè partem oneris tui mihi vindico, & tanquàm parens alter puellæ nostræ, confero quinquaginta millia nummum : plus collaturus, nisi à verecundia tua sola mediocritate munusculi impetrari posse considerem, ne recusares. Vale. *Epist.* 32. *lib.* 6.

» le obtenir de vous, que vous le receviez.
» Adieu «.

Cette Lettre de Pline nous apprend une circonstance bien glorieuse pour Quintilien : c'est qu'après vingt années d'exercice public employées avec une réputation & un succès étonnant tant à enseigner la Jeunesse qu'à plaider dans le Barreau : après un long séjour à la Cour auprès des jeunes Princes, dont l'éducation devoit lui donner, & lui avoit donné sans doute un grand crédit auprès de l'Empereur, il n'avoit point amassé de grands biens, & étoit toujours demeuré dans une louable médiocrité. Bel exemple, mais qui est rarement imité!

Juvénal pourtant fait entendre que Quintilien étoit fort riche, & qu'il avoit un nombre considérable de forêts, d'où il tiroit sans doute un très-gros revenu. *Satyr. 7. l. 3.*

Undè igitur tot
Quintilianus habet saltus?

Il faut nécessairement que ces richesses aient été postérieures au tems où Pline fit à Quintilien le présent dont il a été parlé. On croit qu'elles pouvoient être l'effet de la libéralité d'Adrien lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, car il se déclara le protecteur des Savans. Quintilien avoit alors 76. ans. On ne sait point s'il a vécu long-tems après, & l'histoire ne nous apprend rien de sa mort. *An. J.C. 118.*

II,

II. *Plan & caractere de la Rhétorique de Quintilien.*

ON PEUT dire que la Rhétorique de Quintilien, qu'il intitula *Institutions Oratoires*, est la plus complette que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un Orateur parfait. Il le prend au berceau & dès sa naissance, & le conduit jusqu'au tombeau. Cette Rhétorique est renfermée en douze Livres. Dans le premier il traite de la maniere dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, puis de ce qui regarde la Grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'Ecole de Rhétorique, & plusieurs questions qui regardent la Rhétorique même, si elle est une science, si elle est utile, &c. On trouve dans les cinq Livres suivans les préceptes de l'Invention & de la disposition. Les Livres VIII. IX. & X. renferment tout ce qui regarde l'Elocution. Le XI., après un beau chapitre où il s'agit de la maniere de parler convenablement, *de apte dicendo*, traite de la mémoire & de la prononciation. Dans le XII., qui est peut-être le plus beau de tous, Quintilien marque quelles sont les qualités & les obligations personnelles de l'Avocat comme tel & par rapport à la plaidoierie; quand il doit quitter cette profession; & à quoi il doit s'occuper pendant sa retraite.

Un des caracteres particuliers de la Rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec

tout l'art, toute l'élégance, toute l'énergie du ſtyle qu'il eſt poſſible d'imaginer. Il (a) ſavoit que les préceptes, quand on les traite d'une maniere ſi nue & ſi ſubtile, ne ſont propres qu'à deſſécher l'eſprit, & qu'à décharner, pour ainſi dire, le diſcours, en lui ôtant toute grace & toute beauté, & lui laiſſant ſeulement des os & des nerfs, qui n'en font qu'un corps maigre & ſec, ou plutôt un ſquelete. Il (b) s'appliqua donc à faire entrer dans ſes Inſtitutions tout l'agrément dont cet ouvrage étoit ſuſceptible, non pas, dit-il lui-même, pour faire parade d'eſprit, car il pouvoit choiſir un ſujet qui y fût plus propre : mais afin que les jeunes gens, invités par l'attrait du plaiſir, s'appliquaſſent plus volontiers à la lecture & à l'étude de ſes préceptes, qui, dénués de grace & d'ornement, ne manqueroient pas, en bleſſant la délicateſſe de leurs oreilles, de rebuter auſſi leur eſprit. En effet, on voit dans ſes Ecrits une grande richeſſe de penſées, d'expreſſions, d'images,

(a) Plerumque nudæ illæ artes, nimiâ ſubtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid eſt in oratione generoſius, & omnem ſuccum ingenii bibunt, & oſſa detegunt, quæ ut eſſe & aſtringi nervis ſuis debent, ſic corpore operienda ſunt. *Quintil. in Proœm lib. I.*

(b) In cæteris admiſcere tentavimus aliquid nitoris, non jactandi ingenii gratiâ, (namque in id eligi materia poterat uberior) ſed ut hoc ipſo alliceremus magis juventutem ad cognitionem eorum quæ neceſſaria ſtudiis arbitrabamur, ſi ducti jucunditate aliquâ lectionis, libentiùs diſcerent ea, quorum ne jejuna atque arida traditio averteret animos, & aures (præſertim tam delicatas) raderet, verebamur. *Quintil. lib. 3. c. 1.*

& ſur-tout de comparaiſons, qu'une imagination vive & ornée d'une profonde connoiſſance de la nature lui fournit à propos, ſans jamais s'épuiſer, ni tomber dans des redites ennuyeuſes : comparaiſons, qui jettent dans les préceptes, ſouvent obſcurs & déſagréables par eux-mêmes, une clarté & une grace qui en écartent tout ennui & tout dégoût.

Le (*a*) principal but de Quintilien, dans ſa Rhétorique, a été de s'oppoſer au mauvais goût d'éloquence qui prévaloit de ſon tems, & de rappeller les eſprits à une maniere de penſer & de juger plus ſaine, plus ſévere, & plus conforme aux regles de la bonne nature. Séneque, plus que tout autre, avoit contribué à gâter & à corrompre le jugement des jeunes Romains, & à ſubſtituer à l'éloquence mâle & robuſte qui avoit régné juſqu'à lui, les mignardiſes, s'il eſt permis de parler ainſi, d'un ſtyle chargé d'ornemens, de penſées brillantes, d'antitheſes, & de pointes. Il (*b*) ſentoit bien que ſes Ecrits ne pouvoient plaire à quiconque feroit cas des Anciens : c'eſt pourquoi il n'avoit ceſſé de parler mal d'eux, & de les décrier, même les plus générale-

(*a*) Quod accidit mihi, dùm corruptum & omnibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad ſeveriora judicia contendo. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

(*b*) Tùm autem olus hic ferè in manibus adoleſcentium fuit. Quem non equidem omnimò conabat excutere, ſed potioribus præferri non ſinebam, quos ille nod deſtiterat inceſſere, cùm diverſi ſibi conſcius generis, placere ſe in dicendo poſſe iis, quibus illi placerent, diffideret. *Ibid.*

ment estimés, comme Cicéron & Virgile. Il étoit venu à bout en effet d'inspirer pour eux un mépris presque universel; de sorte que, lorsque Quintilien commença à enseigner, il ne trouva que Séneque entre les mains des jeunes gens. Il n'entreprit pas de le leur ôter absolument, mais il ne pouvoit souffrir qu'on le préférât à des Ecrivains qui valoient sans comparaison beaucoup mieux que lui.

Au reste, on ne doit pas être étonné que ce mauvais goût ait fait de si rapides progrès en si peu de tems : c'est ce qui arrive pour l'ordinaire. Il ne faut qu'un homme d'un certain caractere pour entraîner après lui tous les autres, & pour donner le ton à toute une nation. Tel étoit Séneque. Je passe ici sous silence beaucoup d'autres qualités qui le faisoient admirer : un naturel heureux, également propre à tout; une vaste étendue de connoissances; une étude assez profonde de la Philosophie, & une Morale remplie de principes souvent très-exacts & très-solides. Pour me renfermer dans notre sujet, il avoit un esprit facile & fécond, une belle & riche imagination, une composition aisée & brillante, des pensées très-solides, des expressions choisies & fort énergiques, des tours heureux & spirituels. Mais (*a*) pour son style, il étoit vicieux presque dans toutes

Quintil. Ibid.

(*a*) Sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eò perniciosissima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.

ses parties, & d'autant plus dangereux, qu'il étoit plein de défauts agréables.

Ce style fleuri, ce goût de pointe, d'autant plus dangereux qu'il est plus à la portée de la Jeunesse, & plus conforme à son caractere, saisit bientôt toute la ville. Il (a) falloit que toute preuve, toute période finit par quelque pensée brillante, ou quelque tour singulier, qui frappât l'oreille, qui se fît remarquer, & qui mandiât en quelque sorte l'applaudissement.

Quintilien se crut obligé d'attaquer avec force ce mauvais goût, & c'est ce qu'il fait dans presque tout son Ouvrage, en y établissant sur le modele des Anciens, les principes de la vraie & solide éloquence. Ce n'est pas, comme il le déclare souvent, & comme son style le fait assez connoître, qu'il fût ennemi des beautés & des graces du discours. Il (b) reconnoît que Cicéron même pour défendre ses parties, em-

(a) Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus in fine sermonis feriat aurem. Turpe autem ac propè nefas ducunt, respirare ullo loco qui acclamationem non petierit *Quintil. lib* 8. *cap.* 5.

(b) Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii : qui non assecutus esset docendo Judicem tantùm, & utiliter demùm ac latinè perspicuèque docendo, ut populus Romanus admirationem suam, non acclamatione tantùm, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas expressit illum fragorem . . Sed ne causæ quidem parùm confert hic orationis ornatus. Nam qui libenter audiunt, & magis attendunt, & faciliùs credunt, plerumque ipsâ delectatione capiuntur, nonnunquàm ipsâ admiratione auferuntur. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 3.

ployoit des armes non-seulement fortes, mais brillantes; & que dans la Cause de Cornélius Balbus, où il fut souvent interrompu par les applaudissemens & les battemens de mains de tout son auditoire, ce furent la sublimité, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui attirerent ces bruyantes acclamations. Il ajoute à ce motif, qui semble ne regarder que la réputation de l'Orateur, une réflexion bien vraie & bien sensée : c'est que la beauté du discours contribue même beaucoup au succès de la cause, parce que ceux qui écoutent volontiers se rendent plus attentifs, & deviennent plus disposés à croire ce qu'ils entendent, gagnés qu'ils sont par le plaisir, & quelquefois entraînés par l'admiration.

Quintilien ne rejette donc point les ornemens : mais (a) il veut que l'Eloquence, ennemie du fard & de toute grace empruntée, n'admette qu'une parure mâle, noble & majestueuse. Il consent qu'elle brille, mais de santé, s'il faut ainsi dire, & qu'elle ne doive sa beauté qu'à ses forces & à son embonpoint. Il (b) porte ce principe si loin, que s'il falloit choisir, il aimeroit mieux la rudesse & la grossiéreté

(a) Sed hic ornatus, (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit; nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet; sanguine & viribus niteat. *Quintil. Ibid.*

(b) Et, si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam. Sed patet media quædam via : sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Ibid. cap. 5.*

des Anciens, que l'afféterie étudiée des Modernes. Mais il y a, dit-il, en cette matiere un milieu qu'on peut tenir; de même que dans nos tables & dans nos meubles il regne aujourd'hui une propreté & une élégance qui n'est point répréhensible, & dont il faut tâcher, s'il est possible, de faire une vertu.

On voit par le peu que j'ai rapporté de Quintilien, combien la lecture d'un tel Ouvrage peut être utile aux jeunes gens pour leur former le jugement. Elle ne l'est pas moins par rapport aux mœurs. Il a répandu dans toute sa Rhétorique des maximes admirables. J'en ai rapporté une partie dans mon Traité des Etudes.

Mais ce fond de probité, si digne par lui-même de nos éloges, se trouve déshonoré par les flatteries impies de notre Rhéteur à l'égard de Domitien, & par son désespoir à la mort de ses enfans, porté jusqu'à nier la Providence. Cet exemple, & beaucoup d'autres pareils, nous apprennent ce qu'il faut penser de ces vertus païennes qui n'avoient aucune racine que dans l'amour de soi-même, & d'une religion qui ne fournissoit aucun dédommagement des pertes & des maux auxquels la vie humaine est exposée.

3. Maniere d'enseigner la Jeunesse, usitée du tems de Quintilien.

AVANT que de terminer l'article de Quintilien, je tirerai de ses Ecrits une par-

tie de ce qui regarde la maniere d'enseigner usitée à Rome de son tems.

Quintil. l. 1. cap. 1. Il paroît que c'étoit une coutume assez ordinaire à Rome de ne commencer à instruire les enfans qu'à l'âge de sept ans, parce qu'on croyoit qu'avant cet âge ils n'ont ni la force du corps, ni l'ouverture d'esprit, nécessaires pour apprendre.

Quintilien pense autrement, & aime mieux s'en rapporter au sentiment de Chrysippe, qui avoit fait un Traité fort étendu & fort estimé sur l'éducation des enfans. Quoique ce Philosophe donnât trois ans aux nourrices, il vouloit que dès cet âge on s'appliquât à inspirer aux enfans de bons principes de morale, & qu'on les formât insensiblement à la vertu. Or, dit Quintilien, si on peut dès-lors cultiver leurs mœurs, qui empêche qu'on ne cultive aussi leur esprit ? Que veut-on que fasse un enfant depuis qu'il commence à parler ? Car enfin il faut bien qu'il fasse quelque chose. Est-il à propos de l'abandonner entiérement aux discours des Gouvernantes & des domestiques ? On sait bien qu'à cet âge-là il n'est point capable ni de travail, ni d'application. Aussi, ce ne sera pas une étude, mais un jeu ; & on ne laissera pas de mettre à profit ces premiers tems de l'enfance jusqu'à la septieme année, qui pour l'ordinaire sont perdus, en leur apprenant mille choses agréables, & qui sont à leur portée.

Ibid. On commençoit par l'étude de la lan-

gue Grecque : mais celle de la langue Latine suivoit de près ; & dans tout le reste du tems on cultivoit les deux langues avec un égal soin. C'est ce qui ne se pratique point assez régulierement parmi nous ; aussi la plupart de nos François ne savent-ils point leur langue naturelle par principes.

Quand les enfans avoient appris à bien lire, & à écrire correctement, on leur enseignoit la Grammaire, tant de la langue Latine, que de la Grecque.

Il y avoit, pour cela, des Maîtres particuliers qui enseignoient à la maison; & d'autres Maîtres, qui enseignoient dans les Ecoles publiques. Quintilien examine laquelle de ces deux manieres d'enseigner est la plus utile ; & après avoir pesé mûrement les raisons de part & d'autre, il se déclare pour les Ecoles publiques. Le chapitre où il traite cette question, est un des plus beaux endroits de son Ouvrage. *Ibid. cap. 2.*

La Grammaire n'étoit point regardée alors comme une occupation frivole & peu importante. Les Romains en faisoient un grand cas, & y donnoient une application particuliere, persuadés que prétendre s'avancer dans les sciences sans le secours de la Grammaire, c'est vouloir élever un édifice sans fondement. Ils ne s'arrêtoient pas à des minuties & à des subtilités, qui ne servent qu'à rétrécir & à dessécher l'esprit : ils en étudioient sérieusement les principes, & en approfondissoient les rai- *Lib. 1. c. 4.*

sons ; car de toute la Grammaire, rien ne nuit que ce qui est inutile.

Ibid. La Grammaire, c'est-à-dire, l'Art d'écrire & de parler correctement, roule sur quatre principes : la raison, l'ancienneté, l'autorité, l'usage. Quintilien dit une chose admirable sur ce dernier chef, c'est-à-dire, sur la coutume & l'usage. Ce (a) mot, selon lui, a besoin d'explication, & il est nécessaire de bien définir ce que l'on entend par usage. Car, si l'on prend ce mot pour ce que l'on voit faire au plus grand nombre, les conséquences en seront dangereuses, non-seulement pour le langage, mais, ce qui est beaucoup plus important, pour les mœurs. Car, dit-il, peut-on espérer ce bonheur, que ce qui est bien & selon les regles, soit suivi du plus grand nombre ? Il rapporte plusieurs coutumes très-communes de son tems, qui ne devoient point être regardées comme des usages, mais comme des abus, quoiqu'elles se fussent emparées généralement de toute

(a) Sed huic ipsi necessarium est judicium, constituendumque imprimis id ipsum quid sit, quod consuetudinem vocemus. Quæ si ex eo quòd plures faciunt nomen accipiat, periculosissimum dabit præceptum, non orationi modò, sed (quod majus est) vitæ. Undè enim tantùm boni, ut pluribus quæ recta sunt placeant ? igitur ut velli, & comam in gradus frangere, & in balneis perpotare, quam libet hæc invaserint civitatem, non erit consuetudo, quia nihil horum caret reprehensione... sic, in loquendo, non, si quid vitiosè multis insederit, pro regula sermonis accipiendum erit.... Ergo consuetudinem sermonis, vocabo consensum eruditorum ; sicut vivendi, consensum bonorum. *Lib. 1. cap. 4.*

la ville. On appellera donc uſage, conclut-il, en matiere de langage, ce qui eſt reçu par le conſentement de ceux qui ſavent bien parler; comme, en fait de mœurs, l'uſage ſera ce qui a l'approbation des gens de bien.

Le ſoin d'apprendre aux enfans à lire & à écrire correctement, & de leur enſeigner les principes des deux langues Grecque & Latine, étoit le premier, mais non le principal devoir des Grammairiens. Ils y joignoient la lecture & l'explication des Poëtes, ce qui avoit une très-grande étendue, & demandoit une profonde érudition. Ils ne ſe contentoient pas de faire remarquer à un enfant la propriété & la ſignification naturelle des mots; les différens pieds qui entrent dans la conſtruction des vers; les tours & les expreſſions qui ſont propres à la Poéſie; les tropes & les figures. Ils (*a*) s'appliquoient principalement à montrer ce qu'il faut obſerver dans l'économie d'une piece, dans les bienſéances, dans les caracteres; ce qu'il y a de beau dans les penſées, & dans la diction; pourquoi le ſtyle eſt tantôt étendu & abondant, tantôt ſuccinct & reſſerré. Ils donnoient auſſi aux enfans une connoiſſance exacte de tout ce qui a rapport, dans les Poëtes, à la Fable ou à l'Hiſtoire, ſans pourtant *Lib. 1. cap. 5.*

(*a*) Præcipuè verò illa infigat animis, quæ in œconomia virtus, quæ in decoro rerum, quid perſonæ cuique convenerit; quid in ſenſibus laudendum, quid in verbis; ubi copia probabilis, ubi modus.

charger leur mémoire de rien d'inutile. Du moins ce sont les regles que Quintilien leur prescrit. Il (a) compte pour une perfection dans un Grammairien, d'ignorer certaines choses, qui en effet ne méritent pas d'être sues.

Ibid. cap. 6. Les Grammairiens commençoient aussi à former les jeunes gens à la composition, en leur faisant faire de petits récits, des fables, des narrations plus étendues. Ils empié-
Lib. 2. cap. 1. toient quelquefois, & Quintilien s'en plaint, sur ce qui appartenoit à la Rhétorique, & faisoient composer à leurs disciples des discours, non-seulement dans le genre Démonstratif, qui sembloit leur être abandonné, mais même dans le genre Délibératif.

Lib. 1. cap. 7. & c. Dans le même tems que les jeunes gens étoient instruits dans la Grammaire, ils apprenoient aussi la Musique, la Géométrie, la Danse qui forme le corps, & l'Art de bien prononcer; toutes choses regardées comme nécessaires à l'Orateur futur, & qui précédoient toujours l'étude de la Rhétorique.

L'âge d'entrer dans la Rhétorique n'étoit point fixé, & ne pouvoit l'être, parce qu'il dépendoit du progrès qu'on avoit fait dans les études précédentes. Ce que l'on sait certainement, c'est que les jeunes gens y demeuroient plusieurs années: *Adulti*
Lib. 2. cap. 2. *ferè pueri ad hos præceptores transferuntur*,

(a) Ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua nescire.

& apud eos juvenes etiam facti perseverant. On peut conjecturer qu'ils entroient pour l'ordinaire en Rhétorique à treize ou quatorze ans, & qu'ils y demeuroient jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans. Ce long espace de tems qu'ils donnoient à la Rhétorique ne doit pas nous étonner, parce qu'à Rome, aussi-bien qu'à Athenes, l'éloquence ouvrant la porte aux premieres dignités de la République, l'étude de cet Art y faisoit la principale occupation de la Jeunesse. Il faut se souvenir qu'on étudioit en même tems la Rhétorique sous des maîtres Grecs, & sous des maîtres Latins.

La fonction des Rhéteurs embrassoit deux parties : les préceptes, & les déclamations.

Quintilien, en plusieurs endroits de son Ouvrage, prouve l'utilité & la nécessité des préceptes : mais il est bien eloigné de croire qu'en composant on doive s'y asservir scrupuleusement, & les regarder comme des loix d'une nécessité indispensable. La Rhétorique seroit certainement quelque chose de bien aisé, si on pouvoit la renfermer dans un petit nombre de regles fixes & stables. Aussi ces regles changent-elles selon le tems, l'occasion & la nécessité. C'est (a) pour cela que la principale partie de l'Orateur est le jugement, parce

(a) Atque adeò res in oratore præcipua consilium quia variè, & ad rerum momenta convertitur. *Lib. 2. cap. 14.*

qu'il se détermine différemment selon le besoin des affaires.

Le Rhéteur dictoit ces préceptes à ses disciples, ce qui devoit emporter beaucoup de tems : car, pour l'ordinaire, les Rhétoriques étoient fort longues, comme on en peut juger par celle de Quintilien. On y traitoit souvent des matieres fort abstraites, & peu propres, ce me semble, à inspirer du goût pour l'éloquence. Ce sont de ces sortes d'endroits, qu'en faveur de la jeunesse j'ai pris la liberté de retrancher dans l'édition que j'ai donnée de ce Rhéteur. Il trouva cette coutume établie, & il ne pouvoit sagement s'en écarter. Mais il dédommage bien ses Lecteurs, non-seulement par les beautés & les graces du style répandues dans tous les endroits qui en étoient susceptibles, mais encore plus par les réflexions sensées dont il accompagne la plupart de ses préceptes. Et combien, lorsqu'il les expliquoit à ses disciples, la vive voix y ajoutoit-elle de force & de clarté !

Lib. 2. c. 4. Pour apprendre aux jeunes gens à mettre en pratique les préceptes qu'on leur avoit expliqués, le Maître les formoit à la composition. Ils faisoient d'abord des narrations historiques. Puis ils s'élevoient jusqu'à louer les grands hommes, & à blâmer ceux qui se sont rendus odieux par leurs méchantes actions ; & quelquefois ils en faisoient le parallele & la comparaison. Ils s'exerçoient aussi par des Lieux com-

muns, sur l'avarice, sur l'ingratitude, & d'autres vices en général, par certaines Theses qui fournissent beaucoup à l'éloquence : par exemple, si la vie champêtre est préférable à celle qu'on mene à la ville ; si l'homme de guerre acquiert plus de gloire que le Jurisconsulte.

On avoit soin aussi d'exercer leur mémoire. Quintilien vouloit que ce fut en leur faisant apprendre par cœur de beaux endroits choisis des Orateurs, des Historiens & des autres Auteurs les plus estimés : les Poëtes étoient réservés aux Grammairiens. Par (a) là, dit-il, ils se formeront le goût de bonne heure ; leur mémoire leur fournira sans cesse d'excellens modeles, qu'ils imiteront même sans y penser : les expressions, les tours, les figures naîtront sous leur plume, & sortiront comme d'un trésor caché où toutes ces richesses étoient pour ainsi dire en réserve. Ibid. cap. 8.

Par ces différens exercices, ils étoient insensiblement conduits à la composition de discours en forme, appellés Déclamations, qui faisoient la principale occupation de la Rhétorique. C'étoient des harangues composées sur des sujets feints & imaginés, à l'imitation de celles qui se font dans le Lib. 2. c. 4

(a) Sic assuescent optimis, semperque habebunt intra se quod imitentur : etiam non sentientes, formam illam, quam mente penitùs acceperint, exprimen. Abundabunt autem copiâ verborum optimorum, & compositione, ac figuris jam non quæsitis, sed sponte & ex reposito velut thesauro se offerentibus.

Barreau, & dans les délibérations publiques. Demétrius de Phalere fut le premier qui en introduisit l'usage chez les Grecs.

Les Déclamations étoient instituées pour disposer aux actions sérieuses du Barreau, dont elles devoient être une fidelle expression : & tant qu'elles se tinrent dans ces justes bornes, & qu'elles imiterent parfaitement la forme & le style des véritables plaidoyers, elles furent d'une grande utilité. En effet cette sorte de composition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui se trouvent dans un discours suivi.

Mais cet exercice, si utile en lui-même, dégénéra tellement par l'ignorance & le mauvais goût des Maîtres, que les Déclamations furent une des principales causes de la ruine de l'éloquence. On choisissoit des sujets fabuleux, tout extraordinaires, & qui n'avoient aucun rapport aux matieres qui se traitent dans le Barreau. J'en citerai un seul exemple qui fera juger des autres. Il y avoit une Loi qui ordonnoit qu'on coupât les mains à celui qui auroit maltraité son pere. *Qui patrem pulsaverit ; manus ei præcidantur.* Un Tyran, ayant fait venir dans la Citadelle un pere avec ses deux enfans, ordonna à ceux-ci de maltraiter leur pere. L'un deux, pour éviter une si affreuse impieté, se précipita du haut de la Citadelle : l'autre, contraint par la nécessité, maltraita & frappa son pere ; puis il tua le Tyran, dont il étoit devenu

Senec. Deciam. 4. l. 5.

ami, & reçut la récompense accordée par les Loix en pareil cas. Il fut ensuite appellé devant les Juges pour avoir maltraité son pere, & l'on demanda que les mains lui fussent coupées. Le pere prit sa défense. On traitoit dans les Déclamations des matieres encore bien plus bizarres. Le (*a*) style répondoit au choix des sujets. Ce n'étoient qu'expressions recherchées, pensées brillantes, pointes, antitheses, jeux de mots, figures outrées, vaine enflure, en un mot ornemens puériles, entassés sans jugement & sans choix.

Quintilien s'opposa de toutes ses forces à ce mauvais goût, & s'étudia à réformer les Déclamations, en les rappellant à leur premiere origine, & les rendant conformes à la pratique du Barreau. Ne croyant pas néanmoins devoir aller de droit fil contre le torrent de la coutume, il se relâcha en quelque chose, & céda jusqu'à un certain point. Il est beau de voir comment il justifie lui-même sa condescendance.

» (*b*) Quoi donc, lui disoit-on ! Il ne

(*a*) Hæc tolerabilia essent, si ad eloquentiam ituris viam facerent : nunc & rerum tumore, & sententiarum vanissimo strepitu, hoc tantùm proficiunt, ut, cùm in forum venerint, putent se in alium terrarum orbem delatos. Et ideò ego adolescentulos existimo in scholis stultissimos fieri, quia nihil ex iis, quæ in usu habemus, aut audiunt, aut vident, .. sed mellitos verborum globulos, & omnia dicta factaque quasi papavere & sesamo sparsa. *Petron. in init.*

(*b*) Quid ergo ? Nunquam hæc supra fidem, & Poëtica (ut verè dicam) themata juvenibus pertractare permittemus, ut exspatientur, & gaudeant materiâ, & quasi in corpus

» sera jamais permis à de jeunes gens de » traiter des sujets extraordinaires ? De don» ner carriere à leur esprit, de s'abandonner » ner aux saillies d'une imagination échauf» fée, & d'enfler un peu leur style & leur » éloquence ? Ce seroit bien le mieux, ré» pond Quintilien. Mais qu'ils s'en tien» nent du moins à ce qui est hazardé, à » ce qui sent l'enflure, & qu'ils ne donnent » pas dans ce qui est, à des yeux un peu » clairvoyans, ridicule & extravagant. En» fin, s'il faut avoir quelque indulgence » pour nos Déclamateurs, laissons-les se » remplir & s'enfler tant qu'ils voudront, » pourvu qu'ils sachent, que comme on » met certains animaux à l'herbe pendant » un tems pour s'engraisser, & qu'ensuite, » après leur avoir tiré du sang, on les re» met à la nourriture ordinaire, propre à » conserver leurs forces ; ils doivent de » même se défier de leur plénitude, & en » retrancher les superfluités vicieuses, s'ils » veulent que leurs productions, soient vé» ritablement saines & vigoureuses. Au» trement, à la premiere action publique

tant? Erat optimum. Sed certè sint grandia & tumida, non stulta etiam, & acrioribus oculis intuenti ridicula. Ac, si jam cedendum est, impleat se Declamator aliquandò dùm sciat, ut quadrupedes, cùm viridi pabulo distentæ sunt, sangui is detractione curantur, & sic ad cibos viribus conservandis idoneos redeunt; ita sibi quoque tenuandos adipes, & quicquid humoris corrupti contraxerit, emittendum, si esse sanus ac robustus volet. Alioqui, tumor ille inanis primo cujusque veri operis conatu deprehendetur. *Lib.* 2. *cap.* 11.

» qu'ils entreprendront, on verra que cette » prétendue plénitude n'étoit qu'enflure & » tumeur.

Avec des précautions si sages, les Déclamations pouvoient être fort utiles aux jeunes gens. Il ne (a) faut point exiger d'eux ni attendre d'abord un discours parfait. On doit même bien augurer d'un esprit fécond & abondant, qui hazarde & fait des efforts, dût-il quelquefois se laisser emporter. Il est bon que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher. Quand un jeune homme avoit bien travaillé en particulier le sujet qu'on lui avoit donné à traiter, il apportoit sa composition dans l'Ecole, & en faisoit lecture devant tous ses compagnons. Le Maître quelquefois, pour les rendre plus attentifs, & leur former le jugement, leur demandoit ce qu'ils trouvoient à louer ou à blâmer dans ce qui venoit d'être lu. Lui-même après marquoit le jugement qu'il en falloit porter, soit pour les pensées, soit pour l'expression & le tour : il indiquoit les endroits qu'il falloit ou éclaircir, ou étendre, ou abréger, mêlant toujours quelque adoucissement ou quelque louange à sa critique, pour la mieux faire recevoir. » Pour (b) moi, dit

(a) In pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest : melior autem est indoles læta, generosique conatus, & vel plura justo concipiens interim spiritus. Nec unquàm me in his discentis annis offendat, si quid superfuerit. *Lib.* 2. *cap.* 4.

(b) Solebam ego dicere pueris aliquid ausis licentius aut læ ius, laudare illud me adhùc, venturum

» Quintilien, quand je voyois de jeunes gens » qui égayoient un peu trop leur style, & » dont les pensées étoient plus hardies que so» lides : quant à présent, leur disois-je, cela » est bien ; mais il viendra un tems que je ne » vous permettrai pas ces libertés. De la sor» te, ils se trouvoient flattés du côté de l'esprit, » sans être trompés du côté du jugement «.

Lorsque le jeune homme, sur les avis du Maître, avoit bien retouché sa piece, on le préparoit à la prononcer en public ; & c'étoit là un des grands avantages de l'étude qu'on faisoit en Rhétorique, & en même tems un des plus pénibles exercices pour le Maître, comme le Poëte satyrique le marque :

Juven. Sat. 7. *Declamare doces, ô ferrea pectora, Vetti.*

On assembloit les parens & les amis ; & c'étoit le comble de la joie pour un pere, quand il voyoit son fils réussir dans ces Déclamations, qui le préparoient aux plaidoieries du Barreau, & le mettoient en état de s'y distinguer un jour avec éclat.

On a dû être étonné de n'entendre point parler, parmi les différens exercices de Rhétorique, de la lecture & de l'explication des bons Auteurs, seule capable de former parfaitement le goût des jeunes gens, & de leur apprendre à bien composer. Quintilien avoue que cela manquoit de son tems, lorsqu'il commença à enseigner

tempus, quo idem non permitterem. Ita & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Ibid.*

la Rhétorique. Il en sentoit dès-lors toute l'utilité, & il mit cet exercice en pratique par rapport à quelques jeunes gens qu'il instruisoit en particulier, & dont les parens lui avoient demandé en grace de leur expliquer les Auteurs : mais, ayant trouvé la coutume contraire établie dans les Ecoles, il n'osa pas s'écarter de l'ancienne maniere, tant la coutume a de force & d'empire sur les esprits. Convaincu de l'extrême importance de cette pratique pour les jeunes gens, il la recommande avec soin dans ses Livres de l'Institution de l'Orateur : & comme le Grammairien étoit chargé de leur expliquer les Poëtes, il veut que le Rhéteur leur donne la connoissance des Orateurs & des Historiens, mais surtout des Orateurs, en les lisant avec eux, & leur en faisant sentir toutes les beautés ; & (a) il met cet exercice beaucoup au-dessus de tous les préceptes de Rhétorique, quelques excellens qu'ils puissent être, auxquels il préfere infiniment les exemples. Car, dit-il, ce que le Rhéteur se contente d'enseigner, l'Orateur le met sous les yeux. L'un montre aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'autre les prend comme par la main, & les y fait entrer. *Quæ doctor præcipit, orator ostendit.* *Lib.* 10. c. 16.

Je me suis peut-être un peu trop étendu

(a) Hoc diligentiæ genus ausim dicere plùs collaturum discentibus, quàm omnes omnium artes... Nam in omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm exempla. *Lib.* 2. *cap.* 5.

sur ce qui regarde l'excellent Maître de Rhétorique dont j'ai cité plusieurs endroits ; & je dois en faire des excuses aux Lecteurs. Je les prie donc de me pardonner une prédilection trop marquée pour Quintilien, qui est mon Auteur favori, & qui fait le sujet de mes leçons au College Royal, depuis plus de quarante ans. J'avoue que je suis charmé & enchanté de la lecture de ses Livres, qui me paroît toujours nouvelle ; & j'en fais d'autant plus de cas, que je ne connois point d'Auteur plus capable de prémunir l'esprit des jeunes gens contre le faux goût d'éloquence, qui semble vouloir, de nos jours, prévaloir, & prendre le dessus.

Nous avons plusieurs Saints qui ont enseigné la Rhétorique, & qui ont fait beaucoup d'honneur à cette profession par leur profond savoir, & encore plus par leur solide piété : saint Cyprien, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, &c. Ce dernier nous parle d'un célebre Rhéteur, nommé Victorin, à qui l'on avoit érigé une statue à Rome, où les savantes leçons qu'il donnoit aux enfans des plus illustres Sénateurs lui avoient acquis une grande réputation. Le récit touchant de sa conversion (car il avoit renoncé courageusement au paganisme, & s'étoit fait Chrétien) contribua beaucoup à celle de saint Augustin.

Confess. l. 8. cap. 2.



CHAPITRE QUATRIEME.

DES SOPHISTES.

DANS la matiere que je traite ici, j'ai tiré un grand secours de l'Ouvrage de M. Hardion sur l'*origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grece*, dont il n'y a encore qu'une légere partie qui ait été donnée au public.

Il est difficile de donner une juste idée & une exacte définition des Sophistes, parce que leur état & leur réputation on souffert divers changemens. Ce fut d'abord un titre fort honorable. Puis, extrêmement décrié par les vices des Sophistes & par l'abus qu'ils firent de leurs talens, il devint un titre méprisable & odieux. Enfin ce même titre, comme réhabilité par le mérite de ceux qui le portoient, fut en honneur pendant une assez longue suite de siecles, ce qui n'empêcha pas qu'alors même plusieurs n'en abusassent.

Le nom de Sophistes avoit, chez les Anciens, une fort grande étendue, & étoit donné à tous ceux qui avoient l'esprit orné de connoissances utiles & agréables, & qui faisoient part aux autres de leurs lumieres, soit de vive voix, soit par écrit, sur quelque science & quelque matiere que ce fût. On peut juger par là combien cette

qualité fut honorable dans les commencemens, & quel respect elle dut attirer à ceux qui se distinguant par un mérite particulier, s'appliquoient à former les hommes, soit à la vertu, soit aux sciences, soit au gouvernement des Etats. La plus grande preuve qu'on puisse donner, dit Isocrate, de l'estime singuliere qu'on avoit pour les Sophistes, c'est que Solon, qui le premier des Athéniens a eu le titre de Sophiste, fut jugé par nos ancêtres le plus digne d'être mis à la tête du gouvernement. Hérodote le compte parmi les Sophistes que l'opulence de Crésus, & son amour pour les beaux Arts, attirerent à sa Cour.

περὶ ἀντιδόσεως. p. 677.

Lib. 1. c. 29.

Lorsque par la conquête des Etats de Crésus l'Asie Mineure eut été assujettie aux armes des Perses, la plupart des Sophistes repasserent dans la Grece, & la ville d'Athenes devint sous le gouvernement de Pisistrate & de ses enfans, l'asyle & le sejour favori des Savans.

Pour bien comprendre de quel secours ils furent pour la Grece, il n'y a qu'à se souvenir des importans services qu'ils rendirent à Périclès, j'entends pour la politique & pour le gouvernement.

Plato, in Phadr. pag. 269.

Tous les Arts, dont l'objet est grand & considérable, veulent dans ceux qui les cultivent un esprit de discussion, & une profonde connoissance de la nature. C'est par là qu'on s'accoutume à concevoir des pensées hautes & sublimes, & qu'on peut arriver à la perfection. Périclès joignit à d'heureuses

d'heureuses dispositions naturelles cette habitude de méditer & d'approfondir. Etant tombé entre les mains d'ANAXAGORE qui suivoit en tout cette méthode, il apprit de lui à remonter aux principes des choses, & s'appliqua particuliérement à l'étude de la nature. L'Histoire nous apprend l'usage qu'il en fit dans une occasion où une subite éclipse de soleil avoit causé dans sa flotte une consternation générale. Anaxagore, qui étoit plein de ces matieres, en faisoit le principal objet de ses conférences avec Périclès, qui sut en tirer ce qui lui convenoit pour l'appliquer à la Rhétorique.

Plut. in Periel. p. 156.

DAMON, qui prit la place d'Anaxagore auprès de Périclès, ne se donnoit que pour Musicien, mais cachoit sous ce nom & sous cette profession une profonde science. Périclès passoit les journées entieres avec lui, soit pour perfectionner les connoissances qu'il avoit déja, soit pour en acquérir de nouvelles. Damon étoit l'homme du monde le plus aimable, & en qui l'on trouvoit le plus de ressources sur quelque matiere qu'on voulût le consulter. Il avoit étudié à fond la nature, & les effets des différentes especes de Musique. Il composoit lui-même très-habilement, & ses Ouvrages tendoient tous à inspirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

Plut. in Periel. p. 153. & 154.
Plut. in Lach. p. 180.

Quelque soin que ce Sophiste eût pris de cacher sa véritable profession, ses ennemis, ou plutôt ceux de Périclès, s'apper-

çurent avec le tems que sa Lyre n'étoit qu'un masque qu'il avoit pris pour se déguiser. Dès lors ils s'appliquerent à le décrier parmi le peuple. Ils le peignirent comme un homme ambitieux, inquiet, & qui favorisoit la tyrannie. Les Poëtes Comiques les seconderent de tout leur pouvoir par les ridicules qu'ils lui donnerent. Enfin il fut appellé en justice, & banni du ban de l'Ostracisme. Son mérite, & son attachement pour Périclès, étoient ses plus grands crimes.

Plut. in Pericl. p. 165 & 169. Athen. lib. 13. p. 608. Hesyc. in voce Θαργηλία. Suid. ibid.

Cet illustre Athénien eut encore un autre Maître tant pour l'éloquence que pour la politique, dont le nom & la profession doivent étonner : c'est la fameuse ASPASIE de Milet. Cette femme, célebre par sa beauté, par son savoir, & par son éloquence, faisoit tout à la fois deux métiers bien différens, celui de Courtisane, & celui de Sophiste. Sa maison étoit le rendez-vous des plus graves personnages d'Athenes. Elle donnoit ses leçons d'éloquence & de politique avec tant de bienséance & de modestie, que les maris ne craignoient point d'y mener leurs femmes, & qu'elles pouvoient y assister sans honte & sans danger.

Elle avoit suivi dans sa conduite & dans ses études l'exemple d'une autre Courtisane de Milet, nommée THARGELIE, qui par ses talens avoit mérité le titre de Sophiste, & que son extrême beauté avoit élevée au faîte de la grandeur. Dans le

tems que Xerxès méditoit la conquête de la Grece, il l'avoit engagée à faire usage de ses charmes & de son esprit pour lui gagner plusieurs villes Grecques. Elle le servit selon ses vœux. Elle fixa enfin ses courses dans la Thessalie, dont le Souverain l'épousa; & elle vécut sur le trône pendant trente ans.

Aspasie joignoit à beaucoup d'esprit & de beauté une profonde connoissance de la Rhétorique & de la Politique. Socrate (quel homme & de quelle réputation!) se glorifioit de devoir à ses instructions tout ce qu'il avoit d'éloquence, & lui attribuoit le mérite d'avoir formé les plus grands Orateurs de son tems. Il laisse même entendre dans Platon, qu'Aspasie avoit eu la meilleure part à cette Oraison funebre que Périclès avoit prononcée à la louange des Athéniens morts les armes à la main pour la patrie, & qui parut si admirable, que, lorsqu'il eut cessé de parler, les meres & les femmes de ceux qu'il avoit loués coururent l'embrasser, & lui donnerent des couronnes & des bandelettes comme à un Athlete victorieux.

Plat. in Menex. p. 236-249.

Périclès étoit en assez mauvaise intelligence avec sa femme, & elle consentit sans peine à se séparer de lui. Après qu'il l'eut mariée à un autre, il prit en sa place Aspasie, & vécut avec elle dans la plus parfaite union. Elle étoit depuis long-tems en bute aux traits satyriques des Poëtes, qui dans leurs Comédies la désignoient, tan-

tôt sous le nom d'Omphale, tantôt sous celui de Déjanire, & tantôt sous celui de Junon. Il n'est pas certain si ce fut avant ou après son mariage qu'elle fut appellée en justice pour crime d'impiété. On sait seulement que Périclès eut beaucoup de peine à la sauver, & qu'il employa, pour la justifier, tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit.

Plut. in Pericl. p. 169.

Il est fâcheux qu'Aspasie ait déshonoré par l'irrégularité de ses mœurs & par sa profession de Courtisane tant de belles qualités qui la rendoient d'ailleurs si estimable, & qui, sans cette tache, auroit fait un honneur infini à son sexe. Mais elles marquent de quoi il est capable, & jusqu'où il peut porter les talens de l'esprit, & même la science du gouvernement.

Outre Anaxagore, Damon, & Aspasie, qui avoient été les principaux Maîtres de Périclès pour la politique & pour l'éloquence, il avoit encore attiré chez lui quelques autres Sophistes d'une grande réputation. On voit, par cette conduite, quel cas & quel usage les plus grands hommes de l'antiquité faisoient des sciences, qu'ils étoient bien éloignés de regarder comme un simple amusement, propre tout au plus à satisfaire la curiosité de l'esprit par de rares connoissances, mais incapable de former les hommes au gouvernement des Etats.

Les honneurs extraordinaires rendus aux Sophistes dans toute la Grece, marquent

combien ils y étoient estimés & considérés. Quand ils arrivoient dans une ville, on alloit en foule au-devant d'eux, & l'entrée qu'ils y faisoient avoit un air de triomphe. On les gratifioit du droit de bourgeoisie, on leur accordoit toutes sortes d'immunités, on leur érigeoit des statues. Rome en éleva une à l'honneur du Sophiste Proérese, qui y étoit allé par l'ordre de l'Empereur Constant. On ne peut rien imaginer de plus glorieux ni de plus flatteur que l'Inscription de cette statue : REGINA RERUM ROMA REGI ELOQUENTIÆ, c'est-à-dire : *Rome la Reine du monde au Roi de l'éloquence.*

S. Chrysost. in Epist. ad Ephes.

Eunapius.

L'expérience qu'on avoit faite dans la plupart des villes du secours dont étoient les Sophistes pour ceux qui étoient chargés du maniement des affaires publiques, & sur-tout pour l'instruction de la Jeunesse, leur attira toutes ces marques glorieuses d'estime & de distinction. D'ailleurs on ne peut pas dissimuler que plusieurs d'entr'eux avoient beaucoup d'esprit, qu'ils avoient acquis par leur travail une grande étendue de connoissances, & qu'ils se distinguoient d'une maniere particuliere par le talent de la parole. Les plus célebres, & qui parurent du tems de Socrate, sont Gorgias, Tisias, Protagore, Prodicus.

GORGIAS est surnommé *le Léontin*, parce qu'il étoit de Léonte ville de Sicile. Ses citoyens, qui étoient en guerre avec ceux de Syracuse, le députerent comme le

Diod. l. 12. pag. 106.

plus habile Orateur qui fût parmi eux, pour implorer le secours des Athéniens. Il charma les Athéniens par son éloquence, & en obtint tout ce qu'il demandoit. Comme elle étoit nouvelle pour eux, elle les éblouit par l'éclat des mots, des pensées, des tours, des figures; & (a) par ces sortes de périodes artistement travaillées, & pour ainsi dire, tirées au cordeau, dont les membres, par une disparité & une ressemblance étudiées, se répondent les uns aux autres avec une entiere justesse, & forment une cadence mesurée & compassée qui flatte agréablement l'oreille. Ces sortes de gentillesses, car on peut bien les appeller ainsi, se pardonnent quand elles sont rares, & ont même de la grace quand on en use sobrement, comme fait Cicéron. Mais Gorgias s'y livroit sans retenue. Tout étoit brillant dans son style, & l'art s'y montroit par-tout à découvert. Il alla en faire parade sur un plus grand théatre, c'est-à-dire aux Jeux Olympiques, & ensuite aux Jeux Pythiens; & il y fut également admiré de toute la Grece. On lui (b) prodigua par-tout les plus grands honneurs, & on alla jusqu'à

(a) Paria paribus adjuncta, & similiter definita; itemque contrariis relata contraria, quæ suâ sponte etiamsi id non agas, cadunt plerumque numerosè, Gorgias primus invenit; sed his est usus intemperanter. *Orat. n.* 175.

Gorgias avidior est generis ejus, & his festivitatibus (sic enim ipse censet) insolentiùs abutitur. *Ibid. n.* 176.

(b) Gorgiæ, tantus homo habitus est à tota Græcia, soli ut ex omnibus, Delphis, non inaurata statua, sed aurea statueretur. 3. *De Orat. n.* 127.

lui ériger à Delphes une ſtatue d'or, ce qui n'avoit encore été accordé à perſonne.

Gorgias fut le premier qui oſa ſe vanter dans un nombreux auditoire, qu'il étoit prêt à répondre ſur] quelque matiere qu'on voulût lui propoſer: ce qui devint fort commun dans la ſuite. Craſſus a raiſon de ſe mocquer d'une ſi ſotte vanité, ou plutôt, comme il l'appelle lui-même, d'une ſi ridicule impudence. *1. de Orat. n. 103.*

Il vécut juſqu'à cent ſept ans, ſans jamais interrompre ſes études: & ſur ce qu'on lui demandoit comment il pouvoit ſoutenir une ſi longue vie, il répondit que ſa viellieſſe ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de plainte. *De Senect. n. 13.*

Entre ſes diſciples Iſocrate eſt le plus illuſtre, & celui qui lui a fait le plus d'honneur.

TISIAS étoit compatriote de Gorgias: il lui fut même donné pour adjoint, ſelon quelques-uns, dans la Députation vers les Athéniens. Il s'en fit auſſi beaucoup eſtimer. Il eut pour diſciple Lyſias, fameux Orateur, dont je parlerai dans la ſuite. *Pauſan. lib. 6. pag. 396.*

PROTAGORE, d'Abdere en Thrace, étoit du même tems que Gorgias, & peut-être même un peu antérieur. Il étoit auſſi du même goût, & eut comme lui, beaucoup de réputation pour l'éloquence. Il l'enſeigna pendant quarante ans, & amaſſa dans cette profeſſion des ſommes plus conſidérables que jamais n'auroit pu faire ni Phidias, ni dix autres Statuaires auſſi ha- *Plat. in Menon. p. 71.*

biles que lui. C'est ainsi que s'explique Socrate dans Platon.

Lib. 5. c. 10. Aulu-Gelle rapporte un procès fort singulier entre ce Protagore & un de ses disciples. Celui-ci, qui s'appelloit Evathle, pressé d'un vif desir de se rendre un célebre Avocat, s'adresse à Protagore. On convient du prix, car c'étoit toujours par où ces sortes de Maîtres commençoient; & le Rhéteur s'engage à révéler à Evathle les plus secrets mysteres de l'éloquence. Le Disciple, de son côté, paie sur le champ la moitié du prix convenu, & remet le paiement de l'autre jusqu'après le gain de la premiere cause qu'il plaidera. Protagore, sans perdre de tems, étale tous ses préceptes, & après un grand nombre de leçons, prétend avoir mis son disciple en état de briller dans le Barreau, & le presse d'y faire essai de son savoir. Evathle, soit timidité ou autre raison, traîne toujours en longueur, & s'obstine à ne point exercer son nouveau talent. Le Rhéteur, las d'un refus si opiniâtre, le traduit devant les Juges. Là, sûr de la victoire, quel que puisse être le jugement, il insulte au jeune homme. Car, lui dit-il, si la sentence m'est favorable, elle vous oblige de me payer : si elle m'est contraire, elle vous fait gagner votre premiere cause, & vous rend aussi-tôt mon débiteur par la loi de notre convention. Il croyoit l'argument sans replique. Evathle n'en fut point effrayé, & repliqua sur le champ : J'accep-

te l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdez votre cause : si l'on prononce en votre faveur, la convention m'absout ; je perds ma premiere cause, & dès là je suis quitte. Les Juges embarrassés par cette captieuse alternative, laisserent la question indécise ; & firent vraisemblablement repentir Protagore d'avoir si bien instruit son disciple.

PRODICUS de l'isle de Cée l'une des Cyclades, contemporain de Démocrite & de Gorgias, & disciple de Protagore, a été l'un des plus célebres Sophistes de la Grece. Il fleurissoit dans la LXXXVIme. Olympiade ; & il eut, entr'autres disciples, Euripide, Socrate, Théramene, & Isocrate. *Suidas.*

Il ne dédaigna pas d'enseigner en particulier dans Athenes, quoiqu'il y fût avec le caractère d'Ambassadeur de la part de ses compatriotes, qui lui avoient déja conféré plusieurs autres emplois publics, & quoique la grande approbation que sa harangue avoit obtenue des Athéniens le jour de son audience publique, semblât devoir l'engager à n'exercer son talent qu'en de pareilles occasions. Platon insinue que l'envie de gagner de l'argent porta Prodicus à tenir Ecole. Il en gagna beaucoup effectivement à ce métier. Il alloit de ville en ville faire parade de son éloquence ; & quoiqu'il le fît d'une façon mercénaire, il ne laissa pas de recevoir de grands honneurs à Thebes, & de plus grands encore à Lacédémone. *Philostr. in vit. Sophist. lib. 1.*

On a fort parlé de sa Déclamation de

cinquante dragmes, qui fut ainsi nommée, à ce que disent quelques Savans, parce que chaque Auditeur étoit obligé de lui payer cinquante dragmes, qui font vingt-cinq livres de notre monnoie. C'étoit acheter bien cher le plaisir d'entendre une harangue. D'autres l'entendent d'une leçon, & non d'une harangue. Socrate, dans un Dialogue de Platon, se plaint, avec son air mocqueur, de n'être pas en état de bien discourir sur la nature des noms, parce qu'il n'avoit pas oui la * leçon à cinquante dragmes, qui, selon Prodicus, instruisoit de tout ce mystere. En effet ce Sophiste avoit des discours à tout prix, depuis deux oboles jusqu'à cinquante dragmes. Quoi de plus sordide?

In Cratyl. pag. 384.

* Τὴν πεντηκοντάδραχμον ἐπίδειξιν.

Id. in Axioch. p. 366.

La fiction de Prodicus, dans laquelle il suppose que la Vertu & la Volupté, déguisées en femmes, se présenterent à Hercule, & tâcherent à l'envi chacune de l'attirer à soi, a été justement louée par plusieurs Auteurs. Xénophon l'a exposée avec beaucoup d'étendue & d'ornement; & cependant il dit qu'elle étoit bien plus longue & plus ornée dans l'Ecrit même que Prodicus avoit composé au sujet d'Hercule. Lucien l'a ingénieusement imitée.

Lib. 2. Memorab. pag. 737-740.
Cic. Offic. l. 8. n. 11.

Les Athéniens firent mourir notre Sophiste comme corrupteur de la Jeunesse. Il y a apparence qu'il fut accusé d'enseigner à ses Disciples l'irreligion.

La réputation de ces Sophistes ne se soutint pas long-tems. J'ai fait voir, dans la

vie de Socrate, comment ce grand homme, qui se crut obligé, en bon citoyen, de détromper le Public à leur égard, réussit à les faire connoître pour ce qu'ils étoient en leur ôtant le masque qui couvroit tous leurs défauts. Il les interrogeoit dans des conférences publiques, avec un air de simplicité & presque d'ignorance, qui cachoit un art infini, comme un homme qui cherchoit à s'instruire lui-même & à profiter de leurs lumieres; & les conduisant de proposition en prosition, dont ils ne prévoyoient pas la conclusion ni les suites, il les faisoit tomber dans des absurdités qui rendoient sensible & faisoient toucher au doigt la fausseté de leurs raisonnemens.

Deux choses principalement contribuerent à les faire tomber dans un décri presque général. Ils se donnoient pour des Orateurs parfaits, qui seuls possédoient le talent de la parole, & qui avoient porté l'Eloquence au plus haut dégré où elle pût arriver. Ils se faisoient honneur de pouvoir parler sur le champ & sans aucune préparation sur quelque sujet qu'on leur proposât. Ils se vantoient de donner à leurs auditeurs telle impression qu'il leur plaisoit; (a) d'enseigner comment on pouvoit rendre bonne la plus mauvaise cause du monde; & (b) de faire

(a) Docere se profitebantur, arrogantibus sanè verbis, quemadmodùm caussa inferior (ita enim loquebantur) dicendo fieri superior posset. *In Brut. n. 30.*

(b) Τὰ σμικρὰ μεγάλα καὶ τὰ μεγάλα σμικρὰ φαίνεσθαι ποιοῦσι διὰ ῥώμην λόγου. *In Phaedro, p. 267.*

paroître, par la force du discours, les plus petites choses grandes, & les plus grandes petites. C'est ce que Platon dit de Gorgias & de Tisias. Ils étoient également prêts à soutenir le pour & le contre sur quelque matiere que ce fût. Ils ne comptoient le vrai pour rien dans leurs discours; ils faisoient servir les tours de leur éloquence, non à prouver & à faire aimer la vérité, mais à un pur jeu d'esprit, & à donner au faux les couleurs du vrai, & au vrai celles du faux.

Le grand théatre où ils cherchoient à briller, étoit les jeux Olympiques. Là, comme je l'ai déja dit, en présence d'un nombre infini d'auditeurs rassemblés de toutes les parties de la Grece, ils étaloient avec affectation tout ce que l'éloquence a de plus pompeux. Peu attentifs à la solidité des choses, ils employoient ce qu'il y a de plus éclatant & de plus capable d'éblouir, se proposant pour unique but de plaire à la multitude, & d'enlever ses suffrages. Et cela ne manquoit pas d'arriver, leurs discours étant suivis d'un applaudissement général. On sent bien, sans que je le marque, où une telle affectation pouvoit les mener, & combien elle étoit propre à ruiner le goût de la bonne & saine éloquence.

C'est ce que Socrate ne cessoit de représenter aux Athéniens, comme on le voit dans plusieurs Dialogues où Platon le fait parler sur ce sujet. Car il ne faut pas s'imaginer, quand il attaque & décrie la Rhétorique, comme il le fait souvent, que ce

soit à la bonne & véritable Rhétorique qu'il en veuille. Il en faisoit tout le cas qu'elle mérite, mais il ne pouvoit souffrir l'abus indigne qu'en faisoient les Sophistes, ni applaudir avec la multitude ignorante à des discours qui n'avoient nulle solidité & nulle beauté réelle. Car, au lieu que l'Eloquence, comme une Reine majestueuse, a des ornemens pompeux & éclatans, propres à relever sa dignité, mais qui n'ont rien d'affecté, & ne sortent jamais du naturel : les Sophistes lui prêtoient une parure étrangere, molle, efféminée comme une Courtisane, qui tire toutes ses graces du fard, qui n'a qu'une beauté empruntée, & qui sait tout au plus charmer les oreilles par le son d'une voix douce & mélodieuse. C'est l'idée que nous donnent, conformément à Socrate, Quintilien & S. Jerôme de l'éloquence des Sophistes, & je ne crains point qu'on me sache mauvais gré de rapporter ici leurs propres termes. *Quapropter eloquentiam, licet hanc (ut sentio enim dicam) libidinosam resupinâ voluptate auditoria probent, nullam esse existimabo, quæ ne minimum quidem in se indicium masculini & incorrupti, ne dicam gravis & sancti viri ostendet... Quasi ad Athenæum & ad auditoria convenitur, ut plausus circumstantium suscitentur, ut oratio Rhetoricæ artis fucata mendacio, quasi quædam meretricula procedat in publicum, non tam eruditura populos, quàm favorem populi quæsitura, & in modum psalterii & tibiæ dulcè canentis sensus demulceat*

Quintil. lib. 5. cap. 15.

S. Hieron. Præf. in lib. 3. Comment. ad Galat.

audientium. Les personnes de bon sens, averties par les fréquentes remontrances de Socrate, sentirent bientôt le faux de cette éloquence, & rabattirent beaucoup de l'estime qu'ils avoient conçue pour les Sophistes.

Une seconde raison acheva de les décrier : ce furent les défauts & les vices qu'on remarqua dans leur conduite. Ils étoient fiers, arrogans, orgueilleux, pleins de mépris pour les autres, & d'estime pour eux-mêmes. Ils se vantoient d'être les seuls qui entendissent & qui fussent en état de bien enseigner aux jeunes gens les préceptes de la Rhétorique & de la Philosophie. Ils promettoient aux parens, avec un air d'assurance ou plutôt d'impudence, de réformer parfaitement les mœurs corrompues de leurs enfans, & de leur donner en peu de tems toutes les connoissances nécessaires pour remplir les plus importantes places de l'Etat.

Ils ne faisoient pas tout cela gratuitement, & ne se piquoient pas de générosité. Leur défaut dominant étoit l'avarice, & un desir insatiable d'amasser des richesses. On pourroit leur appliquer un bon mot, dit à l'occasion * d'Apollone Philosophe

Lucien.

* *C'est ce même Apollone, qui étant arrivé à Rome, refusa d'aller au Palais, disant que c'étoit au Disciple à venir trouver son Maître. Antonin ne fit que rire de la sotte fierté & du travers d'esprit bizarre de ce Stoïcien, qui avoit bien voulu venir d'Orient à Rome, & qui étant à Rome ne vouloit pas aller de sa maison jusqu'au Palais, & il laissa aller M. Aurele l'écouter chez lui. Ce Prince continua d'y aller recevoir ses leçons, même depuis qu'il fut élevé à la dignité Impériale.*

Stoïcien, que l'Empereur Antonin fit venir d'Orient pour être Précepteur de Marc Aurele qu'il avoit adopté. Il amena avec lui à Rome plusieurs autres Philosophes, tous Argonautes, disoit un Cynique de ce tems-là, & bien disposés à chercher la toison d'or. *Démonax.* Les Sophistes vendoient bien cher leurs leçons, & comme ils avoient trouvé le moyen d'amorcer les parens par de magnifiques promesses, & qu'on étoit infatué de leur savoir & de leur mérite, ils les rançonnoient hardiment, & mettoient à profit le vif desir qu'ils témoignoient de bien élever leurs enfans. Protagore (a) prenoit de ses Disciples pour leur apprendre la Rhétorique cent mines ou dix mille dragmes, c'est-à-dire, cinq mille livres. Gorgias, au rapport de Diodore de Sicile & de Suidas, exigeoit la même somme. Il en coûta autant à Démosthene pour recevoir les leçons du Rhéteur Isée. *Diod. l. 12. pag. 106. Plut. in Isæo.*

Le parfait désintéressement de Socrate qui étoit sans héritage & sans revenu, faisoit encore sentir davantage, par le contraste, la sordide avidité des Sophistes, & étoit un censure continuelle de leur conduite, plus forte que tous les reproches les plus vifs qu'il auroit pu leur faire.

Malgré ces défauts, qui étoient personnels à plusieurs d'entr'eux, car quelques-uns s'en sauverent, il faut reconnoître que

(a) A Protagora decem millibus denariorum didicisse artem quam edidit, Evathlus dicitur. *Quintil. lib. 3. cap. 2.*

les Sophistes ont rendu de grands services au Public pour l'avancement des Sciences, dont ils furent comme les dépositaires pendant la durée de plusieurs siecles.

Plusieurs villes de la Grece & de l'Asie, où l'on alloit de différens pays puiser comme dans la source toutes les sciences, ont fourni dans tous les tems des Sophistes d'une grande réputation. Pour abréger & finir cet Article, je ne parlerai que d'un seul de ces Sophistes : c'est le célebre Libanius.

Lib. in vita sua. LIBANIUS étoit né d'une bonne famille d'Antioche. Il étudia à Athenes, où il passa An. J.C. 339. environ quatre ans. Il y fut nommé par le Proconsul pour enseigner la Rhétorique à l'âge de vingt-cinq ans : mais cette nomination n'eut pas lieu. Il étoit très-zélé partisan & défenseur du paganisme, ce qui le fit dans la suite particuliérement considérer par Julien l'Apostat. Il s'acquit beaucoup d'estime par son esprit & par son éloquence.

Il se distingua principalement à Constantinople & à Antioche. Il professa dans la premiere de ces deux villes pendant quel- S. Greg. Naz. orat. 20. p. 335. ques années à différentes reprises. C'est là qu'il forma une liaison particuliere avec S. Basile. Ce Saint, avant que d'aller à An. J.C. 351. Athenes, passa à Constantinople : & comme cette ville florissoit alors par un grand nombre de Sophistes & de Philosophes très-excellens, la vivacité & la vaste étendue de son esprit lui fit enlever en peu de tems Epist. Liban. ce qu'ils avoient de meilleur. Libanius,

dont il paroît qu'il s'étoit rendu le disciple, le respectoit déja tout jeune qu'il étoit, à cause de la gravité de ses mœurs digne de la sagesse des vieillards; ce qu'il admiroit d'autant plus, dit-il, qu'il vivoit dans une ville où tous les attraits de la volupté se trouvoient en abondance. Quand il eut appris que ce Saint, malgré sa grande réputation, avoit pris le parti de la retraite, il ne put, tout païen qu'il étoit, ne point admirer une action si généreuse, qui égaloit tout ce que ses Philosophes avoient jamais fait de plus grand. Dans toutes les Lettres que lui écrit saint Basile, on voit l'estime singuliere qu'il faisoit de ses Ouvrages, & la tendresse qu'il avoit pour sa personne. Il lui adressoit tous les jeunes gens de Cappadoce qui avoient dessein de s'avancer dans l'éloquence, comme au plus habile Maître de Rhétorique qui fût alors; & ils en étoient reçus avec une distinction particuliere. A l'occasion de l'un de ces jeunes gens qui étoit mal partagé du côté des biens de la fortune, Libanius dit une chose qui doit lui faire beaucoup d'honneur: c'est qu'il ne considéroit point dans ses Disciples les richesses, mais la bonne volonté; que s'il trouvoit un jeune homme pauvre, qui montrât un grand desir d'apprendre, il le préféroit sans hésiter à tous les plus riches; & (a) qu'il étoit fort content, lorsque ceux qui ne pouvoient rien donner, étoient avi-

(a) Ἀρκεῖ τῷ μὴ δυναμένῳ δοῦναι, τὸ βουληθῆναι λαβεῖν.

des de recevoir. Il ajoute qu'il n'avoit pas eu le bonheur de rencontrer de tels Maîtres. En effet, le désintéressement n'étoit pas la vertu des Sophistes. Ceux qui sont chargés de la profession d'enseigner, savent qu'ordinairement le fonds le plus fertile en mérite est la pauvreté.

Il écrit à Thémistius, célebre Sophiste que ses talens & sa sagesse éleverent aux premieres charges de l'Etat, d'une maniere qui montre que Libanius avoit de la noblesse de sentiment, & qu'il étoit touché de l'amour du bien public. „ Je ne vous félicite point, lui dit-il, sur ce que le gouvernement de la Ville vous a été donné, „ mais je félicite la Ville sur le choix qu'elle „ a fait de votre personne pour cette importante place. Vous n'avez pas besoin „ de nouvelles dignités, mais elle a grand „ besoin d'avoir un gouverneur tel que „ vous «.

Il seroit à souhaiter que Libanius eût été aussi irrépréhensible pour les mœurs, qu'estimable pour son caractere d'esprit, & pour son éloquence. On lui a reproché aussi d'être trop plein d'estime pour lui-même, & trop grand admirateur de ses propres Ouvrages. Cela doit moins étonner. On pourroit presque dire que la vanité étoit la vertu du paganisme.

Libanius passa les trente-cinq dernieres années de sa vie à Antioche, depuis l'an 354. jusques vers 390., & y professa la Rhétorique avec un grand succès. Le Chris-

tianiſme lui fournit encore dans cette ville un illuſtre diſciple en la perſonne de ſaint Jean Chryſoſtome. Sa mere, qui n'épargnoit rien pour le bien élever, l'envoya à l'école de Libanius, le plus habile & le plus renommé des Sophiſtes qui enſeignoient alors à Antioche, pour s'y former à l'éloquence ſous un ſi excellent Maître. Ses Ouvrages, qui l'on fait appeller *Bouche d'or*, atteſtent le progrès qu'il y fit. Il fréquenta d'abord le Barreau, plaida quelques cauſes, & fit des Déclamations publiques. Il en envoya une à Libanius, qui étoit un éloge des Empereurs : & Libanius, en l'en remerciant, lui dit que lui & pluſieurs perſonnes de Lettres à qui il l'avoit fait voir, l'avoient admiré. On aſſure que quelques amis demandant à ce Sophiſte qui étoit près de mourir, qui il vouloit avoir pour ſucceſſeur de ſa chaire, il répondit qu'il eût choiſi notre Saint, ſi les Chrétiens ne lui euſſent enlevé : mais ſon Ecolier avoit bien d'autres vues.

Iſid. Peluſ. lib. 2. Ep. 42.

Sozom. lib. 8. cap. 2.

S'il faut juger du Maître par ſes Eleves & de ſon mérite par leur réputation, les deux Diſciples de Libanius que je viens de citer, quand ils ſeroient les ſeuls, devroient lui faire un grand honneur. En effet il paſſoit dans l'eſprit de tout le monde pour un excellent Orateur. Eunape dit que tous ſes termes ſont choiſis & élégans, & que tout ce qu'il a écrit a une douceur & un agrément qui attire, avec une gaieté & une

Eunap. cap. 14.

espece d'enjouement qui lui sert de sel.

Libanius a laissé une infinité d'Ecrits qui consistent en Panégyriques, en Déclamations, & en Lettres. De tous ses Ouvrages, les Lettres ont toujours été le plus estimé.

Fin de la seconde Partie du Tome XI.



TABLE
DU ONZIEME VOLUME.
SECONDE PARTIE.



SUITE
DU LIVRE VINGT-TROISIEME.
CHAPITRE PREMIER.



LIVRE VINGT-QUATRIEME.

Fin de la Table de la seconde Partie du Tome XI.



APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le onzieme Volume de l'*Histoire ancienne*, de M. Rollin, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Décembre 1736.

SECOUSSE.







